La
Découverte australe
Par un Homme-volant,
ou
Le Dédale français;

Nouvelle très-philosophique:

Quatrième Volume:

Contenant
les *Notes sur la Lettre d'un Singe;*
la *Dissertation sur les Hommes-brutes;*
& *la Séance chés une Amatrice.*



Imprimé à Leïpsick:
Et se trouve à Paris.

Sujet de la double Eſtampe de *La Séance chés une Amatrice* :

(Cette Eſtampe ſe trouve à la tête de la Pièce.)

L'Amatrice ſur un ſiége élevé par des gradins, entourée d'Auteurs & d'Artiſtes : les Premiers ſont devant elle dans l'Eſtampe à-droite : Un Abbé, qui eſt le plus approché, lit un de ſes chéfſd'œuvres : ſon rouleau a pour inſcription, *l'Olympiade*, *Armide*, *&c.* Un Avocat mi-Savetier le ſuit, avec un rouleau inſcrit, *La Raptomachie.* Un Troisième eſt ſous le coſtume d'un Colporteur de Billets-de-loterie : on lit ce dernier mot ſur ſon rouleau. Un Quatrième, en Ménêtrier-de-village, ayant deux Loups à ſes piéds, & *Gluck* ſur ſon rouleau. Un Philosophe porte un rouleau intitulé, *L'Homme-de-nuit.* Un Médecin eſt le dernier. Derrière l'Amatrice, ſont un Peintre, un Sculpteur & un Musicien. Tous ſont debout, par reſpect pour la Présidente.

IV.e Vol. 324



Notes de la Lettre d'un Singe.

Note de l'Avis de l'Editeur. Plusieurs Naturalistes ont été du sentiment, que les différentes espèces d'Animaux pouvaient se mélanger & reproduire ensuite des Êtres mixtes. Ceci rentre effectivement dans le grand systême d'un Animal unique, comme d'un seul végétal, pour tout le Globe; mais variés l'un & l'autre, & gradués par toutes les nuances possibles, pour chaque point de la surface d'où ils sont originaires. Quoi qu'il en soit de ce systême, plus fondé en raison qu'il ne le paraît au premier coup-d'œil, du-moins est-il certain, que les espèces, même celle de l'Homme, peuvent s'amalgamer avec les Animaux, par la génération.

—Il y a (dit un Philosophe connu), des Noirs en Afrique qui ne parlent pas encore; parce-qu'originairement cette Race est si grossière, qu'elle ne peut apprendre à articuler les sons avec justesse. Peut-être aussi cela procéde-t-il

de quelque défaut dans les organes. Ne pourrait-on pas dire, qu'il en eſt de certaines Races d'Hommes, comme de quelques eſpèces d'arbres, qu'il faut enter ſur d'autres pour les perfectionner? Ainſi d'une Race muette & ſans eſprit, il ſe forme par ſon mêlange avec une autre plus parfaite, une Poſtérité très-différente de la tige originaire. Un Auteur Chinois a prétendu, que les Hommes ſont une eſpèce de Singes, plus parfaite, que celle qui ne parle point. Je ſuis fort éloigné d'adopter cette opinion! mais il eſt certain, que du commerce de l'Homme avec eux, il naît une race qui a l'uſage de la parole. Il en eſt de-même de la conjonction de l'Homme avec l'eſpèce de l'Ours. On trouva il y a quelques années près de Moſcow, dans la caverne d'un Ours qu'on y força, & au-milieu de quelques petits Ours, un Enfant de neuf-à-dix ans, ſans aucun langage. Il ſortait vraiſemblablement de cet Animal & d'une Femme. Car ſi c'eût été un Enfant que l'Ours eût enlevé, il aurait eu quelque langage, à-moins qu'il n'eût été pris à la mammelle. Il eſt même probable, que l'Ours ne l'eût point épargné pendant tant d'années, ſi la nature n'avait parlé en lui-. *Telliamed.*

Notes de la Lettre.

Un Singe peut-il apprendre à lire & à écrire? Pourquoi non. Quoique le le Singe dont nous publions la Lettre, ait la modestie de convenir, qu'il n'a pas d'âme, il pourrait fort-bien se tromper, puisqu'il descend d'une Créature humaine sa grand'mère maternelle. D'ailleurs, on verra dans la suite de ces Notes, qu'il y a des Singes qui approchent si-fort de l'Homme, qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire, qu'ils fussent capables de perfectibilité, de raisonnement & de science. Notre célébre *Montagne* prétend que les Bêtes ont la même aptitude que l'Homme à être instruites, & que seulement nous n'en prenons, ni n'en connaissons les vrais moyens. M.r *De-Buffon*, dans son *histoire du Castor*, donne à entendre, que sans l'Homme, qui épouvante & abrutit tout le reste de l'Animalité, il y a des espèces qui certainement se fussent beaucoup perfectionnées. *Montagne* avait puisé sa doctrine dans son propre esprit: mais *Porphyre*, philosophe grec, pensait de-même. *Boulier*, dans son *Systême philosophique sur l'âme des Bêtes*, Amsterd. 1728,] & *Ditton*, *de la*

Nature de l'âme 1729, soutiennent que les Bêtes ont une âme immatérielle, individuelle, &c.[a] M.r *Delachambre*, Traité *de la connaissance des Animaux*, avait été de la même opinion en 1664. M.r *Legendre*, Traité *de l'opinion*, l'a combattu par un mauvais raisonnement. Le Médecin *Sennert* a de-même soutenu la spiritualité de l'âme des Bêtes, mais il disait que Dieu les tuait à leur mort. *Jean Scot*, disait aucontraire, que l'âme des Bêtes (spirituelle) ne périt point, parce-que rien ne périt; mais qu'elle se resolvait dans ses principes (le feu apparremment.) Saintirénée (*adv. Hæres. l.* 2, *c.* 64) avait dit de l'âme humaine elle-même, ce que dit *Scot* de l'âme des Bêtes, *que comme elle a commencé d'être*, il ferait naturel qu'elle finît; mais que Dieu la conserve par sa toute-puissance. Pytagore, plus ancien qu'eux-tous, prétendait que l'animalité n'était qu'une espèce, distribuée en différens genres, mais animée par des âmes de même nature.

Par tout cela, il est démontré, *à fortiori*, que notre Singe, fort-approchant de l'espèce humaine, a pu écrire. Mais fi! du vilain systême du P. Bougeant, qui fait animer les Bêtes par des Démons!

Il faut avouer qu'il y a des Gens qui ont de vilaines ſingularités ! Il me ſemble entendre de ces Provinciaux mal-élevés, qui ne tirent leurs comparaisons & leurs plaisanteries, que d'objets dégoûtans, ſales, hideus, ou effrayans. Quant à l'Abbé De-Villars, qui dans ſon *Conte de Gabalis*, fait animer les Bêtes par des Gnômes, il eſt auſſi fou, mais moins répugnant que le Jéſuite.

(Les Notes ſuivantes ſeront plus gaies & plus inſtructives que celle-ci.)

(2) *Malaca* eſt le nom d'un détroit, entre la Chine & la côte de Coromandel (*) : voici la deſcription que le P. Lecomte fait du Singe de Malaca. Il marche naturellement ſur deux piéds, qu'il plie tant-ſoit-peu, à-peu-près comme un Chien auquel on a appris à danſer. Il ſe ſert de ſes deux bras comme nous ; ſon visage eſt preſqu'auſſi formé que celui des Sauvages du Cap de Bonne-eſpérance ; mais ſon corps eſt tout-couvert d'une laine blanche, noire ou grise. Il a le cri parfaitement ſemblable à celui d'un Enfant ; toute l'action humaine, & les paſſions vives ſi

(*) *Voyez* la-Martinière, *art.* Malaca.

marquées, que nos Muets ne peuvent guère mieux exprimer leurs ſentimens & leurs volontés. Ils paraiſſent ſurtout d'un naturel fort-ſenſible! pour témoigner leur affection aux Perſonnes qu'ils connaiſſent, & qu'ils aiment, ils les embraſſent, les baisent, avec des tranſports ſurprenans. Ils trépignent de joie comme les Enfans, & frappent du piéd lorſqu'ils ſe fâchent, ou de dépit, quand on leur a refusé ce qu'ils ſouhaitent avec beaucoup de paſſion. Quoiqu'ils ſoient fort-grands, car ceux que j'ai vus, avaient aumoins quatre piéds de haut, leur légèreté & leur adreſſe ſont incroyables: c'eſt un plaisir qui va juſqu'à l'admiration, de les voir courir dans les cordages d'un Vaiſſeau, où ils jouent quelquefois, comme ſ'ils ſ'étaient fait un art de voltiger, bien ſupérieur à celui de nos Danſeurs-de-corde. Tantôt ſuſpendus par un bras, ils ſe balancent avec nonchalance pour ſ'éprouver, & tournent enſuite avec rapidité autour de la corde, comme une roue, ou une fronde qu'on a mise en mouvement; tantôt prenant la corde ſucceſſivement avec les doigts, qu'ils ont très-longs, & laiſſant tomber tout leur corps en l'air, ils courent de toute leur force

d'un bout à l'autre, & reviennent avec la même vîtesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent, se courbant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des piéds & des dents, selon les idées bisarres que leur imagination leur fournit. Mais leur légèreté à s'élancer d'un cordage à l'autre, à trente & cinquante piéds paraît encore plus surprenante: Pour en avoir le plaisir, nous les fesions suivre par cinq à six petits Mousses ou Matelots stylés à cet exercice, & accoutumés eux-mêmes à courir dans les cordages; alors les Singes, pour les éviter, fesaient des sauts si prodigieus, & glissaient avec tant d'adresse & de rapidité le long des mâts, des vergues, & des plus petites manœuvres, qu'ils semblaient plutôt voler que courir. (*Mém. de la Chine*, *t.* 2.)

Une Personne qui connaît particulièrement notre Singe, a prétendu faussement qu'il était issu de la Mère à laquelle est arrivée l'avanture suivante; & qu'il en conserve quelqu'idée confuse; on a vu le contraire dans la Préface: d'ailleurs il serait ainsi de l'espèce des Marmots, ce qui n'est pas.

La Femme d'un Capitaine Espa-

gnol, étant ſur mer, & ayant été ſurpriſe en adultère par ſon Mari, celui-ci, pour ſe venger d'une manière toute ſingulière, les exposa tous-deux dans une Ile-deserte, où l'Homme mourut peu de temps après. Or il arriva que cette Femme étant reſtée ſeule & deſtituée de tout ſecours; comme il y avait des Singes dans cette Ile, un gros Singe-Marmot l'ayant rencontrée, ſ'attacha à ſa compagnie, lui rendant toutes ſortes de ſervices, de-manière que par force ou par adreſſe, il rendit cette Femme enceinte, & qu'elle accoucha de deux Enfans. Mais aubout de trois ans, un Vaiſſeau paſſant par-là, trouva cette pauvre Femme, qui avait plutôt l'apparence d'un Fantôme que d'une Créature humaine; elle était preſque nue, & d'une horrible maigreur: elle conjura les Gens de cet Équipage de la tirer de la ſituation cruelle où elle ſe trouvait: ce qu'ils firent. Mais comme ils ſ'embarquaient, le Singe qui n'avait pas osé les approcher, & qui vit qu'elle ſ'enalait, devint ſi furieus, que ſ'étant jeté ſur ſes Enfans, il les mit en pièces à la vue de cette Femme, & les lui jeta. Cette infortunée Créature fut amenée à Liſbonne, où l'Inquiſition ayant été

avertie de l'avanture, la fit prendre, & mettre en prison (*); mais le Cardinal Caëtan, pour-lors Nonce du Pape, s'étant trouvé en cette ville, il prit la défense de cette Femme; exposa la violence qui lui avait été faite, & la nécessité où elle s'était vue de souffrir l'accointance de cet Animal, qui l'avait nourrie de fruits sauvages pendant trois ans; & ce bon Cardinal la garantit ainsi du supplice.

(3) Ces Singes s'appelent aussi *Guenons*; mais les Nègres ne leur donnent que celui de *Babouins*: (c'est le *Cercopithecus* des Latins): ils sont infiniment plus rusés que les Sagouins. Ceux que les Hollandais appelent *Smitten*, sont d'une prodigieuse grandeur; Bosman en a vu de cinq piéds de haut; leur laideur, leur hardiesse, leur méchanceté sont incroyables. Une troupe de ces grands Singes se saisit un-jour de deux Esclaves-noirs de la Compagnie-

(*) Il faut avouer que ce Tribunal est composé de Gens bien-méchans, ou bien-fots!....... Ils auraient fait brûler l'Infortunée; & moi je demande ce que Dieu leur aurait fait? Si la Femme adultère fut renvoyée; Celle-ci, infiniment moins coupable, ne l'étant pas même du-tout, mais très-malheureuse, aurait été traitée par JESUS avec la plus tendre compassion.

anglaise, derière le fort Wimba, & leur aurait crévé les yeux avec des bâtons qu'ils préparaient déja, si d'autres Esclaves n'étaient venus à leur secours: (on est obligé de reconnaître ici un raisonnement).

Les Babouins sont plus gros que le Singe ordinaire; leur tête ressemble assés à celle d'un Chien; mais leurs traits sont laids. Ils ont le devant du corps fort-approchant du corps humain. Leurs dents sont fort grosses & bien tranchantes; leurs pates sont armées d'ongles & de griffes: celles de devant sont fort-semblables à des mains, & celles de derrière à des piéds; tout leur corps est couvert de poil, excepté les fesses qui n'en ont absolument point; aussi sont-elles si pleines de cicatrices & d'égratignures, qu'il semble même qu'il n'y ait pas de peau. Ces Animaux sont d'une grande lasciveté. Les mamelles pendent à leurs Femelles sur la poitrine entre les jambes de devant. Lorsqu'il se voyent dans quelque grande détresse, comme lorsqu'ils sont vivement pressés par les Chiens, ou qu'on les bat, ils soupirent, gémissent, crient & pleurent, comme des Hommes épouvantés, ou qui souffriraient de grandes douleurs. Ces Animaux aiment passionnément les raisins;

les pommes, & en-général tous les fruits qui croiſſent dans les jardins. De-temps-en-temps ils y entrent, & ils ſont aſſés ſouvent mal-reçus par les Chiens, ou par les Propriétaires qui les y attrappent : mais ſur-tout lorſqu'ils entrent dans une vigne où les raisins ſont mûrs, ils ſe rempliſſent ſi-fort, qu'on les attrape & qu'on les tue aisément : leurs dents & leurs griffes les rendent redoutables aux Chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à-moins que quelqu'excès de raisins ne les ait rendus roides & engourdis. On ignore ce que ces Animaux mangent outre ces fruits. *Geſner* aſſure qu'ils ont l'adreſſe de prendre du poiſſon, qui fait partie de leur nourriture ; ils attaquent & tuent les Élans, les Bufles dont ils mangent la chair. Ce qu'il y de certain, ſelon le témoignage oculaire des Voyageurs, c'eſt qu ils ne mangent ni poiſſon, ni viande, ſi elle n'eſt cuite & accommodée de la manière dont les Hommes la mangent, & qu'ils avalent fort avidement de la viande ou du poiſſon bien-apprêtés : (ainſi l'Homme eſt carnivore). S'ils apperçoivent quelque Voyageur dans les champs qui prenne ſon repas, il faut qu'il ſoit bien-attentif, pour qu'ils ne lui enlèvent pas quelque portion

de ses provisions ; & lorsque le Singe a pu réüssir, il se moque pour-ainsi-dire du Voyageur qui s'est laissé attrapper. Il court à une certaine distance, & se retournant tout-à coup, il s'assiéd sur son derrière, tient ce qu'il a volé dans ses pattes de devant, & fait comme s'il le tendait à quelqu'un. C'est tout comme s'il voulait dire au Voyageur, qu'il n'a qu'à s'approcher & qu'il lui rendra ce qu'il lui a pris. En-même-temps il fait des grimaces & des postures si ridicules, que l'Homme le plus mélancolique ne pourrait s'empêcher de rire. Ces Animaux observent entr'eux une certaine discipline, & ils exécutent tout avec une adresse, une subtilité & une prévoyance admirables. Quand ils pillent un verger, un jardin & une vigne, ils font pour l'ordinaire ces expéditions en troupe ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur le mur, ou la palissade en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger. Le reste de la troupe est placé au-dehors du jardin à une distance médiocre les uns des autres, & forme ainsi une ligne, qui tient depuis l'endroit du pillage, jusqu'à celui du rendévous. Tout étant disposé, les Babouins qui

ſont entrés, commencent le pillage, & jettent à ceux qui ſont ſur le mur les melons, les pommes, les poires, &c.* à-meſure qu'ils les cueillent; ceux qui ſont ſur le mur jettent ces fruits à ceux qui ſont au bas, & ainſi de ſuite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit ſur quelque montagne. Ils ſont ſi adroits, ſi alertes, & ils ont la vue ſi prompte & ſi juſte, que rarement ils laiſſent tomber ces fruits à terre en ſe les jettant les uns aux autres. Tout cela ſe fait dans un profond ſilence, & avec beaucoup de promptitude. Lorſque les Sentinelles apperçoivent quelqu'un approcher, elles pouſſent un cri: à ce ſignal toute la troupe s'enfuit avec une viteſſe étonnante. Les Jeunes qui ne ſont pas bien-accoutumés au manége, montent ſur le dos des plus Vieux, où ils ſe tiennent d'une manière fort-plaiſante. On croit qu'ils puniſſent de mort les Sentinelles qui n'ont pas bien fait leur devoir. (Je regarde le fait comme très-prouvé; voici ſur quel fondement): Lorſqu'il arrive que quelqu'un de la troupe eſt pris ou tué, avant que la Garde ait donné le ſignal, on entend un bruit & un tintamare furieus, dès qu'ils ſe ſont retirés ſur la montagne où eſt

le lieu du rendévous, & assés souvent on en trouve qui ont été mis en pièces. On suppose que ce sont les Sentinelles négligentes qui ont été punies. Les Européans du Cap prennent quelquefois de jeunes Singes qu'ils élèvent & nourrissent avec du lait de Chevre ou de Brebis. Lorsqne ces Singes apprivoisés sont devenus grands, ils font une aussi bonne garde dans la maison pendant la nuit, que le meilleur Chien qu'il y ait en Europe. *Pierre Kolbe, description du Cap de Bonne-espérance.*

(4) Baltel raconte, que dans les forêts de Mayomba, au royaume de Loango, on voit deux sortes de Monstres, dont les plus grands se nomment *Pongos*, qui ont une ressemblance exacte avec l'Homme; mais ils sont beaucoup plus gros, & de fort-haute tâille: avec un visage humain, ils ont les yeux fort-enfoncés; leurs joues & leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils, qu'ils ont fort-longs; les mains sont nues comme les nôtres: le reste du corps est velu; mais le poil n'est pas fort-épais: la partie qui les distingue le plûs de l'Homme, est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite

retraite eſt dans les bois ; ils dorment ſur les arbres, & ſ'y forment une eſpèce de toît, qui les met à-couvert de la pluie : leurs alimens ſont des fruits, ou des nois ſauvages. Ils marchent quelquefois en troupes, & tuent les Nègres qui traverſent les forêts ; ils tombent ſur les Eléfans qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, & les incommodent ſi fort à-coups de bâton, qu'ils les forcent à prendre la fuite ; on ne prend jamais de Pongos en vie : mais les Nègres en attrappent de Petits en tuant la Mère. Lorſqu'un de ces Animaux eſt mort, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuilles. On a obſervé qu'ils ne font aucun mal aux Hommes qu'ils trouvent endormis, & même à ceux qui ne les regardent point, comme l'a aſſuré un petit Nègre qu'ils avaient retenu quelques temps dans leur ſociété.

(5) Les *Enjokos* ſont plus inconnus que les Pongos ; dumoins Baltel n'en dit rien : mais il y a grande apparence, que c'eſt l'Orang-outang, ou Barris, dont on doit parler.

(6) Le prodigieus nombre de Singes qui habitent la côte-d'or en Afrique, prouve bien-que ce pays eſt le berceau

du Genre-humain, puisqu'il est encore le séjour de tant d'Espèces qui avoisinent la sienne, mais qui n'ayant pas autant de capacité, n'ont point su, comme nous, se garantir de l'intempérie des saisons, trouver l'usage du feu, s'accoutumer à des nourritures apprêtées & succulentes dans les climats froids, & par-là s'y étendre & s'y habituer, sans presque dégénérer. Les Singes d'Afrique rendent les voyages par terre fort-dangereus : ils attaquent presque toujours un Passant, lorsqu'ils le voient seul ; sans-doute en représailles des insultes continuelles qu'on leur fait, & ils le contraignent à se refugier dans l'eau, qu'ils craignent beaucoup, & où ils n'osent le suivre (peut-être parce que le Singe nage mal.) Bosman assure avoir vu plusieurs exemples de la passion de ces Animaux pour les Femmes. L'espèce de Singe qui ressemble parfaitement à l'Espèce humaine confirme assés la croyance où sont les Voyageurs, que dans certains cantons, les Negres se livrent aux plus grands desordres avec les Singes. Les Habitans de Scherbro appellent cette sorte de Singes *Boggo*, & les Blancs *Mandril*. Smith en fait la description : il a véritablement la figure humaine dans toute sa grandeur ; on le

prendrait pour un Homme de la tâille moyenne; ſes jambes, ſes piéds, ſes bras, ſont d'une juſte proportion; ſa tête eſt fort groſſe; ſon visage plat & large ſans autre poil qu'aux ſourcils; il a le néz fort petit, les lèvres minces, la bouche grande, la peau du visage blanche, mais extrémement ridée; ſes dents ſont larges & fort jaunes, ſes mains blanches & unies, quoique le reſte du corps ſoit couvert d'un poil auſſi long que celui de l'Ours. S'il reſſent quelque mouvement de colère ou de douleur, il crie comme les Enfans. On prétend que les Mâles de cette eſpèce ſe ſaisiſſent des Femmes lorſqu'ils les trouvent à-l'écart, & que leur paſſion les porte aux dernières violences. *T. 4. Hiſt. des Voy.*

(7) Le *Marmot*, eſt un Singe dont l'eſpèce avoisine beaucoup celle de l'Auteur de la présente Lettre. On prit un de ces Singes dans l'île de *Saintchriſtophe*, de la manière ſuivante : —On planta des cannes dans une terre qui était un repaire de ces Animaux, dit le P. Labat, & nous fûmes nous embuſquer environ une heure avant le coucher du Soleil. Nous n'y demeurâmes pas fort longtemps, ſans avoir le plaisir de voir ſortir des broſſailles un gros Singe,

qui après avoir regardé exactement de tous côtés, grimpa sur un arbre, d'où il considéra encore tous les environs : à-la-fin il fit un cri, auquel plus de cent voix différentes répondirent dans le moment; & incontinent après, nous vîmes arriver une grande troupe de Singes de différentes grandeurs, qui entrèrent en gambadant dans cette pièce de cannes, & commencèrent à les arracher & à s'en charger. Quelques-uns en prenaient quatre ou cinq morceaux qu'ils mettaient sur une épaule, & se retiraient en sautant sur les deux piéds de derrière ; les autres en prenaient un à leur gueule, & s'en-alaient en fesant mille gambades. Nous tirâmes quand nous eûmes assés considéré leur manége; nous en tuâmes quatre, entre lesquels il y avait une Femelle ayant son Petit sur son dos, qui ne la quitta point ; il la tenait embrassée à-peu-près comme les petits Nègres tiennent leurs Mères. Nous le primes, on l'éleva, & il devint le plus joli Animal qu'on pût souhaiter.

A-propos de ce petit Singe, il arriva une avanture au P. Cabasson, qui mérite d'être mise ici. Il avait élevé ce petit Animal, qui s'affectionna tellement à lui, qu'il ne le quitta jamais; de-sorte

qu'il falait l'enfermer avec ſoin toutes les fois que le Père alait à l'égliſe; car il n'avait point de chaîne pour l'attacher. Il ſ'échappa une-fois, & ſ'étant alé cacher audeſſus de la chaire du Prédicateur, il ne ſe montra que quand ſon Maître commença à prêcher; pour-lors il ſ'aſſit ſur le bord, & regardant les geſtes que fesait le Prédicatenr, il les imitait dans le moment, avec des grimaces & des poſtures qui fesaient rire tout le monde. Le P. Caballon, qui ne ſavait pas le ſujet de ces riſées, reprit d'abord ſes Auditeurs avec aſſés de douceur: mais voyant que les éclats-de-rire augmentaient aulieu de diminuer, il entra dans une ſainte colère, & commença d'invectiver d'une manière très-vive contre le peu de reſpect qu'ils avaient pour la parole de Dieu. Ses mouvemens plus violens qu'à l'ordinaire firent augmenter les grimaces & les poſtures de ſon Singe, & le rire de l'Aſſemblée. A-la-fin quelqu'un avertit le Prédicateur de regarder audeſſus de ſa tête ce qui ſe paſſait; il n'eût pas plutôt apperçu le manége de ſon Singe, qu'il ne put ſ'empêcher de rire comme les autres; & comme il n'y avait pas moyen de prendre cet Animal, il aima mieux abandonner

le reste de son discours, n'étant plus lui-même en état de le continuer, ni les Auditeurs de l'écouter.

(On doit observer, que chaque contrée a des Singes différens, qui ne se mêlent pas, & que dans chaque Canton, on n'en trouve jamais de deux sortes : ce qui prouve que ces Animaux, aussi variés dans leur tâille que les Chiens, ont beaucoup plûs de moral, & que leur antipathie est fondée sur un sentiment approchant de celui que les Hommes éprouveraient en pareil cas).

(8) Ce Singe est un Silène, ou l'Animal à figure humaine de l'île de Céïlan: il est plus réfléchi que le Singe ordinaire, ce qui l'a fait nommer *Paresseus*.

(9) C'est l'Orang-outang : les Naturels du pays (la Guinée) disent, que ces Singes naissent du commerce que les Femmes-règres ont avec les gros Singes. *Voyez Dapper, p.* 293 & 583. Le Royaume de Congo est plein de ces Animaux, qui portent aux Indes le nom d'Orang-outang, c'est-à-dire, Habitans des bois. Cette Bête, dit-il, est si semblable à l'Homme, qu'il est tombé dans l'esprit à quelques Voyageurs, qu'elle pouvait être sortie d'une Femme & d'un Singe. Un de ces Animaux fut trans-

porté du Congo en Hollande, & présenté au Prince d'Orange Fréderic-Henri. Il était de la hauteur d'un Enfant de trois ans & d'un embonpoint médiocre, mais quarré & bien proportionné, fort-agile & fort-vif: les jambes charnues & robustes : tout le devant du corps nud ; mais le derrière tout-couvert de poil noir. A la première vue, son visage ressemblait à celui d'un Homme ; mais il avait le nez plat & recourbé ; ses oreilles étaient aussi de l'espèce humaine, son sein, car c'etait une femme, était potelé, son nombril enfoncé, ses épaules fort-bien jointes, ses mains divisées en doigts & en pouce, ses mollets & ses talons gros & charnus. Il était capable de lever & de porter des fardeaux assés lourds. Lorsqu'il voulait boire, il levait d'une main le couvercle du pot & tenait le fond de l'autre, ensuite il s'essuyait proprement les lèvres. Il se couchait pour dormir la tête sur un coussin, & se couvrait avec tant d'adresse, qu'on l'aurait pris pour un Homme au lit. Les Nègres font d'étranges récits de cet Animal ; ils assurent, que non-seulement il force les Femmes & les Filles, mais qu'il ose attaquer des Hommes armés. En-un-mot, il y a beau-

coup d'apparence que c'eſt-là le Satyre des Anciens. C'eſt ſans-doute de ces ſortes d'Animaux dont parle Mérolla, lorſqu'il dit que les Nègres prennent quelquefois dans leurs chaſſes des Hommes & des Femmes ſauvages. *H. g. des V. t.* 5.

¶ Les Singes Barris ſont d'une très-grande tâille: on les accoutume dans leur jeuneſſe à marcher droits, & ils ſe forment par degrés à broyer les grains, à puiser de l'eau dans des callebaſſes, à l'apporter ſur la tête, & à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces Animaux aiment ſi paſſionnément les huîtres, que dans les baſſes marées, ils s'approchent du rivage entre les rocs, & lorſqu'ils voyent les huîtres ouvertes à la chaleur du Soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de ſe fermer, & l'avalent ainſi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre gliſſe, & que le Singe ſe trouve pris comme dans une trappe, alors ils n'échapent guère aux Nègres qui les tuent, & qui les mangent. *Voy. De-Barbot*, *Hiſt. gén. des Voyages*, *t.* 3. *Troisième Partie.* *Vincent Leblanc*, dans ſes *Voyages*, dit que les Barris ſont gros & puiſſans : les Habitans les prennent à la chaſſe avec des fauſſes-trappes & autres machines, &

mettent les Petits dans des cages pour avoir ensuite les Père & Mère. Ils les traitent un-peu rudement, & les font pleurer comme des Enfans ; ils les font marcher à deux pattes, leur attachant celles de devant sur le cou avec un bâton, puis ils s'en servent pour divers besoins, comme pour aler querir de l'eau dans une cruche, laver les écuelles, attiser le feu, aler tirer du vin, aler chercher de la viande à la boucherie ; enfin à toutes les nécessités de la maison. A-travers tout cela, ils font toujours quelque friponnerie pour le manger, ou pour le boire ; mais ils sont bien étrillés. Quand ils tournent la broche, c'est un plaisir de les voir sentir la fumée du rôt, & tourner leur tête pélée, regardant d'un côté & d'autre si on les apperçoit ; car il faut être bien fin pour les empêcher de se régaler de quelque morceau de rôti, comme il arriva à quelques Portugais, qui avaiént convié certains Marchands ; car comme on voulut dîner, on s'apperçut que le Singe qui tournait la broche avait déja escroqué avec beaucoup de subtilité les cuisses d'un Coq-d'Inde dont ils sauvèrent le reste. Le Maître ne voulut pas alors le battre, par la nécessité où il était d'être servi promp

tement : en-effet le Singe donna à boire à tout le monde, rinça fort-bien les verres, & lui-même, sur la fin, se mit à manger & à boire à son tour ; en-un-mot, il réjouit beaucoup les Convives, par toutes les plaisanteries qu'il fit. ¶ Je ne saurais me refuser à placer ici l'avanture qui arriva aux Troupes d'Alexandre : Il paraît que l'espèce de Singes qui l'occasionna était, ou des Orang-Outangs, ou des Pongos, ou quelqu'autre espèce de plus grands Singes. On sait que les Troupes-macédoniennes marchaient toujours en bon ordre ; elles se trouvèrent dans des montagnes, où il y avait beaucoup de Singes, & l'on y campa durant la nuit. Le lendemain, quand l'Armée se remit en marche, elle apperçut à quelque distance, une quantité prodigieuse de Singes qui s'étaient assemblés & rangés par escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvaient rien soupçonner de pareil, crurent que c'était l'Ennemi : on sonna la bataille, chacun se mit en marche & se disposa au combat : mais Taxile, Prince du pays, qui s'était deja rendu à Alexandre, lui dit ce que c'était que cette Armée prétendue & qu'il lui suffisait d'avancer pour la mettre en fuite. ¶ Leur attachement les uns

pour les autres eſt peut-être ſans exemple dans le reſte des Animaux : on en peut juger par ce trait ſingulier que rapporte le Baron *Tavernier.* Revenant avec le Chef ou Président des Anglais, qui retournait à Surate, nous paſſâmes, dit-il, à quatre ou cinq lieues d'Amenadab, près d'une petite forêt d'arbres qu'on appelle *Mangues*, où nous vîmes quantité de gros Singes mâles & femelles, & plusieurs de celles-ci qui tenaient leurs Petits entre leurs bras. Nous avions chacun notre carroſſe ; le Président Anglais fit arrêter le ſien pour me dire qu'il avait une excellente & curieuse arquebuse, & ſachant que je tirais bien, il me pria de l'éprouver ſur un de ces Singes. Un de mes Valets, qui était du pays, m'ayant fait ſigne de ne m'y pas hasarder, je tâchai de diſſuader le Président de ſon deſſein. Mais malgré tout ce que je pus lui dire, il tua d'un coup d'arquebuse une Femelle de Singe qui demeura étendue entre les branches, laiſſant tomber ſes Petits à-terre. Je vis auſſitôt arriver ce que mon Valet avait prévu. Tous les Singes qui étaient ſur les arbres au nombre de plus de ſoixante deſcendirent incontinent en furie, & ſe jetèrent ſur le carroſſe du Président,

qu'ils auraient étranglé, sans le prompt secours qu'on y apporta en fermant les portières, & en mettant tous nos Domestiques pour les chasser. Quoiqu'ils ne vînssent point à moi, je ne laissais pas de craindre la fureur de ces Animaux, qui étaient gros & puissans, & qui poursuivirent le carrosse du Président près d'une lieue, tant ils étaient irrités. ¶ Les Nègres haïssent naturellement les Singes, à-cause des grands dommages qu'ils font dans leurs terres; car quand ils entrent dans un champ de ris, de mil, ou de pois, ils en emportent tant qu'ils peuvent, & en gâtent dix-fois davantage. Ils découvrent les cases des Nègres, quand ils n'y voient Personne; ils brisent toutes les callebasses & les pots qu'ils y trouvent, & emportent tout ce qui leur tombe sous la patte. Comme les Européans achètent les Singes, cela n'a pas manqué de donner occasion à ces Peuples d'attrapper des Rats, & de les apporter pour les vendre, croyant qu'on les acheterait aussi-bien que les Singes, puisque les uns & les autres n'ont d'autre propriété que celle de faire du mal. Ceux qui vont souvent à la chasse des Singes, observent de ne les tirer jamais que dans le visage; les blessures qu'ils

reçoivent en cet endroit, les font tomber infailliblement, parce-qu'y portant d'abord leurs pattes, ce mouvement les empêche de se saisir de quelque branche, & de s'y attacher, de-manière qu'on ne peut même avoir ceux qu'on a atteints, qu'après qu'ils sont expirés. Il arrive encore assés souvent qu'étant blessés, & tombant de branche en branche, ils entortillent leur queûe autour de quelqu'une, qui s'y roidit de telle sorte, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts. ¶ Lorsqu'un Européan rapporte de la chasse cinq ou six Singes qu'il a tués, il est reçu des Nègres comme en triomphe. D'un autre côté, les Singes s'apperçoivent fort-bien des piéges qu'on leur tend, & ne donnent pas deux-fois dans le même. Ils ne connaissent pas moins leurs Ennemis. S'ils voient un Singe de leur troupe blessé d'un coup de fléche, ils s'empressent de le secourir. Si la fléche est barbue, ce qu'ils distinguent fort-bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer, ils en brisent le bois, pour donner dumoins à leur Compagnon la facilité de fuir. Si un autre est blessé d'un coup de balle, ils reconnaissent la plaie au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser.

Les Chasseurs qui tomberaient entre leurs mains, courraient grand risque d'avoir la tête cassée à coups de pierre, ou d'être déchirés en piéces. ¶ Un Arabe avait un Singe qui n'avait pas son pareil pour l'habileté. Ce Singe, lorsque son Maître sortait, avait accoutumé de se tenir dans la cuisine, & de faire garde au coin du feu, pour empêcher que les Faucons ne prîssent quelque chose. Il y a au Caire de ces Oiseaus en grande quantité, & ils s'assemblent par troupes sur les maisons, où ils sont toujours aux aguets, pour tâcher d'attraper quelque morceau qui leur convienne, ce qu'ils font assés souvent, parce que les cheminées étant fort larges & peu élevées, il ne leur est pas difficile d'enlever quelque piéce du foyer & de l'emporter. Il arriva donc un-jour que l'Arabe, après avoir mis au pot un morceau de viande, sortit, & fut fort-longtemps avant que de revenir, desorte que le pot ayant trop bouilli, la viande demeura toute découverte; un Faucon qui était aux aguets sur le haut de la cheminée, ayant apperçu cette viande, elle lui fit envie, & il hasarda de l'enlever: il y réüssit, & étant descendu, il prit la viande & l'emporta par la cheminée. Le Singe

qui ſe vit attrapé, ſe mit à regarder triſtement en haut, & comme ſ'il eût raiſonné en ſoi-même ſur le mauvais traitement que ſon Maître lui ferait à ſon retour, pour ſ'être ainſi laiſſé duper, il tâcha de l'éviter par quelque tour d'adreſſe : il raiſonna donc à-peu-près de cette manière : Sans-doute que celui qui a fait le coup, après qu'il aura mangé ſa proie, reviendra voir ſ'il n'y a pas quelqu'autre choſe à emporter ; & comme il n'y avait plus de feu, il ſe mit dans le pot, & tournant en haut ſes feſſes pélées, il ne douta pas que le Faucon ne les prît pour un morceau de viande : en-effet cet Oiſeau étant revenu & regardant du haut de la cheminée, ne manqua pas de fondre ſur ce qu'il voyait dans le pot, & le Singe qui le vit venir, ſe tourna habilement, ſaiſit le Faucon, lui coupa la tête, & le mit dans le pot. Le Maître étant revenu, & ne trouvant plus ſon dîner, regarda le Singe avec colère; mais cet Animal ſe mettant à ſauter, tira le Faucon du pot, ſe mit dedans, en la même poſture qu'il ſ'y était mis la première-fois, & montra par pluſieurs geſtes, qu'il fit, comment le Faucon avait dérobé la viande, & la manière dont il l'avait at-

trappé, & l'avait mis dans le pot. On peut aisément juger par cet échantillon, combien les Singes peuvent fournir de matières à de semblables Contes. *De-Corneille le Bruyn*, t. 2. *du Voy. en Egypte.*

(10) Singe de Céïlan qui a la lèvre supérieure comme le Lièvre : (il y a des becs-de-lièvre parmi les Hommes.)

(11) Singe à museau de Chien ; ce sont des Babouins.

(12) Il a la face horrible, & est un-peu Cynocéphale.

(13) Singe à-tête de lion : (la tête de plusieurs Animaux se trouve implantée sur le corps des Singes ; ce qui semble des essais de la Nature, pour parvenir à l'Homme.) ¶ [Au Royaume de Galam, dans le Pays de Bambouc, on trouve des Singes blancs, & d'un aussi beau blanc que les Lapins les plus blancs que l'on voit en France ; ils ont les yeux rouges, & sans leur queûe & leurs oreilles, il serait difficile de ne pas s'y tromper. Ils sont, comme les autres Singes, fort-doux & fort-dociles dans leur jeunesse, mais l'âge développe leur naturel malin, & en ce point, ils ne cèdent à pas une des autres Espèces, de quelque couleur qu'elle puisse être. Soit par amour pour

leur patrie, ſoit pour quelqu'autre raiſon qu'on n'a pas encore pénétrée, on n'a pu juſqu'à préſent en apporter en vie, ſeulement juſqu'au fort Saint-louis : ils ſont ſi délicats ou ſi attachés à leur Pays, qu'ils ne veulent plus manger, & ſe laiſſent mourir, dès qu'ils en ſont dehors. On ne peut pas dire que ce ſoit la perte de leur liberté qui leur cause la mort; car ils ſ'embarraſſent peu d'être enchaînés dans leur Pays: ils y vivent & mangent à-merveille; mais ils n'en veulent pas ſortir. C'eſt là ſans-doute la cauſe de leur mort; & c'eſt bien dommage! car ce ſont les plus jolis Animaux du monde, & à leur malice près, rien n'eſt plus agréable, ni plus divertiſſant. ¶ Dans le même Royaume, il y a une eſpèce de Singes d'un rous ſi ardent, qu'il approche du vrai rouge, de-ſorte qu'il ſemble qu'ils ſoient peints de cette couleur. Ils ſont gros & un-peu lourds. Les Nègres les appellent *Patas*. Je ne crois pas, dit le P. Labat, qu'il y en ait au monde de plus réjouiſſans. Ils deſcendaient les uns après les autres du ſommet des arbres où ils étaient, & venaient file à-file juſqu'au bout des branches les plus voiſines des bâtimens, & quand ils avaient conſidéré les Hom-

mes qui y étaient, ils ſe mettaient tous à crier, & à faire des ſauts, des gambades, & les poſtures les plus plaisantes. Ils ſ'en retournaient après cet exercice, pour faire place à d'autres qui venaient à leur tour conſidérer les barques & ce qui était dedans. A la fin, il y en eût quelques-uns d'aſſés familiers pour jeter dans les bâtimens de petit morceaus de bois-ſec: on répondit à leur jeu par quelques coups de fusils, qui en tuèrent & en bleſſèrent plusieurs, & auſſitôt la guerre fut déclarée. Ils ſe mirent tous à crier d'une manière extraordinaire, & à jeter dans les barques des branches ſeches, & même des pierres qu'ils prenaient la peine de venir ramaſſer à terre. D'autres ſe contentaient de faire des grimaces, & d'autres fesaient leurs ordures dans leurs pattes, & les jetaient ſur les Gens qui étaient dans les bâtimens. A la fin pourtant, ils ſe retirèrent, parce-que les coups de fusil en abbatirent tant, qu'ils virent bien que la partie n'était pas égale.

(14) Petite eſpèce de Singes, très-impatiens, & qui préfèrent la mort à une ſituation incommode. ¶ La plus jolie eſpèce des petits Singes (*Loyer, H. g. des V. t.* 3), eſt ceux qu'on nomme Sagouins.

Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc avec de longues barbes. D'autres sont gris sans aucun poil au visage, ni aux mains, & de la grosseur d'un Chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieus & capables de se défendre contre les Nègres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des Hommes-sauvages, & prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges Animaux se bâtissent des cabannes dans les bois, & s'assemblent en troupes pour ravager les champs des Nègres. Au mois de janvier 1702, le Matelot du fort qui était en-même-temps le chasseur de la Garnison, blessa un de ces gros Singes, & le prit; le reste de la Troupe, quoiqu'effrayée par le bruit d'un arme à-feu, entreprit de venger le Prisonnier non-seulement par ses cris, mais en jetant de la boue & des pierres: ils étaient en si grand nombre, que l'Homme fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin il amena au fort le Singe blessé & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours, il fut intraitable, mordant, criant, & donnant des marques continuelles de rage. On ne man-

quait pas de le châtier à-coups de bâton, & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main, & de réjouir toute la Garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté, & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le fort. Les petits Singes de cette espèee, que les Anglais nomment *Monkeis* (petits Moines), ont le poil noir & de la longueur du doigt, la barbe blanche, & fort-longue.

(15) Encore plus petits que le Sagouin, & de la même beauté: leur poil est court, mêlé de gris, de noir, de blanc & de rouge; la plupart ont la poitrine & la barbe blanche.

(16) Le Gariba est aumoins de la grandeur du Renard, & viole les Nègresses.

(17) Singe du Bresil qui sent le musc.

(18) Grand Cébus d'Angola, qui a la couleur du Loup, & la tête de l'Ours.

(19) Singes de Guinée à barbe blanche, ou sans barbe, qui sont de grands Sauteurs.

(20) Singe rare de l'Inde, qui ressemble au Castor.

(21) Singes blancs dont la barbe eſt noire, où noirs dont la barbe eſt blanche; ces derniers nommés Wanduru.

(22) C'eſt encore le Babouin.

(23) Ce Singe rit des dents.

(24) Singe à tête de Renard.

(25) Les Cercopithèques ſont les Singes-à-queûe, & par-conſéquent moins rapprochés de l'eſpèce humaine.

Il y a encore beaucoup d'autres eſpèces de Singes, dont il ſerait trop long de parler. A la Côte d'or, en Guinée, on voit des Singes à tête-noire & barbe blanche, à-peau mouchetée, au dos marqué de groſſes raies noires, & à queûe de même couleur d'autres ont ſeulement le néz blanc. Les *Gates-paules* ſont de la couleur du Chat-ſauvage, ils ont de longues queûes & le museau blanc.

Enfin pour terminer ce qui regarde les Singes, on trouve dans les forêts de l'île de *Bornéo*, des Hommes-ſauvages, auxquels cette épithète n'eſt pas ſeulement donnée dans le ſens qu'on applique à quelques Nations non-civiliſées; mais elle emporte à leur égard toute la propriété qu'elle peut avoir : car quoiqu'ils ne diffèrent en rien de l'Eſpèce-humaine, dans la diſpoſition des membres, & dans la manière de ſ'en ſervir, néan-

moins l'usage de la parole leur manque, & leur genre-de-vie eſt tout-à-fait le même que celui des Brutes. Aureſte, ce pourrait être des Hommes: Si les Sourds-&-muets ne parlent point, parce qu'ils n'ont jamais entendu parler, des Sauvages, dont le peu d'idées n'aura pas néceſſité le besoin d'expreſſions compliquées, peuvent être reſtés ſans langage, & n'avoir qu'un cri inarticulé. Mais ce cri même, indique qu'ils pourraient parler, avec de l'inſtruction.

Les Singes d'Afrique ſe ſervent de bâtons, raisonnent, pillent par détachechemens, ſe paſſent les fruits de main en main, emportent le millet, en ſ'en fesant des ceintures, & fourent les tiges coupées dans ces ceintures: ils font ſentinelle & ils montent la garde; puniſſent la Sentinelle qui ſ'eſt laiſſé ſurprendre, &c.[a] Ils ſe chauffent aux feux alumés par les Hommes, les mains derrière le dos, mais ils ne ſavent pas les entretenir. Il n'y a qu'un pas; avec de l'inſtruction, ils les entretiendraient: avec une éducation ſoignée, quelques Individus rares, apprendraient une langue, & même à écrire.

☞ Avant de terminer ces Notes, j'ai quelques obſervations à faire ſur plu-

sieurs articles de la critique de la Lettre.

La première, est sur les Lois pénales. Certainement, quoi qu'en dise César-singe, elles sont absolument nécessaires; par la raison même, que les Hommes tiennent plûs de la Brute qu'ils ne veulent se le persuader, & que la raison n'a pas assés d'empire sur eux pour réprimer seule leurs passions. La légitimeté des peines établies par le Chef de la Société, ou par le Corps-républicain, n'a pas besoin d'être prouvée : on doit seulement les diriger, moins à la vindicte du délit, qu'à l'exemple pour l'avenir : Les cruautés inutiles & secrettes doivent être absolument bannies ; par ce principe, que l'Homme qui a forfait, quoiqu'inexcusable aux yeux de la Société, dont il a blessé les droits, l'est toujours un-peu, quant au for intérieur : c'a été, ou faiblesse, ou emportement, ou tentation violente, ou occasion imprévue : Un Philosophe qui a examiné le commencement & la gradation des crimes, les compare aux fleuves : petit ruisseau d'abord, qui serpente en se jouant dans la prairie, & qui n'inspire aucune terreur, il se fortifie peu-à-peu par des crues nouvelles & insensibles ; bientôt il entraîne, & rien ne

peut lui resister; il creüse des gouffres profonds, où tout, se perd & s'engloutit. C'est encore, si l'on veut, une faible étincelle, qui devient par le souffle des passions, un effroyable incendie. Le passage de l'action innocente au crime, est presqu'insensible ; jusques-là, qu'un autre Philosophe, regardait tous les Coupables, comme les victimes d'un malheureus hasard. Mais les punitions exemplaires & terribles répriment; elles avertissent l'Homme porté à franchir le pas, que l'échafaud, la honte, la douleur & la mort l'attendent audelà.

2.nt La séquestration des Mendians est une loi pleine de sagesse, ainsi que la punition des Deserteurs : mais on sent, sous quel point-de-vue un Être naturel en verrait l'exécution : ce ne sont donc pas ces deux lois nécessaires, que César-Singe a prétendu fronder ; il donne à entendre seulement, qu'il ne devrait y avoir ni Pauvres, ni guerres entre des Êtres qui sont frères. A examiner la loi contre la mendicité, elle ne peut avoir, par-la-suite, que les plus heureus effets : elle repoussera loin de nous ces Parasites échappés des Nations voisines : elle pourrait contribuer à faire aimer davantage le travail aux Règnicoles, en

le

le leur montrant comme l'unique ressource, & par-là même, contribuer à l'amélioration des mœurs du Peuple, &c.[a] Mais il faut avouer qu'il se glisse une infinité d'abus dans la manière dont les Pauvres sont enlevés : cela ne devrait pas dépendre des Exempts ni des Commissaires ; il faudrait, que le sort de ces Malheureus fût décidé par des Personnes plus sûres, au nombre desquelles, je mettrais toujours les Curés, avant qu'ils pussent être privés de leur liberté. Enfin le but de la Lettre va plus loin encore ; il inculque aux Riches, qui seuls la liront, que la possession de leurs biens est injuste, s'ils en abusent ; qu'ils n'y ont qu'un droit précaire & de convention, mais non foncier & naturel ; ce qui ne peut que les rendre humains & justes.

3.[nt] Ceci me mène aux carrosses & au luxe. Certainement c'est un très-grand abus, que l'excès de luxe, tel qu'il existe aujourd'hui dans l'Europe, & sur-tout dans les Capitales : il n'y a qu'une somme de biens & de commodités ; si quelques-uns en prennent les trois-quarts-&-demi, où sera la portion des autres ? Il n'y a qu'un certain nombre de bras pour les travaux utiles : si vous

en ôtez la moitié pour les travaux de fantaisie, la subsistance doit devenir plus difficile & plus chère : le luxe est un monstre, qui dévore sourdement le Genre-humain, en paraissant le caresser : il détruit des générations, & corrompt les mœurs. Il n'a que ces inconvéniens : s'ils n'effraient pas, qu'on le protége.

4.^nt^ La Prostitution est fille du luxe & de l'oisiveté ; voila ses deux sources. Mais la tolérance en est-elle nécessaire? Oui, je répons oui, affirmativement, en dépit des Puristes : mais les Prostituées font tant de mal, que je ne crois la Prostitution tolérable, qu'en prenant exactement, & sans différer, les précautions indiquées par le *Pornographe*. Cet Ouvrage a fait rire les Sots, gémir les Dévots bornés; il n'a été compris que par les Gens sages : c'est une preuve de sa bonté. (Je me reserve à traiter l'article de la prostitution philosophiquement dans le *Hibou*).

5.^nt^ L'indissolubilité des mariages n'est pas naturelle, il est vrai : mais elle a mille avantages politiques, qui l'ont fait consacrer : elle est la source du bonheur pour les Honnêtes-gens. Mais, puisque le mariage est indissoluble, quelle attention ne devrait-on pas apporter

avant de le contracter ! Pourquoi cet état est-il aujourd'hui tombé dans l'anarchie parmi nous? Quel est le Royaume où l'on voye deux Rois égaux en pouvoir? Quelle Nation pourrait subsister avec ce régime ? C'est pourtant le gouvernement que les Philosophistes ont voulu introduire dans l'intérieur des Familles, afin, sans-doute, de profiter de la division des Epous, pour *adultérer* la Femme insubordonnée ! J'ose le dire hautement; Ou détruisez l'indissolubilité, ou rétablissez la subordination. Mais l'un est bien plus facile, que l'autre chés un Peuple policé au degré où le sont les Nations-européannes : C'est la subordination qu'il faut rétablir. Je conçois aisément ce qui l'a détruite parmi nous; c'est qu'elle n'y est pas aussi nécessaire qu'en Asie & dans les autres climats chauds, où l'esclavage des Femmes est indispensable, sans quoi, tout serait bouleversé : mais une moindre nécessité, n'est pas une raison d'anarchie absolue.

6.^nt La politesse est louée par César-Singe, comme la première des vertus sociales, ou plutôt comme la réünion de toutes ces vertus : c'est qu'en-effet, la vraie politesse les renferme toutes. Qu'est-ce que la politesse? C'est la conduite d'un

Être social, qui ne se permet non-seulement rien d'offensant ou d'injuste, mais qui apporte une attention obligeante à ne rien faire qui ne soit agréable : Un Homme poli tient toujours les Autres contens de lui, soit par ses discours, soit par ses actions : il ne lui échappe aucune parole qui puisse porter dans l'âme de Ceux qui l'écoutent, une idée ou une sensation desagréable : loin de-là, il ne dit que des choses flateuses, qui les rendent aussi contens deux-mêmes que de lui. S'il lui échappe quelquefois des vérités fortes, qui doivent nécessairement déplaire, la politesse les lui fait non déguiser & farder, car alors ce serait adulation, flaterie & pis encore ; mais elle répand sur son discours le charme de l'intérêt qu'il prend au bien de ses Semblables ; c'est l'amour qu'il a pour eux qui le fait parler, &c.[a] Quant aux actions de l'Homme poli, ce qui les distingue, c'est qu'elles sont exemptes de tout ce qui peut choquer aucun de nos sens, de-même que notre esprit : rien de hideus, rien de desagréable, rien d'indécent ne les déforme ; l'Homme poli, évite tout ce qui peut révolter les Autres, en-même-temps qu'il cherche tout ce qui peut flater leur goût, réjouir leur vue,

ou leur odorat, plaire à leurs oreilles, &c.[a] Voila quelle est la vraie politesse, qu'il serait à souhaiter qui fût universelle & plus vraie ; car le Grand-monde n'en a que l'écorce, la Clâsse-du-milieu, la réalité sans l'écorce, & le bas Peuple, n'en a ni l'écorce, ni la réalité.

La sublimité des vertus de nos Ministres a été jusqu'à frapper César-singe : cependant comme j'ai un Ouvrage, particulièrement destiné à célébrer la sagesse de l'Administration actuelle, comparée à celle du Héros d'un Conte-irlandais, je m'abstiendrai d'en parler ici. Mais voici quelque chose de relatif au Magistrat bienfesant qui veille à la sûreté de la Capitale, & qui s'acquitte des importantes fonctions de sa place, autant en Particulier vertueus, qu'en Magistrat éclairé. Égalemt attentif à faire règner l'abondance dans cette Ville immense, & à la rendre agréable & saine pour ses Habitans, ce Chef de la Police a proposé, par la voie du *Journal* le plus répandu, de trouver un moyen d'opérer la plus grande propreté des rues, qui ajoutât à ceux qu'on emploie. Je saisis l'occasion du premier Ouvrage que je publie, pour exposer ce qui m'a paru propre à procurer la *propreté* & la *salubrité*.

La malpropreté des rues, depuis l'augmentation des carrosses, a pour cause-seconde, la manière de balayer, qui n'a aucun ordre : chacun balaye à une heure différente, plûs ou moins négligemment : il arrive de-là que ceux de la partie la plus basse d'une rue, balayant les premiers, ceux du haut détruisent un instant après leur ouvrage, en leur envoyant une marre d'eau. Il faudrait donc, outre l'attention, très-négligée, à faire bien balayer, il faudrait établir une règle invariable

qui fit commencer le balaiement par la partie supérieure de chaque rue, & même de chaque quartier plus élevé, dirigeant cette opération de-manière, qu'elle fût simultanée, quoique successive: les Commissaires veilleraient à ce que les matières à-demi liquides fussent soigneusement relevées & contenues, aulieu d'être poussées par en-bas: Enfin, il faudrait que le balayage & l'enlèvement des boues se fit très-matin dans les quartiers les plus fréquentés, où les piéds des Hommes & les carrosses peuvent les épandre. Je me persuade, d'après ce que j'ai tous les jours sous les yeux, qu'une pareille police, rigoureusement suivie, aurait l'effet desiré.

Quant à la salubrité, elle resultera de la propreté des rues, des petites cours (ce dernier article est absolument négligé), & du rafraîchissement du pavé lors des grandes chaleurs: L'Ordonnance-de-police à ce sujet, est absolument éludée; elle a même un effet contraire. Pour arroser efficacement, il faudrait que chaque Maison jetât plusieurs seaux d'eau-de-puits nouvellement puisée, & pure: cette eau est séléniteuse, donne moins de vapeur que celle de rivière, & rafraîchit bien davantage. Aulieu de cela, que fait-on? (car pour les choses d'utilité publique, les Hommes se conduisent comme s'ils étaient destitués de raison) chaque Cuisinière jete sur le pavé brûlant les eaux grasses & fumantes de sa vaisselle, ou même des urines: il s'élève de ces eaux une vapeur fétide, qui serait dangereuse, si cet arrosement sale n'était encore très-ménagé.

Il est presqu'impossible d'assujétir les Habitans à se conformer aux règles que je viens de proposer; il faudrait peut-être des Balayeurs & des Arroseurs publics bien surveillés: chaque Particulier serait obligé de laisser puiser à son puits, &c.

Fin des Notes de la Lettre d'un Singe.

Dissertation
sur les Hommes-brutes.

I. *Les Hommes-de-nuit.* M.[r] De-Buffon parle des Hommes-nocturnes dans son *Histoire naturelle*, à l'article des Nègres; mais il les donne pour des Individus viciés. Je crois que ce grand-Naturaliste s'est trompé: L'Homme est originaire des climats chauds, c'est-là qu'il est né; c'est-là seulement aussi que peuvent se trouver toutes les différentes variétés de l'Espèce, telles que les Hommes-de-nuit, les Hommes-à-queûe, les Femmes à-tablier; les Monopodes, & même les Singes, qui approchent de l'Homme, à-peu près dans la même proportion que l'Âne approche du Cheval, toutes restrictions d'ailleurs observées. J'ai vu à Paris un Officier-de-vaisseau, qui a fait trois-fois le voyage d'Afrique; lequel m'a assuré, que *les Nègres-albons*, ou *Rous*, sont une Race distincte, qui ne se mêle que difficilement avec les autres, & que lorsque ces unions momentanées arrivent, il en résulte non des Métifs, mais un Être absolument-nocturne, ou absolument diurne. Ce qui peut avoir donné lieu à l'erreur de l'illustre Naturaliste. J'ai

connu dans ma Patrie, une Famille rousse & brune, assés singulière: les Enfans du nommé *Nicolas Berault*, surnommé *Colin Penpeu* (laid-laid), au nombre de huit garsons & filles, & ceux d'un autre *Berault* son cousin-germain, étaient ou bruns, ou rous: les Bruns avaient les cheveus plus noirs que de l'encre; & les Rous, les avaient comme du sang: ces Derniers clignotaient continuellement des yeux durant le jour, & non durant la nuit: mais j'ai négligé, dans mon enfance, de m'assurer s'ils voyaient clair alors, ou mieux que les autres Hommes. On pourrait penser que cette Famille a été originairement le resultat d'un mélange des deux Races; mais si ancien que les effets en sont presqu'anéantis. Dans le même Village, il y a une autre Famille, nommée *Disson*, qui a constamment six doigts: mais j'ignore, si la cause était maternelle ou paternelle; car ce *Disson* était étranger au Bourg; aulieu que sa Femme était le dernier rejeton de la plus ancienne des Familles. Quoi qu'il en soit, je présume, que les Hommes-de-nuit se sont très-peu étendus, & que s'il y a eu quelque mélange, il n'a été qu'accidentel. J'observe ici, relativement à l'Hémispère-aus-

tral, que l'Humanité, ainſi que l'Animalité en-général, y ſera reſtée plus parfaite, ou moins parfaite qu'ailleurs, à-cauſe des Iles, qui ont coupé la communication, ou empêché le mélange. C'eſt une vérité reconnue de tout le monde, qu'autrefois les différens Peuples d'Europe & d'Asie, avaient des figures caractérisées, ſuivant la Nation dont ils étaient : les Gaulois étaient grands, blonds, doux : à-présent, il y a plûs de bruns que de blonds; parce-que c'eſt un mêlange d'Italiens, d'Eſpagnols, d'Allemands, en-un-mot de tous les Peuples d'Europe & même d'Asie. Les Tartares indépendans, les Chinois les Japonais ſur-tout, ont encore en-partie conſervé leur figure primitive, parce-qu'ils ſe ſont moins mêlangés. (*Voyez* ci-deſſous, *p.* 157, *Les Albons*).

Je vais dire un mot des principales eſpèces d'Hommes les plus éloignés de notre figure & de nos mœurs.

Les Hommes-ſauvages. Ceux-ci, encore qu'ils ſoient de vrais Hommes, reſſemblent néanmoins davantage aux Singes. Voici comme ſ'exprime un Voyageur à leur ſujet : ¶ Dans l'Ile de Madagaſcar, il ſe trouve une eſpèce d'Homme-ſauvage encore muet, ſi vîte à la cour-

ſe, qu'il eſt preſque impoſſible de l'atteindre & de l'attrapper. Il n'y a qu'aſſés peu de temps, que deux vaiſſeaux étant partis de nos côtes, pour aler faire un chargement de Noirs du côté du Sénégal, un d'eux fut ſéparé de ſa conſerve par une grande tempête, & obligé, faute d'eau, d'aborder à une terre peu fréquentée. Le Roi de ce Pays fit présent au Capitaine d'un Animal tout-velu qu'il embarqua, & qui fut pris pour un Singe d'une figure extraordinaire. Le vaiſſeau remit enſuite à la voile, & eſſuya depuis tant de tempêtes, que les Matelots, toujours ſuperſtitieus, ſ'imaginèrent, que ce mauvais-temps provenait de cet Animal qui était à-bord. Ils demandèrent qu'il fût jeté à la mer; & le Capitaine qui eût fort ſouhaité de le conſerver, fut obligé de les contenter. Quelques temps après, ayant abordé à un autre port, qui n'était pas fort éloigné du premier, il apprit avec étonnement & avec regret, que ce Singe prétendu était un Homme d'une eſpèce ſingulière, qui habitait les montagnes voiſines de l'endroit où il avait été embarqué. ¶ Rien n'eſt plus commun, que ces Hommes ſauvages. En 1702, la Compagnie-hollandaise des Indes-orien-

tâles fit partir de Batavia deux vaisseaux pour les côtes de la Nouvelle-guinée & des Terres-australes, afin d'y négocier, & de faire quelque nouvelle découverte. Pendant cette expédition, qui ne fut point utile, ces Hollandais se saisirent dans une descente de deux Animaux mâles, qu'ils amenèrent à Batavia, & qu'ils nommèrent dans la langue du Pays, Orang-outang, c'est-à-dire, Hommes-silvains. Ils avaient toute la forme humaine, & marchaient comme nous sur deux piéds. Leurs jambes & leurs bras étaient très-déliés, & revêtus de poil : ils en avaient aussi par-tout le corps, & jusques sur le visage. Leurs piéds étaient applatis par l'endroit, qui les unissait à la jambe ; ensorte qu'ils ressemblaient à un morceau de planche, dans lequel on aurait planté un bâton. Ces Orangs-outangs avaient les ongles des doigts des piéds fort-longs, & un-peu crochus : ils n'articulaient les sons que très-confusément. Du-reste, ils étaient fort-tristes, doux & paisibles. L'un mourut à Batavia, & l'autre dans la route de Hollande, où on l'envoyait, comme une rareté digne de l'admiration de toute l'Europe. En-effet, si on ne pouvait pas dire que ces Créatures vi-

vantes fussent des Hommes, elles leur ressemblaient si-fort, qu'il y eût eu de la témérité à assurer, qu'ils n'étaient que des animaux. (Il y a grande apparence que c'étaient de nos Homo-singes).

Les Hommes-à-queûe. » On en voit une Nation entière à Bornéo. Les Hommes-à-queûe, peuvent-ils être les fils de ceux qui n'en ont point? Comme les Singes à-queûe ne descendent certainement point de ceux qui sont sans queûe, ne serait-il pas naturel de penser de-même, que les Hommes qui naissent avec des queûes, sont d'une espèce diverse de ceux qui n'en ont jamais eu? Aussi voit-on qu'ils sont caractérisés par des qualités fort-différentes! Je sais que bien des Gens se persuadent, ou qu'il n'y a point ici d'Hommes avec des queûes, ou que s'il s'en trouve quelques-uns, c'est une erreur de la nature, ou bien un effet de l'imagination des Mères. Mais ceux qui pensent de la sorte, se trompent certainement, en supposant que les Hommes & les Femmes de cette espèce, ou bien n'existent point, ou dumoins sont fort-rares. Il est vrai que la turpitude attachée à cette difformité, le caractère farouche & le peu d'esprit de tous ceux qui y sont sujets, leur pilosité naturelle,

les obligent à se cacher des autres Hommes avec lesquels ils vivent. Ils prennent le même soin pour leurs Enfans ; & ceux-ci, instruits par leurs Parens, en usent de-même à-l'égard de leur postérité. Du-reste, il est constant que cette race d'Hommes-à-queûe est beaucoup plus étendue qu'on ne se l'imagine ; & que le proverbe (*Homines caudati*), pour désigner des gens sans esprit, n'est pas méthaphorique. Il est fondé sur la vérité. Il y a beaucoup de ces Hommes en Éthiopie : Il y en a aux Indes, en Égypte, en Angleterre, sur-tout en Écosse ; toutes les relations en font foi. On en trouve en France, où j'en ai vu plusieurs. Mais je me contenterai sur cet article de quelques faits récens, & assés voisins de nous, pour qu'on soit à-portée de les vérifier. ¶ Le s.r Cruvillier, de la Ciotat, qui fit avec tant de courage & de succès la course contre les Turcs, & qui périt en Caramanie, dans un vaisseau, qu'un des Officiers de son bord, pour se venger de son Capitaine, fit sauter en l'air, en mettant le feu aux poudres, a été aussi connu par la queûe avec laquelle il était né, que par ses actions de valeur. Il n'était encore qu'Écrivain d'un Vaisseau-

marchand, lorſque ce Vaiſſeau mouillant au port d'Alexandrie, un Bacha qui paſſait au Caire, & qui fut inſtruit des exploits de ce Jeune-homme, lui fit proposer de lutter contre un Noir, qu'il avait à ſon ſervice, & lui promit trente ſequins, ſ'il ſortait victorieus de ce combat. Ce Noir avait tué quinze ou ſeize Hommes dans cet exercice. Quoique le ſ.r Cruvillier en fût bien informé, il accepta la proposition du Bacha, & ſe rendit à la lutte ſans aucune préparation. Le Noir, aucontraire, ſ'y présenta le corps frotté d'huile, & nud, ainſi que le pratiquaient les anciens Athlètes, n'ayant qu'une ſimple ſerviette pour couvrir ſa nudité. Ils ſe mesurèrent d'abord l'un & l'autre pendant quelque temps, avant que de ſ'aborder. Enfin après quelques feintes, le Noir ſe jeta tout-à-coup ſur le ſ.r Cruvillier, dans la resolution de le ſaisir: mais celui-ci qui avait les bras tendus, dans l'eſpérance de l'en empêcher, lui enfonça ſi rudement de part & d'autre ſes doigts au défaut des côtes, qu'ils entrèrent dans le corps du Noir, comme ſ'il eût été de beurre. Par-là, il lui ôta la reſpiration & la force; & le ſerrant entre ſes mains, il l'étouffa. En-

ſuite l'élevant de terre, il le jeta pardeſſus ſa tête, avec tant de force, que la tête du Noir entra toute entière dans le ſable. Le Bacha, témoin avec tout le Peuple & tous les Étrangers qui ſe trouvaient à Alexandrie, d'une force ſi extraordinaire, quoique touché de la perte de ſon Noir, ne laiſſa pas de faire compter au ſ.r Cruvillier, les trente ſequins qu'il lui avait promis. Ce Cruvillier, lorſqu'il était en courſe, & qu'il ſ'agiſſait d'appareiller, laiſſait à ſon Équipage le chois, ou de lever les ancres, tandis qu'il hauſſerait les huniers, ou de hauſſer ceux-ci, tandis qu'il lèverait ſeul les ancres. Il avait un Frère d'une force égale à la ſienne. Celui-ci était à Tripoli de Barbarie, où les Turcs l'obligèrent à ſe faire Mahométan. On prétend qu'il avait auſſi une queûe. ¶ Lorſque je paſſais dans cette dernière Ville, au commencement de ce ſiècle, j'y vis un Noir, nommé Mahammed, d'une force extraordinaire. Il menait ſeul une groſſe chaloupe à l'aide de deux rames, avec plus de vîteſſe, que vingt autres n'auraient pu faire. D'une ſeule main, il renverſait deux-à-trois Hommes, & portait des fardeaus d'une peſanteur étonnante. Il était velu &

couvert de poil, contre l'ordinaire des Noirs, & avait une queûe d'un demi-piéd de longueur, qu'il me montra. Je m'informai de ſon pays, qu'il me dit être du côté de Bornéo. Il m'aſſura que ſon Père avait une queûe comme lui, ainſi que la plupart des Hommes & des Femmes de ſa contrée, qui vont tout-nuds, & chés leſquels cette queûe n'a rien de deshonorant, comme en Europe. Les Marchands de Tripoli, qui trafiquent en Eſclaves noirs, m'aſſurèrent auſſi, que ceux de ce pays étaient plus farouches, plus forts & plus difficiles à dompter, que les Noirs de tout-autre; qu'ils avaient preſque tous des queûes, les Femmes comme les Hommes; & qu'il leur en paſſait pluſieurs par les mains, qu'on vendait bien à la côte de Caramanie, où ils étaient employés à couper du bois. ¶ Il n'eſt point honteus à un Naturaliſte d'approfondir des faits qui peuvent l'inſtruire des ſecrets de la Nature, & le conduire à la connaiſſance de certaines vérités. Étant à Piſe, en l'année 1710, je fus informé qu'une Courtisanne ſ'était vantée d'avoir connu un Étranger, qui y avait paſſé trois ans auparavant, & qui était de l'eſpèce de ces Hommes-à-queûe dont je parle. Cela

me donna la curiosité de la voir, & de la queſtionner ſur cette avanture. Elle n'avait pas encore alors plus de dixhuit ans, & était fort-belle. Elle me conta, que revenant de Livourne à Pise, en 1707, dans un bateau de voiture, elle y rencontra trois Officiers-français, dont un devint amoureus d'elle. Cet Homme était grand & bien-fait, & pouvait avoir trentecinq ans. Il était fort-blanc de visage, ayant la barbe noire & épaiſſe, les ſourcils longs & garnis. Il paſſa la nuit avec elle, & approcha fort de ce travail, par lequel Hercule n'eſt pas moins fameus dans la Fable, que par ſes autres exploits. Il était ſi velu, que les Ours ne le ſont guères davantage: le poil dont il était tout couvert avait près d'un demi-piéd de longueur. Comme cette Femme n'avait jamais rencontré d'Homme de cette eſpèce, la curiosité qui lui fesait porter les mains de tous côtés ſur le corps de celuici, les lui ayant fait étendre ſur ſes feſſes, elle y trouva une queûe de la groſſeur du doigt, & de la longueur d'un demi-piéd, qu'elle empoigna, en lui demandant ce que c'était. Cette queûe était velue, comme le reſte du corps. Cet Homme répondit d'un ton bruſque & chagrin, que c'était

un morceau de chair qu'il portait de naissance, par le desir que sa Mère avait eu étant grosse de l i, de manger d'une queûe de mouton; & depuis ce moment, elle remarqua qu'il ne lui témoigna plus la même amitié. L'odeur de sa sueur était si forte & si particulière, elle sentait tellement le sauvage, que cette Femme fut plus d'un mois à en perdre le sentiment, qu'elle s'imaginait trouver par-tout. ¶ Une Personne de vôtre pays, m'a assuré, que feu m.r De-Barsabas & sa sœur, Religieuse, tous-deux fameus par pluseurs traits, qui marquent en eux une force extraordinaire, avaient une queûe. Je vis à Orléans, lorsque j'y passai, un Homme qui en avait une. Il était aussi très-fort & très-velu. J'ai su depuis qu'ayant voulu faire couper cette queûe, il mourut de cette opération, dont le Mercure du mois de septembre 1718, fait mention. Il y avait à Aix dans la rue *Courtissade*, une Femme du Peuple, nommée Louise-Martine, qui à l'âge de trentecinq ans, fut attaquée de la contagion, lorsqu'elle affligea cette Ville. Ceux qui la soignaient dans sa maladie, découvrirent qu'elle avait une queûe, & la firent voir à diverses autres Personnes; ensorte que

l'hiſtoire en devint publique. Cette Femme, qui était groſſe & puiſſante, avait du poil au menton, les fourcils & les cheveus fort-noirs ; elle était d'une force extraordinaire, & portait ſur ſes épaules deux faix de bled, comme une-autre pourrait porter un fagot. Un-jour, elle donna un ſoufflet à un Homme, qu'elle étendit par terre du coup, & qui reſta une demi-heure évanoui. ¶ Il y avait encore à Aix un certain Bérard, Procureur, nommé *Queſte-de-porc*, parce-qu'il était connu pour avoir réellement une queûe, qu'on lui a vue lorſqu'il ſe baignait étant enfant. Il ne la niait pas lui-même. Mais il n'était pas de forte complexion, comme cette Femme dont je viens de parler. Il avait cependant une phiſionomie particulière, & un viſage ſemé de beaucoup de rouſſeurs. ¶ A ces faits qui ſont à-portée d'être approfondis des Curieus, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres des Régions éloignées. Mais j'eſpère qu'ils ſuffiront pour perſuader le Lecteur, que les Hommes-à-queûe qu'on découvre de-temps-en-temps, ne ſont pas nés avec ces queûes par un effet du hasard ou de l'imagination de leur Mère. Ce ſont probablement des Hommes d'une eſpèce auſſi différente de la nôtre, que

l'eſpèce des Singes à-queûe eſt différente de celle des Singes qui n'en ont point. La férocité des Hommes qui ont des queûes, leur force extraordinaire, leur pilosité, la communication de ces queûes des Pères aux Enfans, ſemblent être des preuves certaines d'une différente eſpèce. Si cette férocité & cette pilosité extraordinaire ne ſont pas toujours égales dans tous les Sujets de la même race, la variété ne procède, que de ce que cette eſpèce mêlée à la nôtre, perd ſans-doute quelques-unes de ſes propriétés, & que l'une ſe conſerve dans un Sujet produit de ce mêlange, tandis que les autres ſ'affaibliſſent, ou ſe cachent pour quelque temps. Ainſi un Fils né d'un Père qui a une queûe, & d'une Mère qui n'en a point, peut être ſans queûe; & ce Fils peut avoir d'une Femme qui n'aura point de queûe, un Enfant à-queûe qui reſſemblera ainſi à ſon Ayeul. Il peut être velu, & n'avoir point de queûe, avoir une queûe, & n'être point velu. ¶ Un de vos Auteurs prétend, que dans la partie méridionale de l'île Formose, il y a des Races avec des queûes, ſans mêlange, telle que celle de l'Afrique, dont les Marchands de Tripoli me parlèrent. Un-autre (*Ge-*

melli, Voyage du tour du Monde), assure, qu'il en a trouvé des Nations entières dans les Moluques & aux Philippines. Aumoins, est-il constant par ce que je viens de vous rapporter, que malgré le mêlange de cette Race à la la nôtre, elle se perpétue & se conserve quelquefois telle qu'elle était dans son origine, quelquefois tenant du mixte des deux; & qu'après s'être abâtardie, elle peut reprendre toute la force de son essence, si un Sujet produit de ce mêlange en trouve un autre, qui soit dans le même cas. C'est-là une des causes de la constitution singulière de ces Hommes.

Les Hommes sans barbe. Les Américains, sur-tout les Races Canadiennes, excépté les Esqnimaus, n'ont ni poil ni barbe. Si on transporte les Brasiliens en Portugal, & les Canadiens en France ou en Angleterre, eux & leurs Descendans resteront toujours sans barbe & sans poil. Au-contraire, les Enfans des Portugais transportés depuis deuxcents ans dans le Bresil, & ceux des Français établis en Canada depuis le même temps, ont autant de poil & de barbe, qu'en avaient leurs Ancêtres. Les Hommes sans barbe & sans poil, qui naissent dans les pays chauds & froids, viennent.

ils des Races barbues de ces mêmes pays? Les Maures blancs & noirs de l'Afrique & des Pays-ſeptentrionaux, ſi différens des autres Hommes par les traits, & par la laine dont leur tête eſt couverte, aulieu de cheveus, deſcendent-ils des Hommes qui ont un air, une tâille, une chevelure ſi différente de ceux-là? On vend au Caire des Noirs d'un certain canton de l'Afrique, dont le membre-viril ſe recourbe, dans l'érection, du milieu vers l'extrémité Ces Hommes ſortent-ils des autres Noirs, dans leſquels on ne remarque point cette ſingularité? On en voit une autre Race, dont le tour de la prunelle des yeux eſt rougeâtre, aulieu que la nôtre eſt blanche; & cette eſpèce eſt d'un ſi mauvais naturel, que Perſonne ne veut en acheter. Il y en a dont les bras & les jambes ſont ſi déliés, qu'ils ne ſont pas plus gros que des fuseaus.

Les Monopodes. Les Eſquimaus ſont les ſeuls des Peuples du Canada qui aient de la barbe. Il y a quelques ſoixante ans que ces Peuples ayant fait une courſe vers le Fort de Pontchartrain, on prit ſur eux deux Hommes & deux Filles. Celles-ci, dont l'une pouvait avoir ſeize ans, & l'autre quatorze, furent con-

duites au fort, où m.me De-Courtemanche, mère du Commandant, de laquelle je tiens ce détail, les prit chés elle. La plus jeune de ces Filles mourut; l'autre qui avait beaucoup d'esprit, apprit le Français, & demeura deux ans dans le fort. Un jour considérant les Matelots de nos bâtimens, qui abordent à cette rade pendant l'été, pour y faire la pêche, cette jeune Sauvage demanda à sa Maitresse, Pourquoi dans notre Nation, il n'y avait pas des Hommes d'une seule jambe, comme parmi les Esquimaus? Cette Dame lui ayant répondu, qu'il y avait en France, comme ailleurs, des Hommes qui avaient perdu une de leurs jambes; mais que ces Hommes n'étant plus propres à la navigation, on ne les embarquait plus. Ce n'est point, reprit cette Fille, de ces Hommes, dont il s'agit; il y en a aussi de ceux-là parmi nous: je parle d'une Race, dont les Hommes & les Femmes n'ont qu'une jambe, même qu'une seule main faite d'une façon extraordinaire. Ces Hommes sont en grand nombre, ne rient jamais, & marchent en sautillant. Ils servent à relever nos barques, quand elles coulent bas à la mer, & à aler chercher ce qui y tom-

be. Ils parlent & raisonnent, comme les autres Esquimaus. En-vain m.me De-Coutemanche chercha-t-elle à la faire varier dans cette déclaration, prétendant que la chose était impossible. Cette Fille, qui ne se coupa jamais, soutint constamment à vingt reprises, qu'il y avait de ces Hommes & de ces Femmes en très-grand nombre, & qu'ils formaient une Nation entière.

Les Nègres. Mahomet était si frappé de la différence de ces deux Espèces d'Hommes blancs & noirs, qu'il n'a pas craint d'avancer, que Dieu avait formé les uns avec de la terre noire, & les autres avec de la blanche. Il n'imaginait pas que des Hommes si différens, non-seulement en couleur, mais encore en figure & en inclinations, eussent une même origine. Il observe dans un autre endroit, que quoiqu'il y eût des Prophetes de toutes les Nations, il n'y en a jamais eu parmi les Noirs ; ce qui marque qu'ils ont si peu d'esprit, que le don de prévoyance, effet d'une sagesse naturelle qu'on a honoré en quelques-uns du nom de prophétie, n'a jamais été le partage d'aucuns d'entr'eux. En-effet, les Nègres sont plus bornés que les Hommes blancs à tous égards : ce qui

n'empêcherait pas qu'ils ne fussent nos Frères ; la preuve en est, que les Familles-portugaises établies au Sénégal, sont presque devenues absolument noires en deuxcents ans.

Les Albons. On trouve dans l'Isthme d'Amérique des Hommes tout-différens, & quoiqu'ils soient en petit nombre, ils méritent d'être remarqués : ces Hommes sont blancs, mais ce blanc n'est pas celui des Européans, c'est plutôt un-blanc-de lait, qui approche beaucoup de la couleur du poil d'un Cheval blanc; leur peau est aussi toute couverte, plûs ou moins, d'une espèce de duvet court & blanchâtre, mais qui n'est pas si épais sur les joues & sur le front, qu'on ne puisse aisément distinguer la peau; leurs sourcils sont d'un blanc-de-lait, aussi-bien que leurs cheveus, qui sont très-beaux, de la longueur de sept-à-huit pouces & à-demi-frisés. Ces Indiens, hommes & femmes, ne sont pas si grands que les autres, & ce qu'ils ont encore de très-singulier, c'est que leurs paupières sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en-bas : ils ont les yeux si faibles, qu'ils ne voient presque pas en plein jour, ils ne peuvent supporter la

lumière du soleil, & ne voient bien—
celle de la lune; ils sont d'une combplexion fort-délicate, en comparaison des autres Indiens; ils craignent les exercices pénibles; ils dorment pendant le jour & ne sortent que la nuit, courant dans les endroits les plus sombres des forêts aussi-vîte que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont ni aussi robustes ni aussi vigoureus. [M.r *De-Buffon* ajoute une réflexion, à laquelle *Telliamed* a répondu d'avance, c'est que :] Il arrive souvent, qu'un Père & une Mère qui sont tous-deux couleur-de-cuivre-jaune, ont pour fils un Albon (c'est qu'il y en avait eus anciennement dans leurs Familles, soit de Père ou de Mère, & que la forme originelle s'y rencontre de-temps-en-temps, comme chés les Hommes-à-queûes). Wafer, qui rapporte ces faits, dit qu'il a vu lui-même un petit Albon, qui n'avait pas encore un an. Cependant le Naturaliste-français, en convenant plus-bas, que les Albons, ou Hommes-nocturnes, peuvent former une race à-part, dit qu'ils ressembleraient alors aux *Chacrelas* de Java, & aux *Bédas* de Céïlan, qui ressemblent eux-mêmes aux Dariens albons de l'isthme de Panama. Cette espèce d'Hommes est donc fort étendue.

J'obſerve encore qu'il y a beaucoup d'Albons parmi les Nègres; parce-que ces Hommes groſſiers n'auront pas dédaigné l'alliance des Hommes-nocturnes, comme auront fait les Nations policées.

II. *Les Patagons*: (*I Vol. p.* 203.) *Mégapatagons* (*II Vol. p.* 432, & *III Vol. p.* 439 *juſqu'à la fin de la Découverte.*) Les Géants ont-ils exiſté? On n'en ſaurait douter, tout l'atteſte dans l'Antiquité; la Bible & les Poètes grecs. Ovide a recueilli dans ſes *Métamorphoses* toutes les traditions de ces Derniers: mais nous avons des preuves plus récentes. On trouva il y a cinquante ans à ſix lieues de Salonique, dans un tombeau bâti de groſſes pierres, au piéd d'une colline voisine du Village appellé *Katikioi*, un corps humain de quarante-cinq coudées de longueur. Au bruit de cette nouvelle, le ſ.r Duſquenet, alors Conſul de France en cette Ville, envoya du monde & des Janiſſaires, que lui donna Cara-Aïlam-Iſmaël-Pacha, qui commandait à Salonique, pour enlever les oſſemens de ce Géant. Ce qu'on put en ramaſſer fut envoyé dans deux grandes caiſſes à Paris, où la plus grande partie ſe voit encore dans la Bibliothèque du Roi.

La tête, dont le Peuple s'était emparé, fut apportée à Salonique, & suspendue au haut de la porte de la Marine, pour perpétuer la mémoire de ce prodige. Mais les injures du temps l'ayant pourrie, son grand poids la fit tomber quelques années après, & elle fut mâlheureusement brisée. Le crâne en était si vaste, qu'avant qu'elle fût suspendue, il y était entré sept quilots de bled de ce pays-là, pesans dixsept-cents livres de France. Une des dents de devant & une de derrière ayant été pesées, la première se trouva de cent-quarante, & l'autre de quatrecents-vingts dragmes, c'est-à-dire, l'une d'environ une livre & demie, l'autre de plus de quatre livres. Un des Hommes envoyés par le Consul, pour enlever les os du Géant, vivait encore lorsque je passai à Salonique, & servait à la porte consulaire. C'est de lui que je tiens ces particularités. ¶ La France a eu aussi ses Géants. Il n'y a pas plus de cinqcents ans, qu'en Dauphiné, on en trouva un de dixhuit piéds de hauteur, dont le tombeau, les ossemens & la représentation se voient encore sur les murs d'une église où il fut inhumé. Plus récemment (sous Louis xiij), on a découvert

dans la même Province, le cadavre du Géant *Theütobochus*, roi des Cimbres, qui, au rapport de *Florus*, fut mené en triomphe à Rome par Marius, & qui était si grand, qu'il surpassait les trophées. Le Marquis de-Langon en envoya les os au Roi Louis-xiij : ce Géant devait avoir eu vingtcinq piéds &-demi : le fait est constaté par un procès-verbal du 11 jan. 1613. On en a fait voir à Paris dans le dernier siècle, dehuit-à-dix piéds de hauteur. Enfin on en a découvert une Nation entière en Amérique : Quatre Sauvages du village de Sejou en Canada, étant partis de leur habitation, pour aler, selon la coutume canadienne, faire un Prisonnier, qui remplaçât un des leurs qu'on avait assàciné, prirent leur route vers l'ouest, & traversèrent diverses contrées, dont les Peuples étaient quelquefois leurs ennemis. Ils les évitaient, pour aler plus au-loin exécuter cette resolution, qui passe chés eux pour une action de bravoure. Ils marchèrent de cette sorte pendant dix mois entiers, & jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un pays, dont les Hommes avaient dix-à-douze piéds de-haut. Ravis d'avoir trouvé ces Géants, ils se proposèrent d'en lier un, & de l'emmener avec eux. Dans ce dessein,

ils ſe cachèrent dans des brouſſailles voisines d'une de leurs habitations, où ils reſtèrent trois jours. Pendant ce temps-là, ils en virent aler & venir plusieurs, qu'ils n'osèrent attaquer, parce qu'ils étaient accompagnés. Aubout de ce terme, un Seul étant paſſé, ils lui tirèrent leurs fléches tous à-la-ſois. Le Géant bleſſé tomba par-terre; & comme ſes bleſſures ſe trouvèrent trop conſidérables pour l'emmener, ils lui coupèrent la tête, avec laquelle ils revinrent chés eux aubout de dixhuit mois d'abſence. Cette tête, avec la chevelure qu'ils en avaient arrachée, fut vue par un Officier-français, nommé Pachot, qui était alors en ces quartiers-là avec un détachement de la Colonie du Canada. Au rapport de l'Officier, cette tête était au moins trois-fois plus groſſe que l'ordinaire. ¶ On a vu à Londres (1730) la main d'un Géant marin, tué vers la Virginie d'un coup de canon, ayant à ſa ſuite un autre Géant plus petit, qui ſans-doute, était un de ſes enfans. La main de ce Géant avait quatre piéds de la jointure à l'extrémité des doigts; & elle était ſi parfaitement ſemblable aux nôtres, avec des lignes, des ongles, des doigts ſi pareils, qu'il n'était pas poſ-

ſible de douter, que ce ne fût une main humaine. Plusieurs Chirurgiens la crurent même imitée: mais l'ayant ſondée, ils furent auſſitôt détrompés. Je tiens ce fait du Frère de mylord Baltimore, qui m'a aſſuré avoir vu & touché cette main, ainſi que l'Eléfant-marin qu'on montrait à Londres dans le même temps. Les Géants ne ſont donc pas une race d'Hommes imaginaire. Il y en a eu, & il y en a même encore. J'ai vu un livre intitulé *Hiſtoire univerſelle des Indes occidentales* de *Witflict*, traduite du latin en français, & imprimée à Douai en 1707: l'Auteur y rapporte, qu'en 1522, Magellan étant proche du détroit appelé de ſon nom, fit deſcendre au port, nommé depuis *Saintjulien*, divers Soldats & Matelots. Ceux-ci étants entrés fort-avant dans les terres, trouvèrent une maiſon ſéparée en deux logemens. Dans l'un étaient trois Hommes de la hauteur de dix piéds, & dans l'autre, leurs Femmes & leurs Enfans. Ils amenèrent par adreſſe un de ces Hommes à-bord; les deux autres ſe ſauvèrent. Ce Géant avait le goſier ſi large, qu'il y feſait entrer une fléche de la longueur d'un piéd-&-demi. Il était ſi fort, qu'il

falut huit Hommes pour le lier. Il mangeait une corbeille de biscuit, & buvait un sceau de vin. Cette terre fut nommée, terre des Géants, ou des Patagons, & conserve aujourd'hui ce nom. Magellan trouva que les côtes de l'un & de l'autre côté du détroit, étaient habitées par des Peuples gigantesques. Or ces Géants passés & présens descendent-ils à votre avis, du même Père, que notre race de cinq-à-six piéds, & que celle des Nains de deux piéds-&-demi? Celle des Géants & la nôtre se sont peut-être mêlées; & les Géants des derniers siècles sont des restes de la semence abâtardie des premiers. C'est ainsi qu'elle se réveille encore en certaines occasions; & nous donne des diminutifs de la Race originaire, qui ne subsiste plus sans mêlange en Asie & en Europe, parce-que la nôtre plus subtile & plus adroite, & sans-doute plus abondante que celle de ces lourdes masses, est venue-à-bout de la détruire. ¶ Les Géants de la Sicile, sont de tous ceux de notre Hémisphère, ceux qui ont subsisté le plus longtemps: il paraît qu'il y en avait encore du temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire, postérieurement à la destruction des Centaures, & des

Satyres. Mais on voit que les Hommes de ces temps-là, fesaient une peinture horrible de ces Géants, pour les rendre odieus, & que c'était une belle action de les détruire. Polyphène n'était pas si terrible que le fait Homère; tendrement épris de Galathée, qui l'avait accueilli d'abord, mais qui le trahissait avec Acis, il surprend son Rival & l'assomme; voila son crime, & ce qui ameuta contre lui toute la Sicile. L'histoire d'Ulysse, qui lui creva un œil, est une fable. (Observons que Polyphème était fils de Neptune; c'est-à-dire, un des Hommes-marins qui s'étaient anciennement habitués sur la terre sèche). ¶ On voit encore en Sicile des Moutons-géants, qui attestent que cette Terre a eu des Hommes de la grande espèce. (*Voy.* ce que dit, au sujet des Dieus & des Héros de la Fable, l'Ecclésiastique de l'Ile-christine, *p.* 216 & 217 du I.er *Volume*). ¶ Quelques Auteurs ont révoqué en doute les Patagons de l'Amérique: m.r De-Buffon est de ce nombre: C'est à l'extrémité du Chili, dit-il, vers les terres Magellaniques, que se trouve, à ce qu'on pretend, une race d'Hommes, dont la tâille est gigantesque; m.r Frezier dit avoir appris de plusieurs Espagnols qui avaient

vu quelques-uns de ces Hommes, qu'ils avaient quatre varres de hauteur, c'eſt-à-dire, neuf ou dix piéds : ſelon lui, ces Géants, appelés *Patagons*, habitent le côté de l'eſt de la côte deserte, dont ont parlé les anciennes relations, qu'on a enſuite traitées de fables, parce-que l'on a vu au détroit de Magellan des Indiens, dont la tâille ne ſurpaſſait pas celle des autres Hommes : c'eſt, dit-il, ce qui a pu tromper Froger dans ſa relation du voyage de m.[r] De-Gennes; car quelques vaiſſeaux ont vu en-même-temps les uns & les autres : en 1709, les Gens du vaiſſeau le *Jacques*, de Saintmalo, virent ſept de ces Géants dans la baie Gregoire, & ceux du vaiſſeau le *Saint-pierre*, de Marſeille, en virent ſix, dont ils ſ'approchèrent, pour leur offrir du pain, du vin & de l'eau-de-vie, qu'ils refusèrent, quoiqu'ils euſſent donné à ces Matelots quelques fléches, & qu'ils les euſſent aidé à échouer le canot du navire. Aureſte, comme m.[r] Frezier ne dit pas avoir vu lui-même aucun de ces Géants, & que les relations qui en parlent, ſont remplies d'exagérations ſur d'autres choses, on peut encore douter qu'il exiſte en-effet une race d'Hommes toute composée de Géants, ſur-tout lorſ-

qu'on leur ſupposera dix piéds de hauteur ; car le volume du corps d'un tel Homme, ſerait huit fois plus conſidérable que celui d'un Homme ordinaire : il ſemble que la hauteur ordinaire des Hommes étant de cinq piéds, les limites ne ſ'étendent guère qu'à un piéd audeſſus & audeſſous ; un Homme de ſix piéds eſt en-effet un très-grand Homme, & un Homme de quatre piéds eſt très-petit ; les Géants & les Nains, qui ſont audeſſus & audeſſous de ces termes de grandeur, doivent être regardés comme des variétés individuelles & accidentelles, & non pas comme des différences permanentes, qui produiraient des Races conſtantes. Enfin, ſi ces Géants des terres Magellaniques exiſtent, ils ſont en fort-petit nombre ; car les Habitans des terres du détroit & des îles voiſines ſont des Sauvages d'une tâille médiocre ; ils ſont de couleur olivâtre, ils ont la poitrine large, le corps aſſés quarré, les membres gros, les cheveus noirs & plats ; en-un-mot, ils reſſemblent pour la tâille à tous les autres Hommes, & par la couleur & les cheveus aux autres Américains... ¶ Je ne défendrai pas l'exiſtance de ces Patagons, mais ceux du Pôle-auſtral exiſtent, pour

l'honneur de l'humanité. (Voyez *l'Hiſtoire-naturelle*, tome V., p. 1-238). Je vais dire un mot des *Nains*, par opposition aux Géants, & encore afin de n'y pas revenir en parlant des Hommes de l'Ile Caſtor, *II. Volume*, *pp.* 316—321. ¶ Nous lisons dans Ovide, qu'il y avait des Peuples dans les montagnes de l'Inde, qui n'avaient pas plus d'un piéd-&-demi de haut, & qui étaient en guerre avec les Grues: Pline aſſure qu'il y en avait auſſi dans les montagnes de Thrace. La race des Nains d'environ trois piéds de hauteur, telle que celle de la Laponie & du pays des Eſquimaus, deſcend-t-elle de celle de cinq-à-ſix piéds, ou cette petiteſſe pourrait-elle ſ'attribuer aux pays qu'ils habitent? Mais comme la Race naine des Lapons & celle des Eſquimaus ſont environnées de Peuples de la hauteur ordinaire, habitant les mêmes climats, n'eſt-il pas probable, qu'elles ont une origine différente? En 1698, mourut à Londres un petit Homme, apporté d'Angola ſur la côte d'Afrique, qui n'avait que dix-huit pouces de hauteur, comme les Pygmées dont parle Ovide: On lui avait appris à prononcer quelques paroles. Il marchait quel-

quefois fur fes deux piéds, mais plus fouvent fur les piéds & les mains, comme une Bête. Il avait la tête & le dos de l'Homme; les autres parties n'étaient pas fi marquées. ¶ On montrait à Paris il a quelques années, deux Nains de trois piéds de hauteur au-plûs, qu'on tenait renfermés dans des boîtes. Ils avaient la tête & la voix fort groffes, la bouche fans dents, & le corps carré. Le f.r David Vanderboete, philosophe du dernier fiècle, dont les *Méditations fur les Principes des choses naturelles*, écrites en latin, furent imprimées à Hambourg en 1678, prétend que la génération des Nains & des Géants ne procéde que de la différence des humeurs; qu'étant plus ou moins denfes, elles changent la détermination ou les lignes droites du mouvement du foufre acide & volatil de la femence, qui contient les idées de l'efpèce, en f'écartant davantage pour les Géants, & fe refferrant aucontraire pour les Pygmées. Ce fyftème pourrait être fupportable, f'il ne f'agiffait que de cas rares & uniques: mais comme il fe trouve des Nations entières de Géants & de Pygmées, ce fentiment n'eft pas foutenable. Je vous avoue d'ailleurs, que je n'entens pas

trop ce que l'Auteur veut dire, par ces termes d'humeurs plûs ou moins denſes, & ce que ſignifie, changer la détermination, ou les lignes droites du mouvement du ſoufre acide. Pour moi, ſi je ne craignais de trop avilir l'Homme, je dirais que j'en compare les différentes eſpèces à celles des Animaux. Combien y a t-il d'eſpèces de Singes, de Bœufs, de Chèvres, dans les différentes parties du globe de la terre connue de nous? Combien de ſortes de Chiens? Quelle différence d'un petit Chien-de-Boulogne, à un Dogue-d'Angleterre ou de Saint-malo; d'un Lévrier à un Epagneul; d'un Barbet à un Chien ſans poil? Vous renfermez cependant toutes ces différences ſous le genre du même Animal, parce-qu'elles ſe mêlent les unes aux autres. Croyez-vous cependant que toutes les Eſpèces de Singes & de Chiens que nous voyons, deſcendent de la même tige? Mais ſi l'on donne à ces Eſpèces une diverſité d'origine, pourquoi n'en admettra-t-on pas de-même dans les Hommes, puiſqu'elle n'eſt pas moins vraiſemblable?

III. *Les Hommes-ſinges.* (*II Volume, pp.* 270—278.) Une ancienne tradition des Grecs, recueillie par leur Poètes, di-

sait, que les anciens Habitans de l'Ile de Pythécuse, ſituée entre la Sicile & l'Italie, avaient été changés en Singes, à cause de leur malice : Ils les nommaient *Cercopes*. Il y a beaucoup d'apparence, que les Habitans de cette petite Ile étaient des Hommes-ſinges, qu'on aura détruit peu-à-peu ; car il y a longtemps qu'on n'en trouve plus dans ce climat. Aureſte, comme je l'ai déja dit : les Singes ſont originaires des pays où l'Eſpèce humaine eſt la plus variée & la plus abondante naturellement, comme l'Afrique, où les eſpèces d'Hommes & de Singes ſont preſqu'innombrables ; ce qui ſemble indiquer qu'elle eſt le berceau de l'humanité ; & la grande affinité de l'Homme avec l'eſpèce du Singe eſt encore prouvée par un autre trait de la Fable, qui eſt que Vulcain fut alaité par des Femmes-ſinges, après que Jupiter eut ordonné qu'on l'exposât. ¶ (*V.* au-ſujet des Singes, les *Notes ſur la Lettre de César de Malaca*, au commencement de ce *Volume*). J'y ajouterai le trait de la *Guenon* de Charles-quint, qui eſt connu de tout le monde. Le P. Hardouin raconte, que cet Animal rusé ayant un-jour reçu un ſoufflet de l'Empereur, dans le moment que jouant

aux échecs avec lui, il lui donna échec-&-mat, il s'en souvint si bien, qu'une autre-fois rejouant avec ce Prince, & étant encore sur le point de le faire échec-&-mat, il eut la précaution de se couvrir auparavant la joue d'un coussin, qu'il trouva par-hasard sous sa patte. (Je ne doute pas qu'on ne trouvât dans l'intérieur de l'Afrique, des Singes aussi parfaits que ceux de notre Ile-australe).

¶A ce trait d'intelligence, j'ajouterai celui des gros Singes d'Égypte, qui, au rapport d'Elien (*de Animal. lib. 6, c. 10*), étaient instruits au-point de savoir lire, jouer de la flûte, exécuter des danses composées, & même déclamer des pièces-de-théâtre : Il y en avait qui composaient des Troupes entières de Comédiens, y compris le Souffleur, qui tenaient les bureaux de recette, & fesaient payer à la porte ; ils avaient une bourse pendue à leur côté, dans laquelle ils mettaient l'argent qu'on leur donnait. Je cite ici mon Auteur, afin que chacun de mes honorables Lecteurs soit le maître de vérifier la citation, & de juger par lui-même du degré de créance que mérite ce trait. Aureste, je le crois vrai, puisque je le rapporte, & j'en conclus que nos Comédiens actuels doivent être très-modestes !

IV. *Les Hommes-ours.* (*II Volume*, *pp.* 278—285.) L'Ours eſt l'animal, après le Singe, qui approche le plus de l'Eſpèce-humaine, non par la forme de ſa tête, qui tient abſolument des Animaux carnaciers au museau alongé, mais par ſes inclinations & par ſes goûts. On croit auſſi qu'il peut faire violence aux Femmes, & l'on aſſure que le fait n'eſt pas rare en Pologne. Les Anciens disaient que Caliſtho fut changée en Ourſe ; ce qui peut être la tradition défigurée, d'une violence faite à cette Nymphe par un Ours ; & ſon fils Arcas aura été ſi révolté de voir ſa Mère donner le jour à la production monſtrueuse de cet accouplement, qu'il aura tué ſa propre Mère, & qu'il en ſera mort de douleur. De-là cette fable, arrangée par l'imagination toujours fleurie des Grecs, d'une manière également touchante, & capable de diſculper Arcas ; ils lui font tuer ſa Mère, ſans la connaître, parce-qu'elle était changée en Ourſe. (*Revoyez* la *p.* 96 de ce *Volume.*

V. *Les Hommes-chiens.* (*II Vol.* 286—288.) C'eſt un ſingulier problème, que la cause de l'attachement du Chien pour l'Homme. On dira que cet attachement eſt moral, & l'effet du

bien que ſon Maître lui fait. Je l'accorde. Mais cet attachement eſt ſi fort, qu'il doit avoir une cause dans le physic. Je crois, que le Chien aime l'Homme, & ſ'attache à lui, par la même raison qui porte le Singe à nous contrefaire : mais le Singe, qui eſt plus ſpirituel, eſt auſſi naturellement plus fier ; il ſe croit préſomptueusement notre Égal, en nous contrefesant : aulieu que le Chien, plus modeſte, reconnaît notre ſupériorité abſolue, & qu'il y a trop de diſtance de lui à nous : Il prend le parti de ſ'attacher, & de nous vénérer comme des Êtres plus parfaits, & preſque des Dieus. Tandis que le Singe, qui eſt un Chien plus parfait, comme le Chien eſt lui-même une Eſpèce aſſés voisine du Singe, porte l'audace, juſqu'à prétendre ſ'allier à nous, en prenant du goût pour nos Femmes, qui n'en inſpirent à aucun-autre des Animaux, ſi ce n'eſt à l'Ours. Telle eſt donc l'origine de l'attachement du Chien pour l'Homme ; c'eſt une approximation d'eſpèce ; il paraît tenir le troisième dégré, en comptant le Singe pour le premier, & l'Ours pour le ſecond. Le Chien a même auſſi le desir de l'imitation : cette envie d'accompagner ſon Maître, de marcher avec lui en eſt

une preuve ; il aime à faire compagnie : si c'était uniquement le plaisir de suivre son Maître, il ne ferait pas des joies extraordinaires. Cet Animal entend le langage & pense : j'en ai vu un que son Maître renvoyait, réfléchir, & lorsqu'il fut hors de vue, se déterminer tristement à s'en-retourner, comme en disant : : Obéissons ; je n'aurais pas d'agrément à sa compagnie malgré lui. Il paraît que les Barbets répondent aux Nègres parmi les Hommes ; les Lévriers aux Peuples du nord grands, bienfaits & blonds ; les Dogues aux Tartares ; les Mâtins à toute cette Foule d'Hommes mêlangés, &c.[a] : car les Barbets, quoique très-intelligens, sont têtus, & stupidement dévoués comme un bon Nègre : Une nouvelle observation qui vient à l'appui de ce dernier sentiment ; c'est que les Barbets se rapprochent des Moutons, par leur laine & par la forme du corps. ¶ Je suis d'un sentiment opposé à celui de *Klein* & de *Linné*, sur la famille des Chiens : J'en regarde le Lion comme le chef, & le Tigre l'est de la famille des Chats : ces deux Espèces, quoique collatérales, ne me paraissent pas la même ; ainsi les deux Naturalistes que j'ai cité, ont tort de mettre le Lion dans la même famille

que le Tigre ; cet Animal & ses Pareils ont des inclinations absolument différentes. (*Voyez les* Hommes-lions.) ¶ Une preuve que les Chiens, considérés comme Animaux, ont un instinct presqu'égal au Singe, est ce qu'on lit dans Élien, (*de Animal. lib.* 10 *c.* 41) du Chien d'Eupolis, poète-comique, qui se laissa mourir de faim & de regret sur le tombeau de son Maître. Mais peut-être ces faits paraîtront-ils douteus, parce-qu'ils sont rapportés par des Auteurs anciens, & parconséquent suspects : en voici donc un plus récent, arrivé à Sallanches dans le Faucigni, province du Duché de Savoie, en l'année 1724, & dont j'ai été témoin moi-même Un Chanoine de la Collégiale, après avoir soupé chés un de ses Amis, retournait chés lui, n'ayant que son Chien pour toute compagnie. En se retirant, soit que le vin qu'il avait bu fût trop fumeus, ou qu'il eût oublié à la table la sobriété qu'il recommandait en Chaire, il fit un faus-pas & tomba dans un petit fossé qui environne l'Eglise, où ayant malheureusement donné de la tête contre l'angle du bâtiment, il se tua & resta sur la place. Le lendemain, sur les dix heures du matin, après bien des perqui-

sitions inutiles (car on ne s'avisa jamais de chercher dans le fossé), la Gouvernante du Chanoine assise sur le bord de ce même fossé, fesait de grandes lamentations sur sa perte. Sa voix fut entendue du Chien, qui n'avait point abandonné le corps de son Maître ; il aboya, & découvrit par ses cris ce dont on était si fort en peine. On retira le Cadavre du fossé, on le porta chés lui, sans que jamais le Chien le quittât d'un instant. Il se mit sous la bierre, suivit le corps à l'Eglise, voulut se jetter dans le caveau, & de retour à la maison, mourut de douleur trois jours après, sans avoir voulu prendre aucune nourriture. ¶ Je joins à ce trait, celui d'un autre Chien plus moderne : Feu m.r De-Segonsac, procureur-général de la Cour-des-Monnoies de Paris, avait un Cocher qui buvait du vin, & un Chien qui n'en buvait point. Le Cocher qui buvait du vin, s'enivrait ; & le Chien qui était accoutumé à monter sur le siége, ne manquait jamais de s'appercevoir que le Cocher était ivre. Alors, comme s'li eût jugé, que dans cet état, cet Homme n'avait pas assés de raison, pour avertir les Passans de se retirer de devant son carrosse, & ne pas risquer à se faire

écrâser, le ſage Animal prenait lui-même ce ſoin, les inſtruisant du danger par ſes cris, & ne ceſſant point d'aboyer dans toute la route. Ainſi la prudence de l'Animal ſuppléait en cette occasion au peu de bon-ſens qui reſtait à l'Homme. Le Chien aboyait régulièrement toutes les fois que le Cocher était pris de vin, & n'aboyait jamais lorſqu'il était de ſens-froid & raisonnable. Son ſilence raſſurait ſa Maitreſſe, lorſqu'elle montait en caroſſe; mais ſes abois continuels l'alarmaient de temps-en-temps. Plus d'une fois elle a rompu ſon voyage, différé ſes visites, & repris le chemin de ſon appartement, n'étant pas d'humeur à confier ſes jours à la conduite d'un Cocher, que ſon Chien lui disait être ivre. Elle devait aimer ſon Chien; mais devait-elle garder ſon Cocher?

VI. *Les Hommee-cochons.* (*II Volume, pp.* 289—292.) La conſtruction intérieure du Porc, eſt précisément la même que celle de l'Homme, & ſa nourriture peut-être abſolument la même. Sa tête a beaucoup de reſſemblance, pour la forme, à celle de l'Ours, & pour l'œil à celui de l'Homme. Son intelligence eſt beaucoup plus grande qu'on ne le croit ordinairement: parce-que ces

Animaux ſont élevés de-manière à les rabrutir infiniment : on les affame dans leur jeuneſſe ; enſuite on les engraiſſe à-outrance ; un Homme ſerait *ſtupidifié*, en le traitant de-même : enfin, ils ne vieilliſſent jamais aſſés, à-l'exception de quelques Femelles, pour acquerir tout leur développement. Mais j'ai vu une de ces Femelles, qui avait un degré d'intelligence ſupérieur à bien des Paysans : Toutes ſes actions étaient motivées : à l'âge de huit-à-dix ans, elle ſavait ſe procurer tous ſes besoins, tromper les Surveillans, gâgner les bois, ſ'y raſſasier ; y trouver des Amans parmi les Sangliers ; ſe défendre des Loups, elle & ſes Petits. Je l'ai vu en délivrer un, qu'un Loup tenait déja ; elle fit ſauter le Voleur à-plus de quinze piéds, d'un coup de museau ; & il ſ'enfuit, ſans-doute bleſſé : elle parut enſuite tenir une longue converſation avec ſon Petit, que tous ceux des ventrées précédentes environnèrent ; de-façon, que les plus gros formaient le cercle de-dehors : La Mère en fit dix-fois le tour. Enfin ayant apperçu le Loup, aſſis audeſſus d'un champ de-bled, elle ſe gliſſa dans un ſillon, & fut le ſurprendre. Je crois qu'elle l'aurait tué, ſ'il n'avait pas évité ſa furie.

Elle arrangeait ſon coucher & celui de ſes Petits, d'une manière qui excitait l'admiration de tout le monde : & plus elle vieilliſſait, plûs elle ſe perfectionnait. Elle connaiſſait parfaitement tout le monde de la maison ; elle entendait les diſcours relatifs à elle, au-point de précéder de fort-loin ceux qui lui portaient ſa nourriture. On l'a vu ſ'approcher d'un Domeſtique, qui ſe ſervait d'une bêche pour lui arracher des racines, lui lever le piéd, aler à la bêche, & lui montrer une racine dans un terrein trop dur, ou dans la prairie ; parce-qu'elle avait été corrigée pour avoir fouillé dans l'enclos. Cet Animal eſt donc très-intelligent, quoique peu ſouple : mais combien d'Hommes ſont de ce caractère, qui ſemble un reſte des différens dégrés d'animalité par leſquels l'Homme a paſſé.

VII. *Les Hommes-taureaux.* (*II Volume*, *pp.* 290—302). Ovide, cité *pp.* 291, rend témoignage, qu'il y eût autrefois des Hommes-cornus dans l'île d'Amathonte, & il prétend qu'ils furent changés en Taureaux. Comme on était aſſés peu philoſophe de ſon temps, on ne remontait guère à la véritable ſource des traditions : ainſi, comme on disait que les *Cercopes* de Pythécuse avaient été

été changés en Singes, parce-que les premiers Hommes de cette Ile étaient des Hommes-singes ; de-même, on dit que les *Cérastes* d'Amathonte, qui étaient cornus, avaient été métamorphosés en Bœufs, lorsque les autres Hommes les eurent détruits, à-cause de cette difformité. Cependant on avait le fait du *Minotaure*, qui prouvait que l'Espèce-humaine peut s'amalgamer avec la Taurine: on en répéta l'expérience à Rome sous Néron, pour donner au Peuple une représentation de cette Fable : une Femme condamnée à-mort, fut enfermée dans le simulacre d'une Vache, comme on prétend qu'avait fait Dédale pour Pasiphaé, & le Taureau en jouit : la Femme conçut ; mais les Condamnés étaient si peu-soignés à Rome, lorsqu'on n'en avait plus besoin pour l'amusement du Peuple, qu'on la laissa mourir de faim. Quant aux anciens Hommes-taures, on attribua des crimes à ces pauvres Cérastes, comme d'immoler à Jupiter des Hommes non-cornus, & ce prétexte les fit massacrer. On a vu de-même, presque de notre temps, faire un crime aux Méxicains & aux Péruviens des pratiques de leur religion, & les faire condamner *in-globo* par la sainte Inquisition,

comme ſacriléges, pédéraſtes, &c.[a] Mais il aurait falu faire attention, qu'une Nation ne peut jamais ſ'ériger un tribunal pour juger une autre Nation : chaque Peuple n'a droit que ſur les Individus qui le composent, & ſuivent les mêmes lois. C'eſt donc une étrange violation de la loi générale, connue ſous le nom de droit-des-gens, que de condamner une Nation : Perſonne ſur la terre n'a ce droit ; un Tyran ſeul peut ſe l'arroger : une Nation, ne fût-elle que de trois Individus, eſt libre, relativement à une autre Nation, & n'eſt obligée qu'à l'obſervation du droit-général. On ne devrait jamais ſ'écarter de cette maxime ; puiſqu'on ne le peut ſans renverſer toutes les notions du juſte & de l'injuſte, ſans violer la loi éternelle. Il eſt bien-ſurprenant que des Nations-chretiennes, comme les Eſpagnols, les Français les Anglais, n'aient jamais fait attention à cette vérité ; c'eſt même cette inattention, qui a causé la dépravation abſolue des mœurs publiques : on ſent pourquoi ; lesParticuliers ont agi comme leur Nation.

VIII. *Les Hommes-moutons.* (*II Volume*, *pp.* 306—311.) L'Antiquité, qui nous montre des Hippocentaures, des Satyres ou Hommes-boucs, des Céraſtes,

ou Hommes-cornus ; qui parle d'Hommes à-tête-de-chien, &c.[a], ne nous a rien transmis sur les Hommes-moutons qui peuvent avoir existé dans l'hémisphère-septentrional. Apparemment, que la malice innée à tout ce qui tient de l'Homme ou du Singe, est trop incompatible avec la douce-candeur moutonne, pour qu'on se souvienne du temps où ces deux Espèces ont été unies. Nous ne voyons pas non-plûs dans les *Métamorphoses* d'*Ovide*, qu'il y ait eu aucun changement d'Hommes ou de Femmes en Beliers ou en Brebis : or on sait que ces métamorphoses prétendues, sont ordinairement la trace obscure d'une tradition, qui annonce l'ancienne union de deux Espèces ; unions dont le souvenir était consacré dans l'ancien temple de *Bélus*, au rapport de *Bérose* (*Cosmogén. des Chald.*) Mais si la Race moutonne ne nous offre rien de ce genre, en recompense, elle nous a laissé des vestiges du géantisme, dans les Moutons-géants qui existent encore en Sicile, & qui semblent attester, qu'il y eut un temps où toute l'Animalité fut proportionnée, dans cette Ile, aux Moutons de Polyphème, dont l'Hommenain a conservé la race. On y trouve de-même des Géants dans le règne-vé-

gétal, & l'on cite des châtaigners d'une énorme grosseur, un entr'autres qui a 240 pieds de tour. Un autre avantage de la Sicile, qui câdre avec ceux-ci, les Femmes y enfantent sans douleur, si ce n'est à Palerme, qui est située sur une hauteur, dont la température est plus froide. Au reste, pour revenir à nos Moutons, je crois que le Belier de *Phryxus* qui avait une toison d'or, était ou un Mouton-rouge, comme ceux du Chili, ou un Mouton-géant.

IX. *Les Hommes-castors.* (*II Vol.* 316—320.) M.r De-Buffon n'hésite pas d'assurer, que les Castors sont susceptibles du plus haut degré d'intelligence; mais que la contrainte les dénature & les abrutit. C'est comme Amphibies, & comme un des premiers degrés du passage des Animaux, de la mer à la terre, que je les considère ici: mais je remets néanmoins ce que j'ai à dire à ce sujet, à l'article XIII: Je me bornerai, dans celui-ci, à donner une idée succinte de l'industrie des Castors, telle que je la trouve dans *Lebeau*, *t.* 1. ¶ Le Castor est un Animal amphibie, qui vit tantôt sur la terre, tantôt dans l'eau, & ne s'apprivoise jamais. Il ne vit que de feuilles & d'écorces d'arbres: sa nour-

riture ordinaire & la plus friande eſt celle de l'écorce de bois-de-tremble ou d'oſier. C'eſt auſſi de celle-ci, dont ſe ſervent les Sauvages pour appât dans les piéges qu'ils tendent à ces Animaux. Le Caſtor reſſemble aſſés à la Loutre, mais il eſt beaucoup plus gros. La couleur de ſon poil tire un-peu ſur celle du brun-foncé. Son corps beaucoup moins épais que large, eſt de la groſſeur à-peu-près de celui d'un de nos gros Chiens-baſſets qui aurait le ventre applati. La forme de ſa tête ſerait aſſés ſemblable à celle d'un Rat, dont il a les yeux & les oreilles, ſi elle n'était applatie à-peu-près comme celle d'un Chat, & environ trois-fois auſſi groſſe que cette dernière. Il a auſſi les joues & le bec d'un Lièvre, la langue & la veſſie d'un Pourceau. Sa chair, qui eſt fort-blanche & fort-délicate à manger, eſt un-peu froide; il a le ſang congelé ou noirâtre, comme celui d'une Carpe, d'autant que cet Animal peut dormir dans l'eau. Il a encore dans les aînes, tout auprès des teſticules, des bourſes de la groſſeur d'un œuf d'Oie, qui contiennent une liqueur utile à la médecine, qu'on appelle le caſtoreum : on trouve de ces bourſes dans les femelles comme dans les mâles. Le Caſtor ſe

ſert de cette liqueur, lorſqu'il eſt dégoûté pour ſe donner de l'appétit. Il la fait ſortir avec ſa patte, en preſſant les teſticules qui la contiennent. Il a quatre dents incisives, comme les Écureuils, les Rats & les autres Animaux qui aiment à ronger. La longueur de celles d'en-bas, eſt d'un bon pouce, & de plus de quatre pour celles d'en-haut; c'eſt avec elles que plusieurs de ces petits Animaux enſemble peuvent ſcier facilement, & en peu de temps des arbres d'une grandeur & d'une groſſeur énorme, avec leſquels ils font leurs digues. Il eſt bon d'entendre parler là-deſſus les Voyageurs eux-mêmes. ¶ J'ai eu le plaisir, dit Un d'eux, de les voir travailler. La rivière ſur laquelle nous étions, était fort navigable. Nous la deſcendions aſſés tranquilement, ſans avoir besoin même de nous ſervir de nos avirons, de-ſorte que nous avancions dans ces vaſtes ſolitudes ſans faire aucun bruit, étant toujours aux écoutes, pour voir ſi nous n'entendrions, ou plutôt ſi nous ne verrions point de Caſtors: nous étions précisément dans des endroits où il doit y en avoir beaucoup. Tout était plein de digues. Un de nos Compagnons qui tenait le devant du canot, en ayant ap-

perçu un qui nageoit, tira dessus; mais n'ayant fait que le blesser, nous ne l'eumes point : ce coup manqué fut cause que dans le même instant, je vis un-peu plus loin quantité de ces Animaux s'élancer dans l'eau comme des Grenouilles. Plusieurs eurent la hardiesse de nous approcher, en montrant seulement leur tête hors de l'eau, ce qui fut cause que mes Sauvages & moi tirant d'accord dans le même moment, nous en tuames chacun un de ceux qui s'amusaient un-peu trop à plonger & à replonger; après cet heureus coup, nous alames à terre, & nous nous enfonçames un-peu dans le bois pour nous cacher & guetter les Castors, qui, selon ce qu'il nous était facile de prévoir, travaillaient à y faire une nouvelle digue. Une heure après, je m'avisai d'aler me promener seul sur le bord de la rivière dans l'espérance de les y voir travailler. Je ne me trompai point dans cette idée. Mais afin d'approcher de plus-près un endroit où j'avais en débarquant remarqué quelques grands arbres à moitié coupés, j'avançai doucement, ventre-à-terre, pour voir, sans être vu, ces Animaux architectes, dont j'avais entendu dire tant de merveilles. J'étais déja assés proche,

quand un certain bruit que j'entendis excitant de-plûs-en-plûs ma curiosité, fit que je me dressai derrière un grand arbre, pour voir plus à mon aise ce qui le causait. Ce fut pour-lors que sans branler de ma place, je vis bien cent de ces Animaux occupés à un travail aussi admirable que surprenant. Il y en avait douze qui, serrés les uns contre les autres, & dressés sur leurs pattes de derrière, sciaient, ou plutôt coupaient avec leurs dents un grand arbre d'environ douze pieds de circonférence, pendant que plus de cinquante autres étaient occupés à couper & traîner les branchages d'un autre deja tombé. C'était un vrai plaisir de voir l'agilité avec laquelle ils conduisaient à la nage ces branches. Tantôt je les voyais sauter & ressauter pardessus ces matériaux. Tantôt je ne voyais plus ni branches ni Castors, & dans d'autres momens, je les appercevais en plus grand nombre sur la surface des ondes, tirant comme en colère ces mêmes branchages qui leur avait échappés, & avec lesquels ils se replongeaient jusqu'au fond de la rivière. J'en remarquai deux assis sur leur queûe, uniquement occupés à regarder les Travailleurs, & à les empêcher d'avancer du côté par où l'arbre que l'on coupait de-

vait tomber : plusieurs autres de-même, me semblaient un-peu plus loin faire, pour-ainsi-dire, l'office d'Inspecteurs ou de Piqueurs, pour diligenter l'ouvrage, soit en fesant hâter les Paresseus, soit en aidant eux-mêmes à rouler des pierres, ou à tirer leur charpente, qui embarrassait quelquefois trop les Travailleurs, soit en rechargeant ceux qui laissaient tomber le mortier que d'autres leur avaient deja chargé sur la queûe. Dans le même temps, d'autres, comme des espèces de Massons, préparaient ce même mortier, fait de terre grasse, que quelques-uns leur apportaient du fond de la rivière, mêlé d'un peu de gravier ramassé sur le rivage. Le gravier bien paîtri avec ce limon, tant avec leurs queûes, qu'avec leurs pattes, pouvait dans la suite devenir dur, & se conserver au-fond des eaux ; c'était un ciment capable d'affermir leurs digues, & un mortier propre à bâtir leurs cabanes. Ces Animaux ont les pattes fort-courtes, de-façon que leur ventre posant, pour ainsi-dire, à-terre, ils ont de la peine à courir. C'est pourquoi, de-crainte d'être pris par les Chasseurs ou par des Animaux qui pourraient leur nuire, ils ne s'écartent jamais à plus de vingt ou trente pas de l'eau.

Encore ont-ils des Sentinelles qu'ils posent à de certaines diſtances, pour éviter d'être ſurpris pendant qu'ils ſont occupés à leur travail. Car au moindre cri que font ces Sentinelles à l'approche d'un étranger, tous les Travailleurs ſe jetent à l'eau, & ſe ſauvent à leurs cabanes. C'eſt un fait que j'ai vu, ayant eu beaucoup de peine à le croire ſur le rapport qu'on m'avait fait; & ſi j'ai été un bon eſpace de temps aſſés proche d'eux, ſans en être apperçu, c'eſt un bonheur pour moi, ou un effet du hasard. Pour revenir à leurs pattes, ils ont les doigts de celles de-derriere joints par une membrane, comme ceux d'une Oie. Celles de devant ſont ſans membrane, ſemblables à celles des Rats-de-montagne, & ils ſ'en ſervent comme d'une main, de-même que les Écureuils; leurs ongles ſont courts, taillés de biais, & creus par dedans comme des plumes à écrire. La queûe du Caſtor tient plûs de la nature du poiſſon, que de celle des Animaux terreſtres, auſſi-bien que ſes piéds, qui en ont le goût. Elle paraît écaillée, mais elle ne l'eſt point; car ſi l'on veut eſſayer d'enlever cette écaille, formant une pellicule, qui les joint enſemble, il ſe trouvera que ce n'eſt qu'une ſimple peau. Cette

queûe qui a onze & douze pouces de-long, eſt de figure ovale comme une Sole, mais moins platte. C'eſt le morceau le plus délicat de l'Animal. Le Caſtor ſe ſert de cette queûe & de ſes piéds de-derrière pour nager ; elle lui ſert auſſi de battoir pour battre le mortier, ou de truelle quand il veut ſe bâtir une cabane. L'inſtinct de ces Animaux pour venir à-bout de faire leurs petites maiſonnettes, a quelque choſe qui paſſe l'imagination ; car enfin pour les conſtruire en figure de four, ou de groſſes ruches-à-miel ; il faut 1.^{nt} qu'ils aient l'adreſſe & la force de faire des trous au-fond de l'eau, afin d'y planter enſuite quatre ou cinq, & même ſix pieus, qu'ils ont le ſoin de placer directement au-milieu des rivières, lacs ou étangs, qu'ils arrêtent par le moyen de leurs digues : 2.^{nt} C'eſt ſur ces pieus qu'ils bâtiſſent ces petites cabanes, faites de terre graſſe, d'herbes & de branches d'arbres : elles doivent être ſur la ſurface des eaux, & ont toujours trois étages pour monter de l'un à l'autre, quand les rivières croiſſent par les pluies ou par les dégels ; afin que leurs Petits n'en ſoient point incommodés. Leurs planchers ſont de joncs, & chaque Caſtor a ſa chambre à-part : ils

entrent dans ces nids pardessous l'eau ; l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble coupé par morceaux, qu'ils peuvent tirer facilement dans leurs cellules, lorsqu'ils ont envie de manger. Comme c'est leur nourriture ordinaire, ils ont toujours la précaution d'en faire un grand amas, & surtout durant l'automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leurs étangs, & les tenir enfermés deux ou trois mois dans leurs cabanes. C'est aussi pour cette raison qu'ils font tant de digues, afin que leurs provisions puissent être arrêtées, & ne point suivre le courant de l'eau. Ces digues sont si stables, que nos plus habiles Massons auraient bien de la peine à faire des murailles à-chaux & à-ciment, qui fussent plus fortes. Elles ont quatre & souvent plus de cinqcents pas de longueur, sur vingt piéds de hauteur & sept ou huit d'épaisseur. Un pareil ouvrage commencé par une centaine de ces Animaux, se trouvera fini & parfait au bout de six mois de temps, sans qu'il soit besoin d'un plus grand nombre de Travailleurs, tant ils agissent avec vivacite & diligence. On dirait à les entendre, sans les voir dans ces occupations,

que ce ſont des Hommes qui travaillent, ſi on n'était perſuadé que ce ſont des Caſtors. Pour moi (continue le Voyageur,), je crois ſur ce qui ſ'eſt paſſé ſous mes yeux, que ces Animaux font une ſociété d'une centaine d'entr'eux, & ſe choiſiſſent un canton pour y vivre ſéparément des autres Caſtors. Il me ſemblait même qu'ils ſe parlaient pendant que je les voyais travailler, qu'il raiſonnaient enſemble par des tons plaintifs & dolens, à-peu-près comme ceux que nous font entendre quelquefois nos Poulets & nos Canards, avec cette diſtinction néanmoins, que ces Amphibies me paraiſſaient attentifs aux différens ſons-de-voix les uns des autres, pour agir conformément à l'intention de ceux qui ſ'exprimaient par leurs petits tons non-articulés. Ce qui eſt certain dumoins, c'eſt qu'ils ſ'entendent bien entr'eux. Ces laborieus Animaux, avant de conſtruire leurs digues, examinent premièrement les bords des petites rivières, afin de voir ſ'ils n'y trouveront point des deux côtés d'aſſés grands arbres vis-à-vis les uns des autres, pour qu'ils puiſſent les croiſer par leur chute. Il n'importe pour la groſſeur; car, ainſi qu'on l'a déja dit, les plus gros ne leur font point de

peur : aucontraire, ce ſont les meilleurs, & ceux auſquels ils ſemblent ſ'attacher le plutôt : mais pour en venir à-bout avec plûs de facilité, ils ont l'inſtinct d'obſerver auparavant de quel côté donne le vent, afin d'en profiter ; ce qui leur eſt indifférent d'ailleurs pour leur ouvrage : car ſi les vents changent de face, les Caſtors quittent auſſitôt leur entrepriſe de ce côté, pour aler faire le même travail d'un autre, pourvu néanmoins qu'ils leur ſoient favorables, & puiſſent les aider à renverſer leurs arbres en-travers. Et ſi les vents ne changent pas, ils ſ'occupent à couper avec leurs dents inciſives les branches de ceux qui ſont déja tombés, & à les entrelaſſer les unes dans les autres. Enſuite ils ſe chargent d'herbes & de mortier, qu'ils traînent ſur leur queües, & les jettent entre ces bois avec tant d'art & d'induſtrie, que les plus Habiles en maſſonnerie auraient bien de la peine à faire un édifice qui fût, pour ſon épaiſſeur, auſſi ferme & auſſi permanent, que l'eſt celui de ces Animaux. Si les Caſtors ſe trouvent dans un lieu, où il y ait une grande quantité de bois-de-tremble pour ſubvenir en cas de beſoin à leurs proviſions, & que ce lieu ſoit ſeulement traverſé d'un ruiſſeau, ils ſe déterminent

ſur-le-champ, à y faire des digues & des chauſſées, de la manière que l'on a dit, leſquelles arrêtant le cours de l'eau, causent une inondation dans cet endroit, qui a quelquefois deux lieues de circonférence. L'Auteur ajoute, qu'il marcha un-peu avant ſur une de leur digues, quoiqu'elle ne fût qu'imparfaite, & que l'eau paſſât à-travers en beaucoup d'endroits. Je croyais, dit-il, à la voir par en-haut, qu'elle n'avait que trois pieds de large; mais le Sauvage qui m'accompagnait, me fit voir avec ſa perche qu'elle pouvait avoir plus de douze piéds d'épaiſſeur dans le fond de l'eau. Ce qu'il y a de remarquable à l'égard des Caſtors, c'eſt que tous les autres Animaux qui ſont ſur la terre & dans la mer, en ont d'autres à craindre, quelques forts, agiles & vigoureus qu'ils ſoient; mais les Caſtors n'ont uniquement que les Hommes à appréhender; car les Loups, les Renards, les Ours, n'ont garde d'aler les attaquer dans leurs cabanes, quand même ils auraient la faculté de plonger. Et il eſt ſûr qu'ils n'y trouveraient pas leur compte, d'autant que les Caſtors ſ'en déferaient aisément avec leurs dents tranchantes. Il n'y a qu'à terre, qu'ils pourraient être inſul-

tés, & c'eſt ce qui fait que, quoiqu'ils ne ſ'écartent jamais beaucoup du bord de l'eau, ils ont des Sentinelles qui crient, lorſqu'ils entendent le moindre bruit.

X. *Les Hommes-boucs.* (*II Vol. pp.* 322—336.) Les Satyres, ou anciens Hommes-boucs, ſont trop connus, pour que je m'arrête ici à en prouver l'exiſtance: ils ſont atteſtés par toute l'Antiquité; la Religion chretienne même les admet, comme on le voit par l'hiſtoire du Satyre que rencontra Saintantoine le ſolitaire, dans le desert de la Thébaïde. On aſſure, que de nos jours, on en trouve encore dans les *Apennins*, mais d'une eſpèce différente, puiſqu'ils ſont le fruit de l'union monſtrueuse des Bergers avec des Chèvres: car on ſait que ces Bergers d'Italie ſont preſque toute l'année ſans reparaître chés leurs Maîtres, même ſans voir Perſonne, & qu'ils rapportent des montagnes, les toisons, des fromages, les Moutons & les Chevreaux à vendre, une ou deux-fois l'année. ¶ Il eſt queſtion, dans l'article de cette Ile des Ours-blancs, que m.r De-Buffon regarde comme des Fouines-de-mer: ces étranges Animaux ne ſe plaisent que dans les glaces: on a lieu d'admirer ici le but toujours marqué de la Nature, d'étendre la vie juſques

dans les climats qui semblent y être les plus opposés : la mer est peuplée de Pingouins & d'autres Oiseaus aquatiques ; les montagnes de glace, où il n'y pas de terre, ont des Fouines-de-mer, qui vivent de poisson ; mais qui préfèrent la chair des Animaux terrestres, lorsqu'ils en peuvent attrapper. L'Océan austral, ainsi que le boréal, est rempli de Poissons monstrueus, du genre des Cétacées & des Baleines, dont les masses énormes absorbent autant de molécules organiques qu'il en faudrait pour former plusieurs milliers d'autres Animaux. A-la-vérité, plûs l'Animal est gros, moins la masse est vivante, je m'explique ; il n'y a de vivant que la partie individuelle, qui forme le *moi* de chaque Être ; ainsi les parties hétérogènes, les ongles, les cheveus ; les parties dures, quoiqu'intégrantes, comme les os ; enfin les graisses, &c.ª ne sont pas douées d'une vie comme les nerfs, organes du sentiment ; toutes ces parties n'ont qu'une vie relative, & nous les regardons nous-mêmes comme des matériaux presqu'étrangers : je commande à ma main ; je sens que ma main n'est pas moi ; car on peut me l'ôter ; je vivrai après qu'elle me sera étrangère, &c.ª Ainsi les vastes corps qui absorbent beaucoup de molécules, n'étendent pas autant la faculté

vivante, qu'une multitude égale en poids de petits Animaux.... Je m'arrête. (*Voy. III Vol. à la fin des Cosmogénies*, la Note sur le *Moi individuel.*)

XI. *Les Hommes-chevaux.* (*II Vol. pp.* 348—352.) Les anciens Hommes-chevaux sont encore plus célèbres que les Satyres, & il paraît qu'ils ont subsisté plus longtemps. Je sais très-bien, qu'on a supposé que Chiron, & les autres Hippocentaures, nés d'Ixion & de la Nue sous la figure de Junon, étaient des Dompteurs-de-chevaux. Mais il est bien singulier que cette réflexion des Modernes, dont la manie est de tout expliquer, d'après leur ignorance & leurs vues courtes, n'ait été faite par aucun des Philosophes de l'Antiquité! nos Petits-feseurs de Dictionnaires de la Fable, nos *Pluches*, nos *Chomprés* modernes, voila les grands Critiques à qui nous devons ces belles explications des formes anciennes! Mais qu'en savent-ils? Il n'y a plus d'Hommes-chevaux. Belle preuve! Il n'y a plus de Géants: il n'y a plus d'Hommes, qui, ainsi que les Géants, vivent des cinq à six siècles: dira-t-on qu'il n'y en a jamais eu? Pour moi, je n'aurai jamais cette témérité: je crois que toutes les traditions anciennes ont des fondemens solides. A-la-vérité, je ne pense pas que les Cen-

taures eussent deux ventres, & de doubles viscères; je les suppose conformés comme les autres Êtres, à la différence seulement du mélange des deux natures, l'humaine & la chevaline; je les suppose quadrupèdes; mais la tête élevée comme l'Homme, avec un cou de cheval assés long; je pense encore, que le tronc même participait de la forme des deux natures, par ses contours, sa couleur, &c.[a] On voit dans l'Estampe comme sont conformés les Hipppocentaures de l'hémisphère-austral; il y a grande apparence, que ce fut ainsi que l'étaient les Centaures des Grecs; que ces Hommes difformes se sont peu-à-peu anéantis par le mélange, autant que par les guerres; & que cependant, on retrouve de temps-en-temps des Individus dont la forme de la machoire indique assés l'origine centaurique. Ce serait ici le lieu de parler de Pégase, & de citer mille exemples de l'attachement des Chevaux ordinaires pour leurs Maîtres, & sur-tout de donner au-long l'histoire du célèbre Bucephale, cheval d'Alexandre de Macédoine. Mais ce dernier trait est assés connu, & je vais en citer de moins vulgaires. Le premier concerne l'intelligence des Chevaux sauvages d'Amérique, qui voulant passer une rivière, commencent par s'arrêter en tumulte sur le bord, hennissant, frap-

pant du piéd, en-un-mot, mettant tout en œuvre, pour effrayer les Caïmans, (Crocodiles d'Amérique, un-peu moins terribles que ceux du Nil) & les éloigner, ou tout-aumoins les obliger à faire quelque mouvement qui les leur découvre, & les leur fasse éviter. On ne peut nier que ce ne soit-là du raisonnement, ou l'Homme lui-même ne raisonne pas.

¶ Le second trait, serait moins étonnant, si le premier n'établissait pas l'intelligence des Animaux: il est d'un Cheval bai-brun qui exécutait différens tours de souplesse & d'industrie, dignes d'admiration: Voici les principaux: Il frappait contre terre autant de coups-de-piéd qu'une montre marquait d'heures, exprimant les quarts par de petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandait, s'il savait l'arithmétique; il fesait, signe qu'oui: alors quiconque voulait, lui fesait une question, & lui demandait par-exemple, combien font huit & six? il frappait quatorze coups: son Maître prenait plusieurs pièces-de-monnaie de différentes Personnes de l'Assemblée, & après les avoir mêlées ensemble, il les jetait l'une après l'autre dans un mouchoir au Cheval, qui le prenait dans sa bouche, & portait à chaque Personne la pièce qui venait d'elle.

XII. *Les Hommes-ânes.* (*II Vol. pp.* 353—360.) Cet article pourrait prêter à la plaisanterie, & je ne l'y soustrairai pas; puisque je vais citer moi-même différens traits des véritables Ânes de notre hémisphère, à la fin de cette Note. ¶ Je crois que les Hommes-à-queûe tiennent beaucoup de nos Hommes-ânes; & qu'en-général, tous ces Hommes si durs de conception, comme on en voit tant, sur-tout dans l'Auxerrois, ont eu originairement dans leurs Ancêtres des Sémi-brutes de cette espèce, dont le mélange a un-peu affaibli le caractère. Si les anciens Rois de Danemark avouaient bonnement que leur premier Ancêtre était un Homme-chien, d'Autres ne peuvent-ils pas convenir de-même qu'il y a eu des Hommes-ânes dans leur Famille? Je ne dissimulerai cependant pas que certains Érudits prétendent que ces Rois descendaient véritablement d'un grand Chien; ce qui est absurde: que d'autres aucontraire veulent que ce soit d'un Roi nommé *Chien* dans leur langue; moyen facile de tout expliquer. Notre *Découverte australe* donne aujourd'hui la cléf de mille traits de l'ancienne tradition répandus avec profusion, soit dans les histoires de l'origine des Peuples, trop-légèrement traitées de fables, soit dans la philosophie

des Indiens, ſoit dans les Métamorphoses d'Ovide: tous ces faits ſont vrais à-la-lettre: mais il faut avouer qu'ils devaient paraître auſſi abſurdes qu'impoſſibles à des Ignorans, tels que nous avons été juſqu'à Victorin.... Je reviens aux paſſages que j'ai promis de rapporter. ¶ Le premier trait, eſt celui de cet Ane vénérable, camarade & condiſciple du ſavant Origène & du ſubtil Porphyre, alant avec eux écouter les doctes leçons du célèbre Ammonius, qui enſeignait dans l'école d'Alexandrie. Il n'y a pas lieu de douter qu'il ne fit de très-grands progrès ſous cet habile Homme: ce qu'il y a de certain, dit-on, c'eſt que par ſon aſſiduité à ſuivre les leçons du Philosophe, par ſa modeſtie & ſon application, il était l'exemple de tous les Écoliers ſes confrères. Je n'oſerais aſſurer qu'il tint par la ſuite chés les Anes la place du grand Origène; mais je ſerais porté à croire, qu'il ne ſ'acquit pas moins de réputation parmi eux, que Porphyre en eut chés ſes Contemporains. ¶ L'Ane d'un autre Ammonius, qui vivait ſous Anaſtase, avait un goût ſi décidé pour la poésie, qu'il aimait mieux endurer la faim, que d'interrompre l'attention qu'il donnait à la lecture d'un poème. ¶ Ceci me rappelle le trait de l'Ane de *Buridan*, qui mourut

de faim entre deux mesures d'avoine parfaitement egales. ¶ Trois Amis ſe promenaient dans une prairie: Un d'entr'eux tira de ſa poche une flûte-traverſière, & ſe mit à jouer quelques airs. Aux deux bouts de la même prairie, paiſſaient deux troupeaux d'Anes: après le premier air, on en vit deux ſe détacher, comme de-concert, ſ'avancer d'un pas grave vers le nouvel Amphion, & ſ'approcher juſqu'à reposer leur tête ſur ſon chapeau: ils reſtèrent immobiles, & paraiſſans n'avoir de vie que pour entendre les doux ſons qui les tenaient enchantés, tant que l'air dura: la muſique ceſſée, les Anes ſe retirèrent. On voit par-là que le proverbe, *Asinus ad lyram*, eſt bien fondé.

XIII. *Les Hommes-grenouilles.* (*I Vol. pp.* 361—366.) Pour-le-coup, on va dire que j'en impose, & que ceci n'eſt pas poſſible! Pour toute réponſe, je vais exposer un ſyſtème raiſonné, qui prouvera, que tous lès Animaux ont dû commencer par être amphibies, avant de vivre ſur la terre-ſèche. On trouve même la trace de cette tradition dans les Ouvrages des Anciens, qui diſent qu'il y eut autrefois en Lycie des Hommes-grenouilles, & que Latone indignée de ce qu'ils troublaient un lac, où elle voulait ſe desaltérer, obtint du Géant Jupiter, dont elle

était la concubine, qu'il détruisît toute l'Espèce. Ce qui fut exécuté. Et comme ce lac dépeuplé d'Amphibies humains ne fut plus habité que par des Grenouilles ordinaires, les Bonnes-gens firent le conte-bleu, que les anciens Habitans, paysans comme eux, avaient subi cette métamorphose. A cette tradition obscurcie, je joindrai celle de la Vénus syrienne *Dercéto*, dont le simulacre était moitié poisson: En-effet, qu'est-ce que Vénus, ou la Beauté, que les Anciens fesaient mère d'Amour; sinon la Nature-femelle, le sexe-féminin en entier? En la fesant moitié-poisson, comme les Syriens, ou, comme les Grecs, naître de l'écume de la mer, cela signifiait, dans l'écriture jéroglyphique, que l'Animalité entière venait de la mer & descendait des Poissons. Ces analogies sont claires. Je pose donc en fait, que dans les deux systèmes de m.r De-Buffon & de Telliamed, la Terre n'a pu d'abord être peuplée que dans les eaux: que c'est de là que tous les Êtres sont partis, à-commencer par les Végétaux: (quant aux Minéraux, leur formation première n'est pas nécessaire au soutien de mon opinion).

¶ *Telliamed* expose ainsi son système: » Tout ce que la Terre produit & nourrit, est sorti de la mer, puisque tout pays habitable a été couvert originairement par les

ſes eaux. On voit par les petites Iles, d'une naiſſance abſolument récente, où il eſt manifeſte qu'aucun Homme n'a jamais paſſé, que les Plantes & les Arbriſſeaux y ſont nés de plantes marines analogues. On ſa t auſſi que tous les jours à la côte de Miarſeille, les Pêcheurs trouvent dans leurs filets, des Plantes de cent ſortes, avec leurs fruits, moins gros à-la-vérité, moins nourris que les terreſtres, mais dont l'eſpèce n'eſt pas équivoque: ils y rencontrent des ſeps de raiſins blancs & noirs, des pruniers, des poiriers, des pommiers, & diverſes ſortes de fleurs, ſur-tout des roses; j'en ai vu moi-même de très-vermeilles au ſortir de la mer, qui était crûes au fond des eaux. Quant aux Animaux terreſtres, il n'y en a aucun, marchant, volant, ou rampant, dont la mer ne renferme des eſpèces ſemblables, & dont le paſſage d'un de ces élémens à l'autre ne ſoit poſſible, & ſoutenu d'un grand nombre d'exemples. Je ne parle pas ſeulement des Animaux amphibies, des Serpens, des Crocodiles, des Loutres, des divers genres de Phocas, & d'un grand nombre d'autres qui vivent également dans les eaux & ſur la terre: je parle encore de ceux qui ne peuvent vivre que dans l'air. Les Auteurs qui ont écrit des di-

verſes eſpèces de poiſſons de mer & d'eau-douce connus juſqu'à ce jour, nous en ont donné des repréſentations dans leurs Livres. La découverte de l'Amérique & de ſes mers nous en a fourni un grand nombre de nouvelles qui leur ſont propres, comme il ſ'en rencontre dans les mers d'Europe, d'Afrique & d'Aſie, qui ne ſe trouvent point ailleurs. On peut même dire, qu'entre les poiſſons d'une même eſpèce qui ſe pêchent également par-tout, il y a toujours quelque différence, ſelon la différence des mers; ſoit qu'on ait placé ſous un même genre des eſpèces approchantes les unes des autres; ſoit que véritablement ces Poiſſons ſoient de la même eſpèce, avec quelque différence ſeulement dans leur forme. C'eſt ainſi que les eſpèces de Poiſſons de mer, qui ſont entrés dans les rivières & les ont peuplées, ont reçu dans leur figure, comme dans leur goût, quelque changement. Ainſi la Carpe, la Perche & le Brochet de mer diffèrent de ceux de leur eſpèce, que l'on prend dans les eaux douces. Or la reſſemblance de figure, même d'inclination qui ſe remarque entre certains Poiſſons & quelques Animaux terreſtres, eſt non-ſeulement digne d'attention; il eſt même ſurprenant que Per-

ſonne, que je ſache, n'ait travaillé juſqu'ici à approfondir les raiſons de cette conformité. Sans entreprendre de traiter à-fond une ſi vaſte matière, je vais faire quelques obſervations à ce ſujet. Nous ſavons par le rapport des plus fameus Plongeurs de l'Antiquité, dont les hiſtoires nous ont conſervés la mémoire, par le témoignage de ceux que mon Ayeul employa pendant dixhuit mois à examiner l'état des fonds de la mer, & ce qui ſe paſſe dans ſon ſein; nous ſavons par nos propres connaiſſances, que les Animaux qu'elle produit ſont de deux genres. L'un volatile, ſ'élève du fond juſqu'à la ſuperficie de ſes eaux, dans leſquelles il nage, ſe promène & fait ſes chaſſes: l'autre rampe dans ſon fond, ne ſ'en ſépare point, ou que très-rarement, & n'a point de diſpoſition à nager. Qui peut douter, que du genre volatil des Poiſſons ne ſoient venus nos Oiseaus, qui ſ'élèvent dans les airs; & que de ceux qui rampent dans le fond de la mer, ne proviennent les Animaux terreſtres, qui n'ont ni diſpoſition à voler, ni l'art de ſ'élever audeſſus de la terre? [Il ſuit de-là, que les Hommes-marins, dont il ſera queſtion plus bas, auront été les Pères des premiers Hommes-oiseaus du Continent-auſtral.]

Pour ſe convaincre que les uns & les autres ont paſſé de l'état marin au terreſtre, il ſuffit d'examiner leur figure, leurs diſpoſitions & leurs inclinations reciproques, & de les confronter enſemble. Pour commencer par le genre volatil, faites, ſ'il vous plaît, attention, non-ſeulement à la forme de toutes les eſpèces de nos Oiſeaus, mais encore à la diverſité de leur plumage, & à leurs inclinations: vous n'en trouverez aucune, que vous ne rencontriez dans la mer des Poiſſons de la même conformation, dont la peau ou les écailles ſont unies, peintes ou variées de la même ſorte, les aîlerons ou nageoires placés de même; qui nagent dans les eaux, comme les Oiſeaus de leur figure volent & nagent dans les airs; qui font leur route droite ou en rond, & leur chaſſe, lorſque ce ſont des Oiſeaus-de-proie, comme le font dans la mer les Poiſſons de la même forme. Le paſſage du ſéjour des eaux à celui de l'air eſt beaucoup plus naturel, qu'on ne ſe le perſuade communément. L'air dont la terre eſt environnée, aumoins juſqu'à une certaine hauteur, eſt mêlé de beaucoup de parties d'eau. L'eau eſt un air chargé de parties beaucoup plus groſſières, plus humides & plus peſantes, que ce fluide

ſupérieur, auquel nous avons attaché le nom d'air, quoique l'un & l'autre ne faſſe réellement qu'une même choſe. Ainſi dans un tonneau rempli d'une liqueur, quoique l'inférieure ſoit chargée de parties plus groſſières, & que par-conſéquent elle ſoit moins claire & plus épaiſſe que la partie ſupérieure, il eſt cependant évident qu'une partie de la liqueur ſubſiſte toujours dans la lie précipitée, & qu'une partie de cette lie reſte mêlée de-même avec la liqueur qui ſurnage, mais en plus grande quantité, immédiatement audeſſus de la lie, que dans la partie la plus élevée. C'eſt ainſi qu'immédiatement audeſſus des eaux, l'air dont elles ſont environnées eſt plus chargé de parties aqueuſes, que dans une plus grande élévation. Ainſi dans une tempête dont les eaux de la mer, des lacs & des rivières ſont agitées, il l'eſt encore davantage, qu'après des pluies, qui leur ont rendu les parties aqueuſes, que l'évaporation par la chaleur du Soleil & les vents avaient ſoulevées & mêlées à l'air. C'eſt ainſi enfin que dans certains climats & en certains temps, l'air dont la terre & la mer ſont environnées, eſt ſi chargé de ces parties aqueuſes, qu'il doit être conſidéré comme un mélange preſqu'égal de l'un & de l'autre. Il eſt donc facile

de concevoir, que des Animaux accoutumés au séjour des eaux aient pu conserver la vie, en respirant un air de cette qualité. « L'air intérieur (dit *Sorel*, *fol.* 49) n'est qu'une eau étendue. Il est humide, à-cause qu'il vient de l'eau; & il est chaud, parce-qu'il n'est pas si froid qu'il pourrait être, en retournant en eau. Il ajoute plus bas: Il y a dans la mer des Poissons de presque toutes les figures des Animaux terrestres, même des Oiseaus: elle renferme des Plantes & des Fleurs, & quelques Fruits: l'Ortie, la Rose, l'Œillet, le Melon, le Raisin y trouvent leurs semblables ». J'ajoute à ces réflexions, les dispositions favorables, qui peuvent se rencontrer en certaines régions pour le passage des Animaux aquatiques, du séjour des eaux à celui de l'air; la nécessité même de ce passage en quelques circonstances: par-exemple, lorsque la mer les aura abandonnés dans des lacs, dont les eaux auront enfin diminué à tel point, qu'ils auront été forcés de s'accoutumer à vivre sur la terre; ou même par quelques-uns de ces accidens, qu'on ne peut regarder comme fort-extraordinaires. Car il peut arriver, comme nous savons qu'en-effet il arrive assés souvent, que les

Poissons aîlés & volans, chassant ou étant chassés dans la mer, emportés du desir de la proie ou de la crainte de la mort, ou bien poussés peut-être à quelques pas du rivage par les vagues qu'excitait une tempête, soient tombés dans des roseaus, ou dans des herbages, d'où ensuite il ne leur aura pas été possible de retourner à la mer, & qu'en cet état, ils aient contracté une plus grande faculté de voler. Alors leurs nageoires n'étant plus baignées, se fendirent & se déjetèrent par la sécheresse. Tandis qu'ils trouvèrent dans les roseaus & les herbages entre lesquels ils étaient tombés, quelques alimens pour se soutenir, les tuyaus de leurs nageoires séparés les uns des aurres, se prolongèrent, & se revêtirent de barbes; ou pour parler plus juste, les membranes qui auparavant les avaient tenus collés les uns aux autres, se métamorphosérent. La barbe formée de ces pellicules déjetées s'alongea elle-même; la peau de ces Animaux se revêtit insensiblement d'un duvet de la même couleur dont elle était peinte, & ce duvet grandit. Les petits aîlerons qu'ils avaient sous le ventre, & qui, comme leurs nageoires, leur avaient aidé à se promener dans la

mer, devinrent des piéds, & leur servirent à marcher sur terre. Il se fit encore d'autres petits changemens dans leur figure. Le bec & le col des uns s'alongèrent; ceux des autres se raccourcirent: il en fut de-même du reste du corps. Cependant la conformité de la première figure subsiste dans le total; & elle est, & sera toujours aisée à reconnaître. Examinons en-effet toutes les espèces de Poules, grosses & petites, même celle des Indes, celles qui sont hupées ou qui ne le sont pas, celles dont les plumes sont à-rebours, telles qu'on en voit à Damiette, c'est-à-dire, dont le plumage est de la queûe à la tête: vous trouverez dans la mer des Espèces toutes semblables, écailleuses, ou sans écailles. Toutes les espèces de Perroquets, dont les plumages sont si divers, les Oiseaus les plus rares & les plus singulièrement marquetés, sont conformes à des Poissons peints, comme eux, de noir, de brun, de gris, de jaune, de vert, de rouge, de violet, de couleur d'or & d'azur; & cela précisément dans les mêmes parties, où les plumages de ces mêmes Oiseaus sont diversifiés d'une manière si bisarre. Tous les genres d'Aigles, de Faucons, de Milans, d'Oiseaus-

de-proie, enfin tout ce qui nous eſt connu volant dans les airs, juſqu'aux différentes eſpèces de Mouches, petites & grandes, aux longues aîles, comme aux courtes, ſe trouve conforme à des Eſpèces ſemblables que la mer renferme, & dont non-ſeulement la forme & la couleur ſont les mêmes, mais encore les inclinations. La tranſformation d'un Ver-à-ſoie, ou d'une Chenille en Papillon, ſerait mille-fois plus difficile à croire, que celle des Poiſſons en Oiseaux, ſi cette métamorphose ne ſe fesait chaque jour à nos yeux. N'y a t-il pas des Fourmis qui deviennent aîlées au bout d'un certain temps? Qu'y aurait-t-il de plus incroyable pour nous que ces prodiges naturels, ſi l'expérience ne nous les rendait familiers? Combien le changement d'un Poiſſon aîlé, volant dans l'eau, quelquefois même dans les airs, en un Oiseau volant toujours dans l'air, & conſervant la figure, la couleur & l'inclination du Poiſſon, eſt-elle plus aisée à imaginer de la façon dont je viens de vous l'exposer? La ſemence de ces mêmes Poiſſons, portée dans des marais, peut auſſi avoir donné lieu à cette première tranſmigration de l'Eſpèce, du ſéjour de la mer à celui de la terre? Que cent-

millions aient péri, sans avoir pu en contracter l'habitude, il suffit que deux y soient parvenus, pour avoir donné lieu à une Espèce. A l'égard des Animaux rampans ou marchans sur la terre, leur passage du séjour de l'eau à celui de la terre est encore plus aisé à concevoir. Il n'est pas difficile à croire, par-exemple, que les Serpens & les Reptiles puissent également vivre dans l'un & l'autre élément; l'expérience ne nous permet pas d'en douter. Quant aux Animaux-à-quatre-piéds, nous ne trouvons pas seulemeut dans la mer des Espèces de leur figure & de leurs mêmes inclinations, vivant dans le sein des flots des mêmes alimens dont ils se nourrissent sur la terre: nous avons encore cent exemples de ces Espèces qni vivent également dans l'air & dans les eaux. Les Singes-marins n'ont-ils pas toute la figure des Singes de terre? Il y en a de-même de plusieurs espèces. Celles des mers méridionales, sont différentes de celles des septentrionales; & parmi celles-ci, nos Auteurs distinguent encore celle qu'ils nomment Danoise, *Simia Danica*. Ne trouve-t-on pas dans la mer un poisson, qui a deux dents semblables à celles de l'Eléfant, & sur la tête une trompe avec laquelle il attire

l'eau, & avec l'eau la proie qui lui sert de nourriture? On en montrait un à Londres, il n'y a que très-peu de temps. Serait-il absurde de croire, que cet Eléfant-marin à pu donner lieu à l'espèce des Eléfans-terrestres? Le Lion, le Cheval, le Bœuf, le Cochon, le Loup, le Chameau, le Chat, le Chien, la Chèvre, le Mouton, ont de-même leur semblables dans la mer. Dans le siècle précédent, on montrait à Coppenhague des Ours-marins, qu'on avait envoyés au Roi de Danemarck. Après les avoir enchaînés, on les laissait aler à la mer, & on les y voyait jouer entr'eux pendant plusieurs heures. Examinez la figure des Poissons qui nous sont connus: vous trouverez dans eux à-peu-près toute la forme de la plupart des Animaux-terrestres. Il y a vingt genres de Phocas, ou Veaux-marins, gros & petits. Nos histoires & les Journaux de nos Savans, parlent assés des occasions où l'on en a pris & même apprivoisés. La ville de Phocée tirait son nom, dit-on, du grand nombre de ces Animaux, qu'on a toujours vu dans la mer voisine de cet endroit. Ne vit-on pas à Smyrne, il n'y a pas plus de vingt à vingt-cinq ans, un de ces Phocas venir se re-

poser tous les jours pendant cinq à-ſix ſemaines de ſuite ſous le Divan du Douanier ? Il ſ'élançait de la mer ſur quelques planches éloignées du rivage de deux à-trois piéds, & placées ſous ce Divan, & y paſſait plusieurs heures, pouſſant des ſoupirs comme une Perſonne qui ſouffre. Cet Animal ayant enſuite ceſſé de paraître, revint aubout de trois jours, portant un Petit ſous ſes bras. Il continua de ſe montrer encore depuis pendant plus d'un mois, mangeant & ſuçant du pain & du ris qu'on lui jetait. À-peu-près dans le même temps, un autre Phocas ſe montra aumilieu du port de Conſtantinople. Il ſ'élança de la mer ſur une barque chargée de vin, & ſaisit un Matelot qui était alors aſſis ſur un tonneau. Ce vin appartenait à m.r De-Fériol, votre Ambaſſadeur à la porte. Ce Phocas mit le Matelot ſous un de ſes bras, & replongeant avec lui dans la mer, il ſe remontra à-trente pas de là, tenant encore l'Homme ſous ſon aiſſelle, comme ſ'il eût voulu ſe glorifier de ſa conquête; après cela il diſparut. Cet Animal, dirait quelqu'un de nos Poètes, était ſans-doute une Nymphe, une Néréïde, qui étant devenue amoureuse de ce Matelot, l'enleva pour le conduire dans

un de ses Palais-aquatiques. L'Histoire-Romaine fait aussi mention de Phocas apprivoisés, & montrés au Peuple dans les spectacles, saluant de leur tête & de leur cri, & fesant au commandement de leur Maître tout ce qu'on apprend à divers Animaux, qu'on instruit à certains manéges. N'en a-t-on pas vus s'affectionner à ceux qui en prenaient soin, comme les Chiens s'atachent à ceux qui les élèvent? Il n'y a pas cent ans, qu'un petit Roi des Indes, avait apprivoisé un de ces Phocas, ou Bœufs-marins. Il l'avait appelé *Guinabo*, du nom d'un lac où il se retirait, après avoir pris sa réfection dans la maison de ce Roitelet, & lorsqu'on l'appelait, il revenait tous les jours de ce lac, accompagné d'une troupe d'Enfans qui le suivaient. Ce manége dura dixneuf à-vingt ans, & jusqu'à ce qu'un jour, un Soldat Espagnol lui ayant lancé un dard, il ne sortit plus de l'eau dans la suite, tant qu'il vit sur le rivage des Hommes armés & barbus. Il était si familier avec les Enfans, & en même-temps si-gros & si-fort, qu'un-jour il en porta, dit-on, quatorze sur son dos d'un des bords du lac à l'autre. Celui qui fut pris à Nice, il y a environ soi-

xante ans, était assés différent de celui-là. Il n'était guères plus gros qu'un Veau, ayant les piéds fort-courts, & la tête très-grosse. Il vécut plusieurs jours sans faire aucun mal, mangeant de tout ce qu'on lui donnait, & mourut dans le temps qu'on le transportait à Turin, pour le faire voir au Duc de Savoie. Les Phocas sont fort-communs dans la mer d'Ecosse. Ils vont se reposer sur le sable au bord de la mer, & y dorment si profondement, qu'ils ne se réveillent que lorsqu'on en approche. Alors ils se jètent à la mer, & s'élèvent ensuite hors de l'eau, pour regarder les Personnes qui sont sur le rivage. Il s'en trouve aussi beaucoup sur les côtes de l'île d'Hispaniola : ils entrent dans les fleuves, & paissent l'herbe des rivages. On les nourrissait à Rome d'avoine & de millet, qu'ils mangeaient lentement, & comme en suçant. On conçoit que ce que l'art opère dans ces Phocas, la nature peut le faire d'elle-même ; & que dans certaines occasions, ces Animaux ayant bien vécu plusieurs jours hors de l'eau, il n'est pas impossible qu'ils s'accoutument à y vivre toujours dans la suite, par l'impossibilité même d'y retourner. C'est ainsi sans-doute, que tous

les Animaux terrestres ont passé du séjour des eaux à la respiration de l'air, & ont contracté la faculté de mugir, de heurler, d'aboyer & de se faire entendre, qu'ils n'avaient point dans la mer, ou qu'ils n'avaient dumoins que fort imparfaitement. Du temps de l'ambassade du Marquis de-Fériol, dont je viens de parler, on prit proche de Constantinople, sur les bords de la mer un petit Chien-marin de la hauteur d'environ un pied. Sa Mère, qui était plus haute qu'un Veau, grosse & épaisse, l'avait conduit à-terre. Elle vint avec fureur aux Mariniers, qui avaient saisi son Petit; mais quelques coups de fusil qu'ils lui tirèrent, l'obligérent de rentrer dans la mer. Ce petit Chien, qui fut porté au Palais de l'Ambassadeur, & qui y vécut près de six semaines, n'avait presque point de voix lorsqu'il fut pris; mais elle se fortifia, & grossit d'un jour à l'autre. Cette Espèce était par-là différente de celle de certains Chiens de Canada, qui restent toujours muets, ce qui prouve invinciblement, qu'ils descendent de Chiens-marins. Celui dont je parle, était laid & farouche. Il avait les yeux petits, les oreilles courtes, le museau long & pointu: un poil ras & dur, d'une cou-

leur brune, lui couvrait le corps. Sa queûe se terminait, comme celle de certains Poissons & des Castors, en forme de voile ou de timon, pour lui servir sans-doute à diriger sa course dans la mer. Dans la basse-Allemagne, ne nourrit-on pas dans des bassins d'eau-douce des Loups-marins, qui sont fort-communs dans les mers des pays-froids? n'ont-ils pas la figure & le poil des Chiens, que nous nommons Danois? Lorsque je passai à Dantzic, j'y en vis un dans un bassin: au moindre bruit qu'il entendait sur le bord de l'eau, il levait la tête, & considérait quelle en était l'occasion. Peut-on douter que ce ne soit de cette race de Chiens-marins, que nous est venue celle qui nous en représente la figure?

¶ Quant à l'Homme, qui doit être l'objet de notre principale attention, on a lu sans-doute, ce que les histoires anciennes rapportent des Tritons, ou Hommes-marins. Mais laissons à-part ce que les Anciens ont écrit sur cette matiere. Je passe sous silence ce que Pline, qu'on a peut-être mal à-propos blasonné du nom de menteur, à dit d'un Triton, qui fut vu dans la mer jouant de la flute. Sa musique n'é-

tait pas sans-doute fort-délicate & fort-harmonieuse. Je ne parlerai point de cette tradition généralement répandue, qu'il y a dans la mer des formes humaines parfaites de la ceinture en-haut, & se terminant en poisson. Elle a passé en proverbe, pour designer un Ouvrage, dont la fin ne répond pas au commencement :

Desinit in Piscem Mulier formosa supernè.
(*Hor. de Art. Poët.*)

J'omettrai encore l'histoire des Syrènes, qui, par la douceur de leur chant, n'attirent les Hommes, dit-on, que pour les dévorer. J'oublierai, en-un mot, tout ce qui peut être regardé comme l'effet de l'imagination exaltée des Poètes. Je ne m'attacherai qu'à des faits attestés, voisins de notre temps, & qui soient à-portée de nos recherches. J'ai lu qu'en l'année 592, le 18 mars, un Officier d'une des Villes du Delta, ou de la Basse-Égypte, se promenant vers le soir avec quelques-uns de ses Amis sur les bords du Nil, ils apperçurent proche du rivage un Homme-marin, suivi de sa Femelle, le Mâle s'élevant souvent sur l'eau jusqu'à ses parties naturelles, & la Femelle, seulement jusqu'au nombril.

L'Homme avait l'air féroce, & le regard affreus, les cheveus rous & un-peu hérissés, la peau brune. Il était semblable à nous par les parties que l'on appercevait. Aucontraire, l'air du visage de la Femme était doux. Elle avait les cheveus longs, noirs & flottans sur ses épaules, le corps blanc, les mammelles enflées. Ces deux Monstres restèrent près de deux heures à-portée de la vue de cet Officier, de ses Amis, & de tous ceux du voisinage accourus, au bruit d'un fait si extraordinaire. On en dressa une attestation signée de l'Officier & de plusieurs autres Témoins; & elle fut envoyée à l'Empereur Maurice, qui règnait alors.... Pendant le séjour que fit à Derbent, Salam, envoyé par Vatec, calife de la race des Abassides, vers la mer Caspienne, pour reconnaître l'endroit de la forteresse que les Anciens disent avoir été bâtie, pour empêcher les Peuples du Nord de faire des courses en Asie, il arriva un fait encore plus singulier. Je le tire de Casvini, auteur arabe, qui, dans son Livre intitulé *Agaub el Makloukat*; (c'est-à-dire, *Des choses merveilleuses qui se trouvent dans les Créatures*,) le place à l'an de l'égire 288, qui répond à l'année 894 de notre

ère. Il rapporte, que le Prince de ce pays-là alant un-jour à la pêche ſur la mer Caſpienne, mena ave lui Salam. On prit dans cette pêche un fort-grand Poiſſon, qu'on ouvrit ſur-le-champ, & dans le ventre duquel on trouva une Fille-marine encore vivante. Elle était ceinte d'un caleçon ſans couture, fait d'une peau ſemblable à celle de l'Homme, qui lui deſcendait juſqu'aux genous. Cette Fille avait les mains ſur ſon visage, & ſ'arrachait les cheveus. Elle pouſſait de grands ſoupirs, & ne vécut que peu de momens après avoir été tirée du ventre de ce Monſtre. Caſvini ajoute, que le *Tarik Magreb* (hiſtoire-arabe d'Afrique), confirme cette narration par d'autres faits, qu'il cite au ſujet des Syrènes & des Tritons trouvés dans la mer. L'hiſtoire des Pays-bas rapporte auſſi, qu'en l'année 1430, après une grande inondation qui était déja diminuée, les Filles de la ville d'Edam, ſituée ſur la mer de Zélande, à l'extrémité de la petite rivière de Tye, alant de leur Ville en bateau vers la hauteur de Purmeraude, où elles avaient retiré leurs Vaches, trouvèrent en chemin une Fille-marine enſevelie dans la fange; qu'elles la tirèrent de ces boues, la lavèrent, la nettoyèrent, & la menèrent à Edam, où elles

l'habillèrent à leur façon. L'hiſtoire ajoute, qu'on apprit à cette Fille à ſe vêtir elle-même, à filer, à faire le ſigne-de-la-croix; mais qu'on ne put jamais lui apprendre à prononcer une ſeule parole, quoiqu'on l'eût menée à Harlem, où quelques Savans ſe promettaient de la faire parler. Cette Fille était ſemblable à nous, à-quelques différence près. Elle avait conſervé un grand amour pour la mer, même pour l'eau des rivières & des canaux; & on était obligé de la garder à-vue, de-crainte qu'elle ne ſ'y jetât, comme elle-avait tenté plusieurs-fois de le faire. Mais après avoir contracté pendant quelques années l'habitude de ne reſpirer que l'air, peut-être n'aurait-elle pu vivre dans l'élément où elle était née. Voici un autre fait tiré d'un Procès-verbal dreſſé par Pierre Luce, ſ.r de La-Paire, capitaine-commandant les quartiers du Diamant à la-Martinique, le 31 mai 1671, reçu par Pierre de Beville, Notaire des quartiers de ſa Compagnie, en préſence du P. Julien Simon jésuite, & de trois autres Témoins qui ont ſigné au Procès-verbal, contenant les dépoſitions ſéparées & unanimes de deux Français & quatre Nègres. Cet acte porte, que le 23 du même mois de mai, ces Français & ces Nègres étant alés le

matin aux îles du Diamant avec un bateau pour pêcher, & voulant s'en-revenir vers le coucher du Soleil, ils apperçurent près du bord d'une petite Ile où ils étaient, un Monstre-marin ayant la figure-humaine de la ceinture en-haut, & se terminant par le bas en poisson. Sa queûe était large & fendue, comme celle d'une Carangue, poisson fort-commun dans cette mer. Il avait la tête de la grosseur & de la forme de celle d'un Homme ordinaire, avec des cheveus-unis, noirs mêlés de gris, qui lui pendaient sur les épaules; le visage large & plein, le néz gros & camus, les yeux de forme accoutumée, les oreilles larges; une barbe de-même, pendante de sept à-huit pouces, & mêlée de gris comme les cheveus; l'estomac couvert de poil de la même couleur; les bras & les mains semblables aux nôtres, avec lesquelles, lorsqu'il sortait de l'eau, ce qu'il fit deux-fois, en plongeant & s'approchant toujours du rivage de l'Ile, il paraissait s'essuyer le visage, en les y portant à plusieurs reprises, & reniflant au sortir de l'eau, comme font les Chiens-barbets. Le corps qui s'élevait audessus de l'eau jusqu'à la ceinture, était délié comme celui d'un Jeune-homme de quinze-à-

ſeize ans, il avait la peau médiocrement blanche; & la longueur de tout le corps paraiſſait être d'environ cinq piéds. Son air était farouche. Il les regarda tous avec attention les uns après les autres, ſans paraître étonné. Lorſqu'ils l'apperçurent pour la première-fois, il n'était pas à ſept pas du rocher ſur lequel ils ſe trouvaient. Il plongea quelque temps après, & ſe remontra à quatre pas ſeulement. S'étant enfoncé de-nouveau, il reparut à trois piéds, & ſi proche, qu'un d'eux lui présenta ſa ligne, pour voir ſ'il pourrait l'attrapper. Il ſ'éloigna enſuite, tirant vers la ſavanne voisine de l'île où ils étaient; & plongeant une troisième-fois, il diſparut. La deſcription de cet Homme-marin, ſ'accorde avec ce que je viens de dire, ſi ce n'eſt que l'Homme & la Femme vus dans le Nil, étant trop éloignés du rivage, on ne put diſtinguer la figure inférieure de leur corps, qui était ſous l'eau. Celui qu'on prit à Seſtri de-Levant, dans l'Etat de Génes, paraiſſait auſſi à la mer être terminé en poiſſon, & avoir la queûe partagée, comme celui de la-Martinique. Il ſe trouva cependant être Homme par-le-bas, comme par-le-haut. Il eſt aisé d'appercevoir le ſujet de l'er-

reur dans laquelle nos yeux tombent, en voyant un Homme droit dans la mer. Il suffit pour cela de faire attention, que pour se soutenir droit & élevé audessus de l'eau, il faut tenir les cuisses & les jambes serrées, se roidir, & mouvoir les piéds de-bas-en-haut; ce qui à la vue, produit dans la partie inférieure de l'Homme la figure d'un poisson, & d'une queûe partagée par la séparation de l'extrêmité d'un des piéds à-l'autre; ajoutez, que la refraction de sa lumière dans l'eau, donne une courbure apparente. Au-contraire, l'Homme qui nage à-plat sur l'eau, nage naturellement en Grenouille, en écartant les cuisses & les rëunissant, pour pousser l'eau avec la plante des piéds. L'Homme-marin pris à Sestri, en 1682, fut vu de tout le Peuple de cette petite Ville. Il ressemblait en tout à celui de la-Martinique, excepté qu'au-lieu de cheveus & de barbe, il avait une espèce de calote mousseuse élevée d'un pouce, & au menton un-peu de mousse fort-courte. On le plaçait pendant le jour sur une chaise, où il se tenait assis fort-tranquilement pendant quelque temps; ce qui prouve que son corps était flexible, & qu'il avait des jointures, aulieu que les Poissons n'en ont point.

Il vécut ainsi quelques jours, sans vouloir rien prendre, pleurant & jetant des cris lamentables. J'appris ce détail vingt-cinq ans après, en passant à Sestri, où je trouvai la Connétable Colonne, dame d'esprit & très-curieuse, qui, comme moi, s'informait de ces particularités. Telle était la forme d'un autre Homme-marin, qui fut tué la nuit d'un coup de mousquet, il y a sept à-huit ans par la Sentinelle, dans un des fossés des murs de Boulogne, où le reflux l'avait laissé en se retirant, & d'où il s'efforçait de sortir. La Sentinelle le prenant pour un Homme ordinaire qui refusait de répondre, le tira. Le s.r Masson, commis de la Marine, en a donné la description, dans le Livre qu'il a composé sur les Poissons & Coquillages de cette côte, imprimé à Paris. Cette différence de chevelure & de barbe entre les Hommes-marins prouve, que les Races-humaines à-cheveus longs, telles que sont ordinairement les blanches, & celles qui n'ont qu'une espèce de laine à la tête & au menton, comme les noires, tirent également leur origine de la mer... J'ajouterai encore un fait notoire à la-Martinique, & postérieur de plus de trente ans à celui de 1671, que j'ai rapporté.

Le

Le f.r Larcher habitant du lieu, revenant un-jour au Fort-royal, de l'habitation qu'il avait aux Trois-Iles, & étant dans son canot armé de huit Nègres, la tête tournée à la mer d'un côté, & les Nègres de l'autre, ceux-ci s'écrièrent tous-à-la-fois, *un Béquet à la mer!* ce qui, dans leur langage signifie, un Homme-blanc à la mer. A ce cri, le f.r Larcher ayant tourné la tête vers eux, n'apperçut plus que le bouillonnement des flots à l'endroit, où le Monstre avait disparu. Les huit Nègres attestèrent séparément, qu'ils avaient vu un Homme tel que les Blancs, élevé sur la mer, de la ceinture en-haut, & les regardant; ajoutant qu'il s'était enfoncé dans la mer au moment qu'ils avaient crié, un Béquet. Ces exemples ne sont donc pas aussi rares, qu'on pourrait se l'imaginer; & s'il se trouve de ces Hommes-marins dans les mers les plus fréquentées, n'est-il pas vraisemblable qu'ils doivent se rencontrer encore en plus grand nombre dans celles qui baignent des côtes desertes? On lit dans l'histoire de Portugal & dans les relations des Indes-orientales, que s'étant fait un-jour une pêche à la pointe de l'Inde d'une troupe de Tritons, ou Hommes-marins, on ne

put en faire parvenir au Roi Dom Emmanuel, qui règnait alors, qu'une Femme & une Fille ; tous les autres, au nombre de quinze, étant morts, ou aussitôt après leur sortie de la mer, ou dans le trajet des Indes à Lisbone. Cette Femme & cette Fille étaient d'une tristesse extrême : rien ne pouvait les réjouir ; & elles mangeaient si-peu, qu'elles diminuaient à-vûe d'œil. Le Roi touché de leur état, & peut-être poussé d'un esprit de curiosité, ordonna qu'après les avoir attachées d'une chaîne légère, on leur laissât la liberté de retourner à la mer, dans quelque endroit de peu de fond. On ne les eut pas plutôt mises en état de le faire, qu-elles s'y jetèrent avec empressement, & que s'y étant plongées, elles jouèrent ensemble, & firent dans l'eau, où on les remarquait parfaitement, cent tours qui témoignaient leur satisfaction & leur joie. On les y laissa plus de trois heures, sans que jamais dans cet intervalle, elles s'élevassent audessus de l'eau pour respirer. Depuis ce jour-là, où le Roi & toute sa Cour eurent la satisfaction d'être témoins d'un spectacle si nouveau, on continua de les mener tous les jours au même rivage, & de les laisser jouir du même plaisir, à la faveur

duquel elles vécurent encore quelques années. Mais jamais elles ne purent apprendre à articuler une parole. ¶ Le fait que je vais rapporter est d'une autre espèce, & encore plus singulier. Sur la fin du dernier siècle, un Vaisseau anglais de la ville de Hall, située à soixante-milles de Londres, sur la côte septentrionale d'Angleterre, étant à la pêche de la Baleine dans les mers de Groënland, à cent-cinquante lieues de terre, se trouva environné vers le midi de soixante ou quatrevingts petites barques, dans chacune desquelles il y avait un Homme. On ne les eut pas plutôt découvertes, que les chaloupes du vaisseau firent forces de rames, pour en joindre quelques-unes : mais ceux qui montaient ces barquettes, qu'ils conduisaient avec deux petites rames, s'en étant apperçus, & voyant que les chaloupes les gâgnaient, plongèrent tous à-la-fois dans la mer avec leurs barques, sans que de tout le jour il en reparût qu'une seule. Celle-ci revint sur l'eau un instant après, parcequ'en plongeant, une de ses rames s'était cassée. Après quatre heures de chasse, & cent nouveaux plongeons que fesait la barquette, à-mesure que les chaloupes approchaient, elle fut prise enfin

avec Celui qui la conduisait. On le mena à-bord du vaiſſeau, où il vécut vingtjours, ſans jamais avoir voulu prendre de nourriture, & ſans jeter aucun cri, ni pouſſer aucun ſon, qui pût donner à connaître qu'il pût avoir l'uſage de la parole, ſoupirant pourtant ſans ceſſe, & des larmes coulant de ſes yeux. Il était fait comme nous, avec des cheveus & une barbe aſſés longue : mais de la ceinture en-bas ſon corps était tout couvert d'écailles. A l'égard de la barquette, elle avait huit-à-neuf piéds de longueur, & était fort-étroite ſur-tout aux deux extrêmités. Les membres en étaient d'os de poiſſon, juſqu'au ſiége ſur lequel l'Homme était placé. Elle était couverte en dedans & en dehors de peaux de Chien-marin bien couſues les unes aux autres. Cette eſpèce d'embalage était ouvert au-milieu de la grandeur néceſſaire pour y introduire le Rameur ; & cette ouverture était garnie d'une eſpèce de bourſe ou de ſac de la même peau, dont l'Homme introduit dans la barque juſqu'à mi-corps, ſe ceignait ſi parfaitement avec des bandes auſſi de Chien-marin, que l'eau ne pouvait y entrer. Devant lui étaient deux morceaux de la même peau attachés ſur la couverture, où ils formaient deux

eſpèces de poches. Dans l'une, on trouva des lignes & des hameçons faits auſſi d'os de poiſſon ; & dans l'autre, des poiſſons, qui paraiſſaient avoir été pris depuis peu. A-côté du Rameur, étaient deux petites rames, attachées au bateau, ou panier, par deux bandes faites auſſi de peau de Chien-marin. Tout cet attirail, avec l'Homme deſſéché, ſe voit encore aujourd'hui à Hall dans la ſalle de l'Amirauté ; & le Procès-verbal de cette découverte, dûment atteſté par le Capitaine du vaiſſeau & tout l'Equipage, ſe trouve dans les archives de cette juriſdiction. Les conſéquences d'un fait ſi ſingulier & ſi autentiquement atteſté, ſont, telles pour les preuves de la poſſibilité de la ſortie des Races-humaines des eaux de la mer, qu'il ne paraît pas qu'après cela on puiſſe en douter. En-effet à la raiſon près, dont il n'eſt point ici queſtion, les Hommes de ces petites barques étaient des Hommes tels que nous ; Hommes encore muets à la vérité, mais vivant dans la mer comme dans l'air, puiſque de tout le jour, il n'en reparut aucun ſur les flots ; Hommes buvans ſans-doute l'eau de la mer, puiſqu'il ne ſe trouva point d'eau donce dans la barquette qui fut priſe, & qu'ils étaient

à cent-cinquante lieues de terre, ſur laquelle certainement ils avaient dû conſtruire leurs barques, & prendre le bois néceſſaire, pour faire les rames dont ils ſe ſervaient; Hommes qui par-conſéquent avaient des reconnaiſſances pour retourner dans les mêmes lieux, ſoit qu'ils les tiraſſent de la diſpoſition des étoiles & du ſoleil, ou du fond des mers, ſous leſquelles il pouvaient marcher & reſter à la faveur de leurs rames. Il était d'ailleurs néceſſaire, qu'ils raccomodaſſent leurs petites barques dans les lieux où ils les avaient conſtruites, & où ils avaient peut-être leurs Femmes & leurs Enfans: toutes ces circonſtances ſont dignes d'une ſingulière attention, & des réflexions les plus profondes. ¶ Le P. Henriquès, jésuite, rapporte dans une de ſes deux Lettres imprimées à Veniſe en 1548 & 1552, qu'étant aux Indes-orientales, proche la pointe de l'Inde, il fut un-jour invité à venir voir ſeize Tritons, ſept mâles & neuf femelles, qu'on avait pris d'un coup-de-filet. On m'a aſſuré, qu'on prit dans le Texel, il n'y a pas plus de trente ans, un Homme-marin, qui vécut trois jours, & qui fut vu de tout le Peuple d'Amſterdam. Ceux qui voyagent dans les mers de Groënland atteſtent, qu'ils

rencontrent ſouvent ſur les côtes de ce pays de ces Figures mâles & femelles, mais plus grandes que dans les autres mers. Cent exemples ſemblables qu'on lit dans nosLivres, ſur-tout dans nos Voyageurs, font foi qu'il en paraît aſſés fréquemment à la vue des Vaiſſeaus dans le cours de leur navigation, même ſouvent aſſés proche, pour qu'il ſoit facile de les diſtinguer parfaitement. En-voici une preuve ſi récente, ſi circonſtanciée & ſi authentique, qu'il n'eſt pas poſſible de ne ſ'y point rendre. En l'année 1720, le huit auguſte, jour de jeudi, les vents variables étant à l'eſt-ſud-eſt, à vingt-huit ou trente braſſes d'eau, ſept Navires en vue mouillant ſur le banc de Terre-neuve, il parut ſur les dix heures du matin à-bord d'un vaiſſeau-français, nommé *la Marie-de-grâce*, commandé par Olivier Morin, un Homme-marin, qui premièrement ſe montra à-bas-bord ſous le theux ou baril du Contre-maître, appelé *Guillaume Laumône*. Auſſitôt celui-ci prit une gaffe, pour le tirer à-bord : mais le Capitaine l'en empêcha, de-crainte qu'il ne l'entraînât avec lui. Par cette raison, il lui en donna ſeulement un coup ſur le dos ſans le piquer. Lorſque le Monſtre ſe ſentit frapper, il

prêta le visage au Contre-maître, comme un Homme en-colère qui eût voulu faire un appel. Malgré cela, il ne laissa pas de passer dans les lignes en nageant, pour faire le tour du vaisseau. Quand il fut derrière, il prit le gouvernail avec ses deux mains; ce qui obligea l'Equipage de mettre deux palans, de-peur qu'il n'y fît quelque dommage. Il repassa ensuite par stribord, nageant toujours comme eût pû faire un Homme véritable; & lorsqu'il fut à l'avant du vaisseau, il s'arrêta à regarder la figure, qui était celle d'une très-belle Femme. Après l'avoir longtemps considérée, il prit la soûbarbe du Beaupré, & s'éleva hors de l'eau, pour tâcher, à ce qu'il semblait, de faire tomber la figure. On attacha une morne à une corde, & on la laissa pendre à-côté du vaisseau. Il la prit & la mania sans la rompre. Il nagea ensuite au vent du vaisseau, environ la longueur d'un cable; & passant par derrière, il prit de-nouveau le gouvernail. Le Capitaine ayant fait préparer un harpon, essaya lui-même de le harponner: mais parce-que le cordage n'était point paré, il manqua son coup. Le manche frappa seulement sur le dos de l'Homme-marin, qui à ce coup prêta long-temps le visage

au Capitaine, comme il avait fait au Contre-maître, & avec les mêmes gestes. Après cela le Monstre repassa à-l'avant du navire, & s'arrêta encore à considérer la figure; ce qui engagea le Contre-maître à se faire apporter le harpon. Mais craignant que cet Homme-marin ne fut la vision d'un Matelot nommé la-Commune, qui l'année précédente, le 18 du même mois d'auguste s'était défait à-bord du vaisseau, sa main tremblante adressa mal le coup; ensorte que pour la troisième-fois le Monstre ne fut frappé que du bâton, auquel le harpon était attaché. Alors il présenta encore le visage d'un air menaçant, comme il avait fait les deux dernières-fois. Cela ne l'empêcha pourtant pas de se rapprocher encore davantage du bord, & de prendre une ligne, avec laquelle pêchait un Matelot nommé Jean Marie; après quoi il nagea de-nouveau au vent, environ la portée d'un coup de fusil. Il revint ensuite à-bord très-proche, & s'éleva hors de l'eau jusqu'au nombril; ensorte que tout l'Equipage remarqua parfaitement, qu'il avait le sein aussi plein, que celui d'aucune Fille ou Femme. Il se renversa ensuite sur le dos, & prit avec ses mains ses parties natu-

relles, d'une grosseur & d'une figure pareilles à celles d'un Cheval entier; après quoi il fit de-nouveau le tour du navire, & prit encore le gouvernail. Delà nageant lentement, il s'éleva hors de l'eau, & tournant le dos, il fit ses immondices tout contre le vaisseau. Après cela il s'éloigna de-sorte, qu'on le perdit de-vue. Ce manége avait duré depuis dix heures du matin jusqu'à midi, le Monstre ayant toujours été pendant ce temps-là proche du vaisseau, souvent à-deux ou trois piéds de distance, ensorte que l'Equipage, composé de trente-deux Hommes, eut le plaisir & la commodité de remarquer les particularités suivantes : qu'il avait la peau brune & basanée, sans écailles; tous les mouvemens du corps depuis la tête jusqu'aux piéds, tels que ceux d'un véritable Homme; les yeux fort-bien proportionnés; la bouche médiocre, eu égard à la longueur du corps, qui fut estimée par tout l'Equipage de huit piéds; le néz fort-camard, large & plat; les dents larges & blanches; la langue épaisse; les cheveux noirs & plats; le menton garni d'une barbe mousseuse, avec des moustaches de-même sous le néz; les oreilles semblales à celles d'un Homme; les piéds

& les mains pareils, excepté que les doigts étaient joints par une pellicule, telle qu'il s'en voit aux pattes des Oies & des Canards. En-général, c'était un corps d'homme aussi bien-fait, qu'il s'en voie ordinairement. Ce détail est tiré d'un Procès-verbal, qui en fut dressé par un nommé Jean Martin, pilote de ce vaisseau, signé du Capitaine, & de tous ceux de l'Équipage qui savaient écrire, & qui fut envoyé de Brest par m.r d'Hautefort à m.r le Comte de Maurepas le 8 septembre 1725. ¶ En 1751, on a pris à deux lieues de Nice un Requin d'une grandeur extraordinaire, dans le ventre duquel on trouva une main de forme-humaine, séparée du bras, comme si elle eut été coupée avec une hâche. Cette main était encore si saine, par le peu d'impression que la digestion de l'Animal avait fait dessus, qu'il était aisé de voir, qu'elle venait d'être avalée. Elle fut vue d'un infinité de Personnes, entr'autres du s.r Lhonoré, pourvoyeur de la Cour de Turin, de qui je tiens ce fait, ainsi que d'un Pêcheur qui assista à l'ouverture de ce Poisson. Les doigts de cette main, absolument semblable à celle d'un Homme, étaient unis l'un à l'autre par une pellicule, comme le sont les pat-

tes des Oies & des Canards; preuve certaine qu'elle ne pouvait être que celle d'un Homme-marin, à qui le Réquin venait de l'enlever dans l'inſtant même, ſans avoir pu engloutir l'Homme entier, ou dumoins une partie de ſon corps plus conſidérable. Ainſi, y ayant des Hommes-marins, les Hommes-terreſtres peuvent en être ſortis: Mais, comme toutes les eſpèces d'Hommes-marins ne ſont pas connues, il eſt impoſſible de déterminer celles, dont les diverſes Races humaines, particulariſées par des figures, des diſpoſitions & des qualités propres à chacune, peuvent être deſcendues. Il eſt certain, qu'il y a des Hommes-marins de pluſieurs grandeurs & de diverſes eſpèces: il eſt conſtant encore, que ceux qu'on a pris, reſpiraient dans l'air comme dans la mer: cependant quoique la reſpiration de l'air leur ſoit auſſi naturelle que celle des eaux, on ne doit pas douter qu'étant ſubite & forcée, ſur-tout lorſque le paſſage ſe fait en des climats chauds, la diverſité des qualités de l'air & de l'eau qu'ils abandonnent, ne ſoit très-nuiſible à la vie. Il n'eſt donc pas ſurprenant, que les Hommes-marins pris dans des régions tempérées ou chaudes, aient marqué par leur triſteſſe l'altération de leur

ſanté. Les Hommes nés & nourris dans les plaines, ou dans certains lieux aquatiques, ſouffrent & meurent bientôt, lorſqu'ils ſont obligés de reſpirer l'air vif des montagnes ; & ceux qui ſont nés ſur celles-ci ſe ſentent en quelque ſorte étouffer, en reſpirant l'air groſſier des lieux-bas & marécageus. C'eſt par la même raison, que les Oiseaus ne ſ'élèvent de la terre, que juſqu'à une certaine hauteur. Il ne faut pas douter, aureſte, que la Nature n'ait choisi les temps & les lieux propres à la tranſmigration des Races marines à la reſpiration de l'air. Or c'eſt vers les pôles ſans-contredit & dans les pays-froids, que les diſpositions à ce paſſage ſont plus favorables ; parce-que dans ces climats l'air toujours humide & chargé de brouillards épais la plus grande partie de l'année, n'a rien de fort-différent de la froideur & de l'humidité des eaux de la mer. Ainſi, je penſe que c'eſt vraiſemblablement de ce côté-là, que les Races marines ont paſſé & paſſent plus fréquemment d'un élément à l'autre. Cependant il peut ſ'en être terreſtrisé dans toutes les parties du Globe, à la faveur de certaines diſpositions ; comme dans des vallées profondes, où l'elévation & la proximité des montagnes entretiennent un

frais & une humidité perpétuels, & où d'épaiſſes & ſombres forêts, ou bien de grandes cavernes, mettaient ces Races au ſortir des eaux, à l'abri d'un air chaud, encore incommode à leur poitrine. Mais il y a plûs d'apparence, que les tranſmigrations des Eſpèces marines ont toujours été, & feront toujours plus fréquentes vers les pôles & dans les pays froids. C'eſt pour cette raison, que les multitudes innombrables d'Hommes, dont les parties méridionales de l'Asie & de l'Europe ont été inondées, ſont ſorties de ces contrées ſeptentrionales. C'eſt encore pour cela, que les mers de ces régions froides ſont plus fertiles en Poiſſons monſtrueus & en Phocas, que celles des pays chauds, & que les terres y ſont plus peuplées d'Oiseaus & d'Animaux d'une eſpèce inconnue, que dans les climats plus tempérés. L'air froid & humide de ces régions boréales eſt plus favorable aux Animaux dont la mer eſt peuplée, pour leur paſſage d'un élément à l'autre. (*N.*ª m.ʳ De-Buffon penſe, aucontraire, que les régions chaudes ont dû être plus favorables à la production des Êtres.) ¶ On objectera peut-être, que ſi les Hommes avaient tiré leur origine de la mer, la tradition de cette origine ſe ſerait conſervée

parmi eux ; aulieu qu'il n'y en ſubſiſte aucune autre, ſinon que la terre les a produits. Mais cette tradition même favorise mon opinion. Une ſeule réflexion ſuffira pour en convaincre. Dans quel état les Races humaines ſe ſont-elles trouvées au ſortir de la mer? Farouches, muettes, ſans raiſonnement, elles ont longtemps erré ſur la terre & habité les cavernes, avant d'avoir acquis l'uſage d'articuler des ſons, de les approprier à certaines idées, de communiquer leurs penſées & leurs connaiſſances à leurs Enfans. Il y avait longtemps ſans-doute, que la mémoire des lieux dont les Premiers d'entr'eux étaient ſortis, ſ'était perdue, lorſqu'ils furent en état de ſ'énoncer, & beaucoup plûs encore quand ils trouvèrent l'art d'exprimer la parole, & de l'aſſurer à la Poſtérité par l'écriture. Il y a des Nations encore ſi barbares, qu'elles ont à-peine l'uſage de la parole. Preſque tous les Peuples de l'Amérique & de l'Afrique, ſi l'on en excepte ceux qui habitent les bords de la Mer-rouge & de la Méditerranée, ignorent juſqu'à-préſent l'art de l'écriture. Que pouvaient ſ'imaginer des Hommes ſauvages & groſſiers, comme l'étaient encore ceux des premiers ſiècles après leur ſortie de la mer, & quelle

penſée plus raiſonnable pouvaient-ils avoir ſur leur origine, lorſqu'ils furent en état de penſer, ſinon qu'ils avaient été produits par la terre même qu'ils habitaient? il n'y avait parmi eux aucune tradition, qu'ils deſcendîſſent de Pères ſortis de la mer, parce-que ces Pères n'avaient ſans-doute jamais été en état de communiquer à leurs Enfans cette connaiſſance de leur origine. Pluſieurs de ces Peuples habitaient des Iles, dont ils prenaient les bornes étraites pour celles de l'Univers entier. D'autres, quoique dans une terre dont ils ne connaiſſaient pas l'étendue, n'avaient jamais vu d'autres Hommes, que ceux de leur famille ou de leur troupe, & ſe croyaient, comme les Premiers, les ſeuls Habitans de la terre. En cet état, pouvaient-ils imaginer rien de plus vraiſemblable, ſinon que le Premier d'entr'eux était né de la terre même où ils étaient? J'ai trouvé cependant dans l'Hiſtoire de *Witſict*, dont j'ai déja parlé, un témoignage auſſi ſingulier de l'origine de ces Hommes ſortis de la mer, qu'il eſt naturel & non-ſuſpect. C'eſt à la *p.* 89, où en parlant des Chilinois: » On raconte, dit-il, beaucoup de choſes fabuleuſes de l'origine de cette Nation; car ils diſent que leurs Ancêtres, & premiers de tous les Hom-

mes, issirent d'un certain lac ». ¶ Si le passage de la respiration de l'eau à celle de l'air est naturel ; s'il est prouvé par beaucoup de faits & par des conséquences bien fondées, le retour même de la respiration de l'air à celle des eaux, quoique beaucoup moins ordinaire, ne manque pas non-plûs d'exemples. J'ai lu dans une Relation qu'un Capitaine hollandais, nommé Baker, montant il y a environ 40 ans un vaisseau marchand appelé l'Hirondelle, que se trouvant sur les côtes de Hollande, un Homme-marin sauta de la mer dans son bord, au-milieu de plusieurs Matelots, avec lesquels le Capitaine s'entretenait. Leur étonnement s'accrut, lorsqu'ils entendirent cet Homme parler hollandais, & leur demander en cette langue une pipe pour fumer ; ce qu'on lui accorda d'abord. Il était couvert d'écailles, & avait les mains semblables à des nageoires de Poisson. On lui demanda quî il était. Il répondit, qu'il était Hollandais, & que s'étant embarqué à l'âge de huit ans sur un vaisseau, qui avait péri avec tout l'Equipage, il avait vécu depuis dans la mer, sans savoir comment cela s'était fait Cependant cet Homme s'appercevant, que le Capitaine fesait signe aux Matelots de se saisir de lui, il jeta la pipe qu'il tenait,

& d'un ſaut pareil à celui dont il ſ'était élancé ſur le vaiſſeau, il ſe rejeta à la mer. Le Capitaine & l'Équipage dreſſèrent ſur-le-champ un Procès-verbal de ce fait, qu'ils remirent à l'Amirauté d'Amſterdam auſſitôt que le vaiſſeau fut arrivé; & ils en confirmèrent le contenu par de nouvelles dépositions. Ce fait, tout ſingulier qu'il eſt, ne paraîtra incroyable qu'à ceux, qui ne ſont pas inſtruits de l'anatomie du corps humain, ſur-tout de celle de la poitrine & des poumons, & qui n'ont pas réfléchi ſur ce qui ſe paſſe à notre égard, lorſque nous ſommes encore enfermés dans le ſein de nos Mères. (La prétendue déification du *Glaucus* des Anciens, eſt apparrement un trait pareil. *Voyez* Ovide, *Mét. l. XIII*, *fab.* 22.) Nous vivons alors ſans reſpiration. Cette reſpiration qui ne ſert qu'à rafraîchir le ſang, & à le porter par les artères dans toutes les parties du corps pour la conſervation de la vie, eſt ſuppléé par deux ouvertures, qui répondent aux quatre gros vaiſſeaux, par leſquels le ſang a la liberté, en ſortant du cœur, de paſſer d'un vaiſſeau à l'autre, ſans entrer dans les poumons. De ces deux ouvertures, l'une eſt ovale, & ſe nomme le trou-botal, du nom du Chirurgien, qui le premier en fit

la découverte il y a peu d'années. L'autre, eſt un canal nommé artérien, à-cauſe de ſa conſtruction artérienne. Il part de la veine cave, paſſe dans le ventricule droit du cœur audeſſus de l'oreille-droite, & s'abouche avec la veine des poumons. Sa conſtruction eſt telle, que par des valvules, ou ſoupapes, elle permet au ſang de circuler de la veine cave dans celles des poumons, & empêche qu'il ne rentre de celle-ci dans la cave, enſorte que dans le Fœtus, le ſang ne paſſe point au-travers des poumons, & n'entre point dans le ventricule-gauche du cœur. Or ces deux canaux ainſi diſpoſés, ſe deſſèchent & ſe bouchent lorſque l'Enfant eſt né, & après que l'air entrant dans les poumons les a dilatés, il ouvre au ſang une nouvelle route plus aiſée, dans laquelle il circule pendant le reſte de la vie. Ainſi dans les Adultes, il ne reſte ordinairement aucune trace de ces deux ouvertures, qui ſuppléent à la reſpiration dans le Fœtus. Cependant il arrive quelquefois que ces ouvertures ne ſe bouchent pas abſolument, comme on l'à reconnu en divers corps, dont on a fait la diſſection. C'eſt ce qu'on a remarqué ſur-tout dans des Plongeurs fameus, & dans des Corps de Pendus qu'il n'avait pas été poſſible d'étouffer; ce qui autrefois, & lorſque

l'anatomie n'avait pas encore été portée au point de perfection où elle eſt parvenue, était attribué à la dureté du larynx de ces Miſérables. C'eſt avec le ſecours de cette conformation, que les Hommes-marins & les Phocas vivent dans la mer ſans reſpiration. Il n'y a donc point de doute que ce jeune Hollandais, qui avait vécu dans la mer ſans en être étouffé, n'eût ces mêmes trous encore ouverts, lorſqu'il avait fait naufrage, & qu'il n'eût repris l'uſage de reſpirer, comme il l'avait dans le ſein de ſa Mère. Si l'on conſulte les plus habiles Chirurgiens, & Ceux qui font de fréquentes anatomies, ils diront, que nos corps ſont originairement diſpoſés pour vivre ſans reſpiration, comme avec la reſpiration, & que nos poumons ne ſont preſque rien à notre naiſſance. De-là vient, que les Hommes-marins déja âgés dont on ſ'eſt ſaiſi, n'avaient point de voix, parce-qu'ils manquaient de poumons, qui ſervent à la reſpiration de l'air, & que l'air eſt la matière de la voix. Peut-être auſſi n'avaient-il pas dans le larynx les diſpoſitions qui la produiſent dans les Hommes terreſtres, ni dans la bouche celles qui conviennent pour bien articuler & moduler les ſons. Les Plongeurs dont l'Antiquité nous a conſervé le ſouvenir, ceux qui font

aux Indes la pêche des perles, & qui restent sous l'eau pendant des heures entières, ceux de notre temps qui ne sont pas en petit nombre, sont des Sujets sans-doute, dans lesquels les ouvertures dont je viens de parler, n'étaient & ne sont pas entièrement bouchées. Si jamais on se saisit d'un Homme-marin, & qu'on fasse après sa mort l'ouverture de son corps, on trouvera certainement ces ouvertures subsistantes, & point de poumons, ou dumoins très-peu & flétris. Il y a même dans tous les Hommes une marque impérissable qu'ils tirent leur origine de la mer. En-effet, considérez leur peau avec un de ces microscopes qu'on a inventés dans ces derniers temps, & qui grossissent un grain de sable à l'égal d'un d'un œuf d'Autruche, vous la verrez toute couverte de petites écailles, comme l'est celle d'une Carpe. Ajoutez que nous avons plusieurs exemples d'Hommes couverts d'écailles visibles; ce qui confirme encore cet origine. Si donc les Hommes qui habitent aujourd'hui la terre sont descendus d'autres Hommes qui vivaient originairement dans la mer, n'est-il pas probable, que quelques-uns d'entr'eux, sur-tout dans leur jeunesse, peuvent recouvrer l'habitude de vivre dans la mer, comme l'ont eue ceux dont

ils descendent? Après cela, est-il étonnant, que plusieurs Philosophes grecs aient assuré, que l'eau était le principe de toutes choses? Thalès, Anaxagore & plusieurs autres ont été de ce sentiment. Anaximènes donnait cette prérogative à l'air; ce qui revient au même, puisque, selon Sorel, l'eau n'est qu'un air condensé, & l'air qu'une eau raréfiée; qu'il y a de l'air dans l'eau, & de l'eau dans l'air, & dans l'un & dans l'autre une matière terrestre, que le sédiment nous rend visible. Tous ceux qui ont dit que l'air & la terre étaient le principe de toutes choses, ont regardé l'eau comme celui de la génération de tout ce qui a vie, sensitive ou végétative. Homère n'a-t-il pas avancé, que l'Océan était le Père des Dieus, & Thétis leur mère; c'est-à-dire, qu'ils étaient sortis du sein des eaux? La vérité a ses traces dans la Fable même. Ces fictions nous indiquent aumoins, que ces Hommes mémorables que l'Antiquité a vantés, & dont la barbarie des premiers siècles a fait des Dieus, devaient leur origine à la mer. Elle renferme l'air, la terre, & le feu : ainsi elle réünit en elle ce qui peut concourir à la génération de toutes les espèces capables de vie, animaux, arbres & plantes. Non-seulement cette opinion a été adoptée des

plus fameus Philosophes des siècles passés; mais elle donne encore lieu à plusieurs réflexions très-concluantes, pour prouver que les Hommes ont été tirés des eaux, & leur sont redevables de leur origine. Combien de maladies les Médecins ne guérissent-ils pas avec l'usage de l'eau? N'a-t-elle pas été reconnue, comme le remède le plus prompt & le plus efficace, pour éteindre dans les veines d'un Malade l'ardeur d'une fièvre qui le consume? N'est-il pas avéré, que de deux Coureurs, si le Vaincu vient à se baigner, & court de nouveau avec son Vainqueur, il emportera le prix de la course? Les fréquentes ablutions ordonnées chaque jour aux Mahométans sont à la vérité des cérémonies de religion, mais où la sagesse du Législateur & ses connaissances ont peut-être aussi eu beaucoup de part. Quelles guérisons n'opère-t-on point aujourd'hui en Angleterre, en plongeant un Malade pendant deux ou trois minutes dans une eau très-froide? Quelle augmentation de force & de vigueur l'usage de cette immersion ne produit-elle pas dans ceux qui sont en santé? Les Naturalistes des pays orientaux, où il est d'usage parmi les Personnes aisées d'avoir en leurs maisons des bains particuliers, où les Maîtres voluptueus

ſe baignent quelquefois avec leurs Femmes, aſſurent que dans ces bains d'eau tiède, la génération eſt preſqu'infaillible; que c'eſt un remède preſqu'aſſuré pour avoir de la Poſtérité, que d'y connaître ſa Femme. Qui peut douter que les bains d'eau-chaude n'excitent aux plaiſirs de l'amour, & ne favoriſent la génération? C'était l'objet que ſe proposaient les Romains, dans les bains qu'ils conſtruiſaient par-tout où ils rencontraient des eaux. Le Priape trouvé à Aix, en fouillant dans le vieux bâtiment élevé à la ſource des eaux chaudes de cette Ville, nous marque aſſés l'utilité qu'on peut retirer des bains. C'eſt ſans-doute d'après ces diſpositions heureuses qu'on a remarquées dans les eaux, que les Poètes ont feint, que Vénus était née de l'écume de la mer. Ne ſe ſert-on pas encore à-préſent de bains naturels ou artificiels, pour conduire à la fécondité les Perſonnes dans leſquelles elle trouve quelque obſtacle? En méditant ſurtout ceci, n'a-t-on pas lieu de croire, que notre Eſpèce trouvant encore dans l'usage des eaux, des ſecours aux plus importans myſtères de la nature, c'eſt-à-dire au desir de ſe perpétuer, à la guériſon de diverſes maladies, à la conſervation de la ſanté, & au retabliſſement des

forces

ſorces abattues, cet élément favorable pour le corps, doit lui être naturel ? Si le tempérament ſ'altère par les maladies, ou ſ'il ſ'affaiblit, nous n'avons point de moyen plus ſûr & plus prompt pour rappeler la nature à ſes devoirs, & pour bannir ſes faibleſſes, que de la réünir à ſon principe. Mais, dira-t-on en cet endroit, ſi les Races des Animaux terreſtres venaient des marines, ne nous appercevrions nous pas encore aujourd'hui de ce paſſage, & ne verrions nous pas des Animaux ſortans de la mer fort différens de ceux qui en ſont venus depuis longtemps ? Oui, on remarquerait ſans-doute cette différence, ſi l'on ſe rencontrait dans les régions où cette tranſmigration ſe fait, c'eſt-à-dire, dans les pays deserts, ou les plus voisins des pôles, où ce paſſage d'un élément à l'autre doit avoir lieu plus fréquemment. Encore faudrait-il qu'on y fût caché longtemps ; car on conçoit que les Animaux ſortans de la mer ſont d'abord ſi ſauvages, que tout ce qu'ils voient ou entendent d'extraordinaire les effraie, les fait fuir & retourner dans leurs abîmes. D'ailleurs, ces émigrations ne ſe ſont qu'un à un, & accidentellement. Mais ſi l'obſervation de ce fait n'eſt guère praticable, l'humeur encore féroce & ſauvage de tant de Nations

des pays froids, & des Animaux qu'on y rencontre, est une preuve de la transmigration encore récente de ces Races du séjour des eaux en celui de l'air: c'est une preuve assés sensible du changement qui s'est fait depuis peu dans leur état. On peut remarquer ces traces encore récentes de l'habitation sur la terre de diverses races d'Hommes & d'Animaux dans presque toutes les Parties du monde. Ces Créatures, prises par les Hollandais sur les côtes de la Terre-de-feu en 1708, qui ne différaient des Hommes que par la parole; celles de forme humaine qu'on trouve dans l'île de Madagascar, qui marchent comme nous sur les piéds-de-derrière, & qui sont aussi privées de l'usage de la voix, quoique les unes & les autres puissent comprendre ce que nous leur disons; ces Hommes, qui à-peine paraissent humains, sont peutêtre des Races d'Hommes nouvellement sortis des flots, à quî la voix manque, comme elle manque encore à-présent à certains Chiens du Canada. Mais les uns & les autres en acquerront l'usage sans-doute à la suite de plusieurs générations. Il est vrai que toutes les Espèces n'ont pas les mêmes dispositions. Il y a des Races de Noirs en Afrique qu'on n'entend pas encore, ou parce-que peut-

être ils sont sortis depuis peu de la mer, ou parce-qu'originairement cette Race était si grossière, qu'elle n'a pu apprendre à articuler les sons avec justesse. Peut-être aussi cela procède-t-il de quelque défaut dans les organes. Ne pourrait-on pas dire, qu'il en est de certaines Races d'Hommes, comme de quelques espèces d'arbres, qu'il faut enter sur d'autres pour les perfectionner? Ainsi d'une Race muette & sans esprit, il s'en forme par le mélange avec une-autre plus parfaite une Postérité très-différente de la tige originaire. Si les contrées que nous habitons étaient moins peuplées d'Hommes terrestrisés depuis longtemps; si elles avaient des côtes desertes, où la transmigration des Races-marines pût se faire au séjour de l'air, dans le silence de forêts jamais fréquentées, il y aurait sans-doute à-portée de nous des exemples de cette première barbarie. J'ajoute, qu'il y en a eu il n'y a pas longtemps, & qu'il y en a même encore quelquefois, malgré les dispositions peu favorables à ce passage dans les pays, où les côtes & les montagnes sont si habitées. De combien de Monstres trouvés dans nos pays les Histoires ne font-elles pas mention? Ces Monstres sont-ils des Dragons, des

Serpens aîlés, comme nos Livres les dépeignent ? Ne sont-ce pas peut-être des Animaux échappés de la mer, ou portés par ses flots jusques dans les terres, que nous ne reconnaissons point encore dans leur figure ? Il n'est donc pas étonnant, qu'à-raison de la situation de nos contrées, nous ne remarquions point ces premières sorties des Animaux marins des lieux aquatiques qu'ils habitent. Qu'il nous suffise d'être les témoins de la rusticité & de la stupidité de ceux qui peut-être en sont sortis depuis peu-de-temps, & qui sont à-portée de nos yeux. Quelle barbarie ne règne pas encore parmi les Races humaines, qui habitent le Groënland ou le Spitzberg, les environs du Détroit de Davis & de la Baie d'Hudson ? Je ne m'arrêterai point à faire remarquer l'extrême différence qui se rencontre entre ces Barbares, vraisemblablement sortis depuis peu du sein des eaux, & certaines Races d'Hommes qui en sont venues depuis longtemps : on en comprend toute l'étendue. Il faudrait bien des générations, sans-doute, & même un changement de climat, pour les porter au point de perfection, où la nôtre est parvenue. Je suis même persuadé que certaines Races, telles que celles

des Noirs de quelques cantons de l'Afrique, n'y arriveront pas en cinquante générations, si ce n'est par leur mélange avec d'autres Peuples, qui auront des dispositions plus favorables. Le savant Auteur de l'*Origine des Fables*, fait un raisonnement, qui convient parfaitement à ce sujet : « Selon les traditions du Pérou, dit-il, l'Inca Manco-Guina-Capac, fils du Soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fonds des forêts les Habitans du Pays, qui y vivaient à la manière des Bêtes ; & il les fit vivre sous des lois raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il était aussi fils du Soleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages, comme les Amériquains, & qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens. Puisque les Grecs, avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient encore un Peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement, que les Barbares de l'Amérique, qui étaient, selon toutes les apparences, un Peuple assés nouveau, lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols ; il y a lieu de croire, que les Amériquains seraient venus à la fin, à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avait laissé le loisir ». En retournant ce raisonnement, il n'y a

pointde Peuple au monde, auquel il ne puiſſe être appliqué. Ainſi on peut dire: Puiſqu'après le déluge il y a eu un temps, où avec tout leur eſprit les Aſſyriens, les Égyptiens, les Chaldéens, en-un-mot, tous les Peuples de la terre ont penſé auſſi peu raiſonnablement que les Amériquains, qui étaient un Peuple nouveau, lorſqu'ils furent découverts par les Eſpagnols; il y a ſujet de croire, qu'il y a eu un temps après le déluge, où toutes les Nations de la terre ont été de même une Race aſſés nouvelle. Je conçois, me dira-t-on, que tout ce qui a vie ſur la terre peut tirer ſon origine de la mer: mais pour établir cette opinion, il reſte encore une grande difficulté à reſoudre! Car lorſque ſur ce Globe il n'y avait encore aucunes Eſpèces, peut-être parce-qu'elles y avaient été totalement détruites par le feu, comme vous ſuppoſez que cela peut être arrivé, comment ſ'eſt-il trouvé peuplé ſans le ſecours d'une nouvelle création, ou dumoins, ſans que les Animaux y aient été mis & apportés d'un autre Globe, où ils ſubſiſtaient déja? Comment cette tranſmigration a-t-elle pu ſe faire? —Ce qui ſemble ſi difficile, ne l'eſt nullement; & pour en convaincre, je vais faire voir, que ſans le ſecours d'une

création nouvelle, toutes les espèces qui vivent aujourd'hui dans ce Globe, pourraient y renaître naturellement, quand elles y auraient été éteintes. Pour entendre cette économie de la nature, qu'on se figure, que toute l'étendue de l'air que nos yeux découvrent, les globes opaques qu'ils apperçoivent, & ceux qui leur sont inconnus, les parties même des Globes enflâmés ou lumineus, qui ne sont pas encore pénétrées par le feu; que tout cet espace, dis-je, est rempli des semences de ce qui peut avoir vie dans l'étendue de ce Tout. Ajoutez encore, que ces semences sont si déliées, même pour les Animaux dont l'accroissement est le plus grand, & qui parviennent à la grandeur la plus énorme, qu'il est impossible de les appercevoir avec le secours des meilleurs microscopes. Quelques Auteurs ont même prétendu, que les semences originelles des Créatures sont si petites, qu'elles sont indivisibles, & par-conséquent impérissables dans leur essence. Entr'autres preuves qu'ils en apportent, ils disent, que quand on fait brûler de la semence de Pavot ou de Palmier, quoique dans le feu le plus long & le plus ardent, si la cendre est semée sur la terre & arrosée, il en renaît des Pavots & des Palmiers.

Observez encore, que l'air que nous respirons, les alimens que nous prenons, l'eau que nous buvons, sont tellement remplis de ces semences, qu'elles en font partie. Que cette constitution & ce mélange soient établis par les lois invariables de la Nature ou par celles du Créateur, cela m'est égal. Il me suffit, que telle est l'essence de la matière. Mes raisonnemens sur toutes les connaissances que j'ai acquises jusqu'à ce jour, ne découvrent rien de plus vraisemblable. Or ces semences, ainsi répandues dans l'étendue de ce vaste Univers, sont cependant en plus grande abondance autour des Globes opaques, dans les airs grossiers & dans les eaux, que dans les espaces immenses de l'héter, dont ces Globes sont séparés; parce-qu'elles n'y sont point arrêtées par les mêmes arrangemens, qui les retiennent autour des Globes. C'est ainsi à-peu-près que la limaille de fer s'arrange & se maintien autour d'une pierre d'aimant qui l'attire. Dans cette position, ces semences sont toujours à-portée de se prêter aux opérations de la Nature. Il n'y a point d'instant, où quelques-unes d'elles ne reçoivent des dispositions, qui les rendent plus capables de parvenir à la vie. Ce qui se passe à la génération des Animaux par les

Espèces, est l'image de ce que la Nature seule opère en ces semences dans le sein des eaux, où elles sont répandues: » La génération de l'Homme & de la plupart des Animaux par leurs espèces, disent les plus savans Anatomistes, arrive de la manière suivante: Lorsque le Mâle est parvenu à un certain âge, les semences de son espèce se réünissent en lui par l'air qu'ils respire, suivant une loi générale de la Nature, par laquelle les substances analogues s'attachent à leurs semblables. Alors ces semences sont préparées à la fécondité dans les vaisseaux du Mâle, par les dispositions que la puberté y a mises. Ces semences y reçoivent une disposition à la vie & à leur augmentation, qu'elles n'avaient pas, lorsqu'elles y ont été introduites: les vaisseaux spermatiques sont une première matrice, où elles sont préparées à un plus grand accroissement, qu'elles doivent recevoir dans une seconde, c'est-à-dire, dans celle des Femelles. En-effet, si parvenues à ce premier état, elles sont versées dans cette seconde matrice, elles y prennent une nouvelle étendue beaucoup plus considérable, & y acquièrent des forces, à la faveur desquelles ces molécules sont poussées audehors, ou dans l'eau, ou dans l'air, selon que les Espèces respirent

l'un, ou habitent l'autre. Alors elles ſe trouvent en liberé de chercher elles-mêmes une nourriture plus forte ; & par le ſecours de ce nouvel aliment, elles parviennent à la groſſeur propre à leur Eſpèce, devenant capables de ſervir elles-mêmes à la continuation de cette génération ſucceſſive : cette faculté eſt l'effet du complement de l'Individu, qui ayant acquis l'accroît de toutes ſes parties, renvoie dans le reservoir ſéminal le ſurplûs épuré de chacune. L'opération de la Nature ſur les ſemences dans le ſein des mers ſ'exécute à-peu-près de la même manière : les eaux dont les Globes ſont environnés, deviennent en certains temps & par certaines diſpositions, propres à la fécondité. C'eſt-là cette première matrice, dans laquelle les ſemences reçoivent ce commencement d'étendue & de mouvement, qu'elles acquièrent dans les vaiſſeaux du Mâle ». Moïse a expliqué en grand philosophe cette préparation des eaux à la fécondité, lorſqu'il dit, Qu'au commencement l'Eſprit-de-Dieu ſe promenait ſur les eaux ; & dans un autre endroit, qu'il les *couvait*. L'effet que produit cet Eſprtit-de-vie ſur les ſemences contenues dans les eaux ; eſt juſtifié par ce qui ſe remarque dans une goutte d'eau, qu'on aura priſe avec la

pointe d'une aigüille de quelque vase, où des herbes auront trempé pendant deux ou trois jours. A l'aide du microſcope, on découvre dans cette goutte d'eau un nombre prodigieus d'Animalcules, même d'eſpèces différentes. Car chaque ſorte d'herbe en produit de nouvelles. On en voit de forme humaine, comme des Enfans au maillot, leur bras étant ſans-doute encore trop déliés pour paraître. Les unes vont en ligne droite, & avec vîteſſe; les autres ſe promènent en rond, & lentement. On les voit croître, & leurs parties ſe former conſidérablement d'un jour à l'autre. Obſervons ici en paſſant, que les Animalcules qu'on voit vivre dans cette goutte-d'eau, étaient les fils de l'air, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les ſemences qui les ont produits étant attachées aux herbes, qui avaient crû dans l'air. Cette particularité, jointe à ce qu'on remarque dans la ſemence des Animaux terreſtres, prouve que toutes ſont faites pour vivre dans l'eau, comme dans l'air. L'extenſion, & ce premier ſentiment de vie qui ſurvient à ces ſemences, eſt le même effet que produiſit l'Eſprit-de-vie dont parle Moïse, ſur les ſemences contenues dans les eaux, qui couvraient d'abord le globe de la Terre.

Ce ſont ces mêmes diſpoſitions, qu'elles acquièrent dans les vaiſſeaux du Mâle, avant que d'être verſées dans la ſeconde matrice, où ces commencemens de vie ſ'augmentent juſqu'à un certain point. Les ſemences ainſi préparées à la vie dans les eaux de la mer, comme dans leur première matrice, trouvèrent enſuite dans la diverſité des diſpoſitions, que ſes eaux diminuant ſur le Globe produiſaient continuellement dans ſes fonds, c'eſt-à-dire, dans des limons gras, ou dans d'autres matières encore plus favorables, une ſeconde matrice, qui ſuppléa à celles des Femelles. Ce fut dans ces limons, qu'à la faveur d'un degré convenable de chaleur, elles acquirent une augmentation de groſſeur & de force aſſés conſidérable, pour en ſortir, & pour aler chercher dans les eaux une ſuite de nourriture.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé la vraiſemblance du ſyſtème, qui fait deſcendre les Animaux terreſtres des marins, & qui établit la formation naturelle de ceux-ci dans la mer, par les ſemences dont ſes eaux ſont empreintes; ſoit qu'on ſuppoſe ces ſemences éternelles, ou qu'elles n'exiſtent que par une création, dans le temps. Après cela, il eſt aiſé de concevoir, comment peut ſe faire la généra-

tion de toutes choses vivantes, sensitives & végétatives dans un Globe, soit qu'il se repeuple, ou qu'il n'ait point encore été peuplé. Du reste, que ces semences existent de-tout-temps, ou qu'elles aient été créées dans le temps, ces deux opinions conviennent également à mon système. Si j'ai paru d'abord défendre la première, c'était uniquement pour faire connaître, qu'elle n'était pas absolument destituée de fondement. C'est mal juger de ce vaste Univers, que de ne lui attribuer qu'une fin aussi bornée, que la seule utilité de l'Homme. Les vues de Dieu sont aussi étendues, & aussi incompréhensibles que lui-même. Marquer un commencement à ses ouvrages, ou les condamner à l'anéantissement, c'est vouloir trouver une mesure & une fin à Celui qui n'en a aucune. C'est ce Principe qui n'en a point, qui est celui de toutes choses, & de cette infinité de Globes dont nous sommes environnés. L'Homme est dans celui que nous habitons, l'image la moins imparfaite de l'Esprit éternel & infini. Mais d'autres Globes peuvent en avoir de plus excellentes. Lorsque ces images s'effacent dans un, elles renaissent dans un-autre, peut-être avec plus de perfection. Si un Soleil

ſ'éteint, il eſt remplacé par un nouveau. Si un Globe ſemblable au nôtre ſ'embrâse, & que tout ce qu'il renferme de vivant y ſoit détruit, de nouvelles générations le remplaceront ſur un autre. Les Soleils, les Globes habités, ceux qui ſont prêts à le devenir, ſubſiſteront à jamais dans les viciſſitudes même qui paraiſſent les détruire. Cette perpétuité de mouvement dans l'Univers, ne détruit ni la création, ni l'exiſtance de la Première Cause : aucontraire elle la ſuppose néceſſairement, comme ſon commencement & ſon principe. Si je veux porter mes idées audelà, elles ſe perdent, ainſi que la force de ma vue meurt dans le nuage qu'elle cherche à percer.

Hæc Carneades agebat, non ut Deos tolleret; quod enim Philosopho minùs conveniens: Sed ut Stoïcos nihil de Diis explicare convinceret.

Cic. de Nat. Deor. lib. 3.

XIV. *Les Hommes-ſerpens.* (*II Vol. pp.* 367—374.) Cadmus & Hermione furent changés en Serpens, ſuivant la tradition grecque: Un Serpent fut regardé comme l'image vivante d'Eſculape: Alexandre ſe vantait d'être le fils d'un Serpent: Débris d'une ancienne vérité que

tout cela. Notre tradition ſacrée dit auſſi, que le Serpent a parlé à la première Femme, & qu'il la ſéduisit. Je n'en tire aucune conſéquence; mais c'eſt un fait. Aureſte je ne m'arrêterai pas ſur ces Êtres ſinguliers de la 14me Ile-auſtrale: J'obſerverai ſeulement, que le Serpent eſt répandu dans tout l'Univers, comme l'Homme, & que ſa groſſeur varie dans des proportions ſi grandes, qu'elles peuvent nous adminiſtrer une nouvelle preuve du géantiſme, qui ſans-doute a été le même pour la plupart des Animaux. Il y a des Serpens depuis la longueur du doigt, juſqu'à cent-vingtcinq piéds de long: il y en a d'aquatiques, de terreſtres; les uns vont ſur les arbres, les autres ſe tiennent entre les herbes; il y en a de paſſagers; on en connait un à Nieremberg, qui eſt ſtupide, &c.[a] Le très-grand Serpent de Ceïlan, ſe nomme *Pimberah*. Le *Serreur* d'Afrique & des autres pays chauds, ſ'entortille autour des Hommes & des Animaux pourles étoufer, avant d'en faire ſa proie. En-général, il paraît que les Serpens ſont vénimeus, par une prévoyance de la Nature, qui leur a donné par-là un moyen d'arrêter & de tuer leur proie (car la Bête morte, le venin n'a plus d'efficacité); ils n'ont pas de membres, ils ſe rompent aiſément, il leur

falait un moyen de conſervation, & il leur a été donné aux dépens du reſte de l'animalité, de l'Homme même, qui croit que tout eſt fait pour lui!.... C'eſt ce qui prouve que la Nature a traité à-peu-près également toutes ſes Productions; mais la raison cultivée, a mis l'Homme dans le cas de ſ'approprier la plus grande partie des avantages naturels. Heureus, ſ'il n'était pas plus cruel pour lui-même que le Lion & le Tigre, & plus dangereus que le *Naïas* de Ceïlan, le plus vénimeus des Serpens! On a cependant été juſqu'à prêter de la reconnaiſſance aux Serpens: Pline raconte qu'une Aſpic ayant été longtemps nourrie à la table d'un Égyptien, & ayant vu qu'un de ſes Petits avait tué un Enfant de ſon Hôte, donna elle-même la mort à ſon Petit, ſ'en-ala & ne revint plus dans la maison.

XV. *Les Hommes-éléfans*. (*II Vol. pp.* 374—389). Il paraît que les anciens Géants difformes, ſ'ils ont exiſté, étaient des Hommes-éléfans, ou à-peu-près. Ils devaient être bons, quoique courageus, & avoir des vertus: Les Hommes-éléfans auſtraux ſont ſuſceptibles de preſque toutes celles des Hommes parfaits. Ce qui ne paraîtra pas fort extraordinaire, ſi l'on fait attention au

degré de connaissance & d'industrie qu'ont les Éléfans ordinaires. Je ne donnerai pas dans la fable qui leur prête une religion, mais je vais rapporter quelques traits curieus de son intelligence, après avoir fait son histoire en peu de mots :

¶ L'Éléfant est le plus gros de tous les Animaux terrestres. Sa tête est monstrueuse. Ses oreilles sont longues, larges & épaisses ; ses yeux, quoique fort-grands, paraissent d'une petitesse extrême dans cette masse énorme qui compose son tout. Son néz est si épais & si long, qu'il touche à-terre. On l'appele *proboscide* ou *trompe*. Il est charnu, nerveus, creus en forme de tuyau flexible ou de cuir de pompe, & d'une force si singulière, qu'il lui sert à briser, ou à déraciner les petits arbres, à rompre les branches des plus gros, & à se frayer le passage dans les plus épaisses forêts. Il lui sert aussi à lever de terre sur son dos les plus lourds fardeaus. C'est par ce canal qu'il respire & qu'il reçoit les odeurs. Le néz de l'Éléfant va toujours en diminuant depuis la tête jusqu'à l'extrémité ; où il se termine par un cartilage mobile, avec deux ouvertures qu'il ferme à son gré. Sans ce présent de la Nature, il mourrait de faim, car il a le cou si épais

& ſi roide, qu'il lui eſt impoſſible de le courber aſſés pour paître comme les autres Animaux : auſſi périt-il bientôt, lorſqu'il eſt privé de cet inſtrument par quelque bleſſure. Sa bouche eſt placée audeſſous de ſa trompe, dans la plus baſſe partie de ſa tête, & ſemble jointe à ſa poitrine. Sa langue eſt d'une petiteſſe qui n'a point de proportion avec la maſſe du corps. Il n'a dans les deux mâchoires que quatre dents pour broyer ſa nourriture; mais la nature l'a fourni pour ſa défenſe de deux autres dents, qui ſortent de la mâchoire ſupérieure, & qui ſont longues de plusieurs piéds. Il ſe ſert furieusement de ces deux armes. Ce ſont les défenſes qui ſ'achètent, & qui ſont connues ſous le nom d'ivoire. Leur groſſeur eſt proportionnée à l'âge de l'Animal. La partie qui touche la mâchoire eſt creuse, le reſte eſt ſolide & ſe tourne en pointe. Un bon Éléfant contient plus de chair que quatre ou cinq Bœufs. La mesure ordinaire de ceux d'Afrique, eſt de neuf ou dix piéds de-long, ſur onze ou douze de-haut. Quoiqu'une táille pareille faſſe juger qu'ils doivent être pesans dans leur marche, & qu'ils ont peu de légèreté à la courſe, ils marchent néanmoins & courent fort-légèrement.

Leur pas ordinaire égale celui de l'Homme le plus agile. Leur course est beaucoup plus prompte ; mais il est rare de voir un Éléfant courir avec un ventre pendant, un dos courbé, des jambes fort-épaisses, & des piéds de douze ou quinze pouces de diametre, ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs piéds sont couverts d'une peau dure & épaisse, qui s'étend jusqu'à l'extremité de leurs ongles. L'Éléfant d'Afrique est presque noir comme ceux de l'Asie. Sa peau est dure & ridée, avec quelques poils longs & roides, répandus par intervalles. Sa queûe est longue, & semblable à celle du Taureau, mais nue, à-l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrémité. On s'est persuadé faussement qu'il n'a point de jointures aux piéds; mais cette erreur est détruite par le témoignage de tous les Voyageurs. Il se tourne difficilement de la droite à la gauche. Les Nègres qui se sont apperçus de ce défaut par des expériences continuelles, en tirent beaucoup d'avantage pour l'attaquer en plein champ. Plusieurs Naturalistes assurent que les Femelles de ces Animaux portent leurs Petits dixhuit mois, d'autres trentesix : mais rien n'est plus incertain,

& l'on ne peut eſpérer d'en être bien-informé, parce-que les Éléfans privés ne produiſent point. L'Éléfant a peu d'embarras pour ſa nourriture. Si l'herbe lui manque, il mange des feuilles & des branches d'arbres, des roseaus, des joncs, toute ſorte de fruits, de grains & de légumes. Dans une faim preſſante, il mange quelquefois de la terre & des pierres; mais on remarque que cette nourriture le fait bientôt mourir. D'ailleurs, il ſouffre patiemment la faim, & l'on aſſure qu'il peut paſſer huit ou dix jours ſans aucuns alimens. Cependant il mange beaucoup lorſqu'il eſt dans l'abondance, témoin les dommages qu'il cause aux plantations des Nègres. Un ſeul de ces Animaux conſume dans un jour ce qui ſuffirait pour nourrir trente Hommes pendant une ſemaine, ſans compter les ravages qu'il fait avec ſes piéds: auſſi les Nègres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs: ils y font la garde pendant le jour, & y alument des feux pendant la nuit. Le tabac qni croît dans les champs enivre quelquefois les Éléfans, & leur fait faire des mouvemens fort-comiques. Quelquefois leur ivreſſe va juſqu'à tomber endormis. Les Nègres ne manquent point ces occasions

de les tuer. Les Éléfans, avant de boire, obſervent toujours de troubler l'eau avec les piéds. Ils ſ'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou ſoixante; on en rencontre ſouvent des troupeaux dans les bois; mais ils ne nuisent à Perſonne lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Les deux dents qui nous donnent l'ivoire ſortent de la mâchoire d'en-haut, quoique les Peintres les repréſentent dans la ſituation opposée. C'eſt avec ces puiſſantes armes que les Éléfans arrachent les arbres; mais il arrive auſſi quelquefois qu'elles ſe brisent, & de-là vient, ſuivant Jobſon, qu'on trouve ſi ſouvent des fragmens d'ivoire diſperſés dans les terres. Le même aſſure ſur ſa propre expérience, que la chair des Éléfans eſt de fort-bon goût. Quelquefois ces monſtrueus Animaux entrent dans les villages pendant la nuit, & ſi le hasard les fait heurter contre les cabanes, ils les renverſent comme une coquille de noix. Il eſt très-difficile de les bleſſer mortellement, à-moins qu'ils ne ſoient frappés entre les yeux & les oreilles: encore la balle doit-elle être de fer, car la peau de l'Éléfant resiſte au plomb comme un mur, & contre l'endroit même que le fer perce, une balle

de plomb tombe entièrement applatie. Les Nègres assurent que jamais l'Éléfant n'insulte les Passans dans un bois ; mais que s'il est tiré & manqué, il devient furieus. On distingue plusieurs sortes d'Éléfans, le Lybien, l'Indien, l'Éléfant-de-marais, celui des montagnes & celui des bois. L'Éléfant-de-marais, a les dents bleues & spongieuses, difficiles à tirer, & plûs encore à travailler, parce qu'elles sont remplies de petits nœuds. L'Éléfant-de-montagne est farouche & dangereus ; il a les dents plus petites & la tâille mieux formée. L'Éléfant qui vit dans les bois est plus docile. Il a les plus grosses dents & les plus blauches. On ne voit jamais d'Éléfant blanc sur la Côte-d'or. Ceux de Guinée sont si prompts, qu'ils surpassent un Cheval à la course : les Nègres de Mina leur donnent le nom d'*Ossons*. L'Éléfant a le piéd comme le sabot du Cheval, mais beaucoup plus grand. Sa peau est plus dure & plus épaisse sur le dos que sur le ventre. Outre ses défenses, il a quatre dents qui lui servent à mâcher ; elles sont tortues dans les Mâles, & droites dans les Femelles. La Femelle de l'Éléfant est plus forte, mais moins hardie que le Mâle. Elle a deux

mammelles. On prétend qu'elle a beaucoup de peine à nourrir ses Petits, & qu'elle est obligée alors de s'accroupir. Les uns ne lui donnent qu'un jeune Faon à-la fois : d'autres lui en donnent quatre. Les petits Éléfans voient clair, dit-on, aussitôt qu'ils sont nés. Ils sucent le lait de leur Mère, non avec leur trompe, mais avec la langue & les lèvres. Mais toutes ces circonstances ne sont que des conjectures. Les Éléfans ne sont nulle-part en si grand nombre que sur la Côte-d'ivoire ; il s'en trouve beaucoup aussi sur la Côte-d'or, qui s'avancent de l'intérieur des terres qui sont desertes, jusqu'au rivage de la mer ; car moins il y a d'Hommes dans une contrée, plûs elle se remplit de bêtes sauvages. Les Éléfans de la Côte-d'or ont douze ou treize piéds de-haut ; mais ils sont moins grands que ceux des Indes-orientales, auxquels les Voyageurs donnent le même nombre de coudées. Atkins, dans son Voyage, remarque que les dents des Éléfans viennent des Nègres intérieurs avec lesquels ceux de la Côte font des échanges pour des marchandises de l'Europe. Il ajoute que Pluncket, ancien Gouverneur de Sierra-Leona, & d'autres Anglais qui avaient acquis en Afrique une expé-

rience de vingt ans, l'avaient aſſuré que les Éléfans changent d'habitations & de pâturages, & que pour cette tranſmigration, ils ſe raſſemblent en troupeaux fort nombreus; qu'ils en avaient vu ſur les bords de la Guambra des légions de cent & de cent-cinquante; que ces monſtrueus Animaux ſont d'une hardieſſe qui répond à leur groſſeur, & que marchant en fort bon ordre, ils ſe croient fort-ſupérieurs aux attaques des Nègres, qui ne peuvent leur faire la guerre ſans approcher; parce-que de loin, la peau d'un Éléfant eſt impénétrable aux balles du mouſquet. L'Éléfant ſe nourrit particulièrement d'une ſorte de fruits qui reſſemblent au papa, & qui croiſſent ſauvages dans plusieurs parties de la Guinée. L'île de Teſſo en eſt remplie, & c'eſt apparemment ce qui invite ces Animaux à ſ'y rendre en grand nombre. Ils paſſent le canal à la nage. Un Eſclave de la compagnie bleſſa un Éléfant dans cette Ile, & n'ignorant pas ce qu'il avait à craindre de ſa furie, il ſe réfugia auſſi-tôt dans un bois voiſin. L'Éléfant ſ'efforça de le ſuivre; mais ſoit qu'il fût affaibli par ſa bleſſure, ou retardé par l'épaiſſeur des arbres, il abandonna les traces de ſon ennemi pour repaſſer le canal à la nage: il

il mourut en chemin, & les Nègres profitèrent de la marée pour le conduire dans une baie, où ils commencèrent par lui arracher les dents, & firent ensuite un festin de sa chair. L'Auteur assure que le mouvement d'un Éléfant dans l'eau, est plus prompt que celui d'une Chaloupe à-dix Rameurs, & qu'à terre, il est aussi léger qu'un Cheval à la course.

Dans le Royaume de Congo, il se trouve des Éléfans en grand nombre dans les bois, les pâturages & sur le bord des rivières. Les Habitans du Pays, prétendent que cet Animal vit cent ans, & ne cesse pas de croître jusqu'au-milieu de cet âge. Le Voyageur Lopez prit plaisir un-jour à peser plusieurs dents, dont chacune était d'environ deux cents livres. Il assure, contre l'opinion des Anciens, que l'Éléfant se couche à-terre, qu'il plie les genous, & que de ses piéds-de-devant, il abbaisse les branches des arbres, pour se nourrir de leurs feuilles. Si les arbres sont trop élevés, il les ébranle si puissamment avec l'épaule, qu'il parvient à les renverser. S'ils ont moins de force que de hauteur, il les courbe avec ses dents, jusqu'à ce qu'il puisse atteindre aux feuilles : mais il arrive aussi quelquefois que ses dents se brisent par

l'effort, & c'eſt la raiſon qui en fait trouver un ſi grand nombre dans les forêts. Les Femelles ne conçoivent qu'une-fois en ſept ans, & ne portent pas plus de deux ans. La peau des Éléfans du Congo, eſt d'une dureté incroyable, elle a quatre pouces d'épaiſſeur. Lopez aſſure qu'un de ces Animaux ayant été tiré d'un coup de *paderero*, la balle ne perça point ſa peau; mais il fut ſi-fort meurtri, qu'après avoir fui pendant trois jours, & tué dans ſa fureur pluſieurs Eſclaves qui ſe rencontrèrent ſur ſon paſſage, il mourut de cette avanture. Les Éléfans ont à la queûe une ſorte de poil ou de ſoie, de l'épaiſſeur d'un jonc & d'un noir fort-brillant. La force & la beauté de ce poil augmente avec l'âge de l'Animal. Un ſeul ſe vend quelquefois deux ou trois Eſclaves, parce-que les Seigneurs & les Femmes ſont paſſionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un Homme avec les deux mains, ne peuvent le rompre. Quantité de Nègres ſe hasardent à couper la queûe de l'Éléfant, dans la ſeule vue de ſe procurer de ces poils. Ils le ſurprennent quelquefois, tandis qu'il monte par quelque paſſage étroit, dans lequel il ne peut ſe tourner ni ſe venger avec ſa trompe. D'autres beaucoup plus

hardis, prennent le temps où ils le voient paître, lui coupent la queûe d'un seul coup, & se garantissent de sa fureur par des mouvemens circulaires, que la pesanteur de l'Animal, & la difficulté qu'il trouve à se tourner, ne lui permettent pas de faire avec la même vîtesse. Cependant, il court plus vîte en droite ligne que le Cheval le plus léger, parceque ses pas sont plus grands.

L'Éléfant est d'un naturel fort-doux, & peu inquiet pour sa sureté, parce-qu'il se repose sur sa force. S'il ne craint rien, il ne cherche pas non-plûs à nuire. Il s'approche des maisons sans y causer aucun desordre. Il ne fait aucune attention aux Hommes qu'il rencontre. Quelquefois il enlève un Homme avec sa trompe & le tient suspendu pendant quelques momens; mais c'est pour le remettre tranquillement à-terre. Il aime les rivières & les lacs, sur tout vers le temps de midi, pour se desaltérer & se rafraîchir. Il se met dans l'eau jusqu'au ventre, & se lave le reste du corps avec l'eau qu'il prend dans sa trompe. Lopez dit en avoir vu plus de cent dans une seule troupe: ils aiment à marcher en compagnie, & les Jeunes sur-tout, vont toujours à la suite des Vieux. Les Peu-

ples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'apprivoiser les Éléfans, mais ils entendent fort-bien la manière de les prendre en vie. Leur méthode eſt d'ouvrir dans les lieux que ces Animaux fréquentent, de larges foſſes qui vont en retréciſſant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent fort-bien le piége. Lopez vit ſur les bords de la Quanza, un jeune Éléfant qui était tombé dans une de ces tranchées. Les Vieux, après avoir employé inutilement toute leur force & leur adreſſe pour le tirer du précipice, remplirent la foſſe de terre, comme ſ'ils euſſent mieux aimé le tuer & l'enſevelir, que de l'abandonner aux Chaſſeurs. Ils exécutèrent cette opération à la vue d'un grand nombre de Nègres, qui ſ'efforcèrent en-vain de les chaſſer par le bruit, par la vue de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jetaient pour les effrayer. Merolla raconte les ruses qu'on emploie dans le Comté de Sogno pour tuer les Eléfans. Lorſqu'ils paraiſſent en troupe, le Chaſſeur ſe frote tout le corps de leurs excrémens, & rampant juſqu'à eux avec ſa lance, il ſe gliſſe doucement ſous leur ventre, juſqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper un ſous l'oreille. Auſſitôt qu'il a

donné le coup, il s'éloigne avant que l'Animal ait eu le temps de le reconnaître L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui continuant de marcher, laissent leur Compagnon en proie au Chasseur. Si l'Animal blessé dans un endroit si sensible, conserve assés de force pour se défendre, ou pour attaquer même son Ennemi, la seule ressource du Chasseur est de se retirer en fesant plusieurs tours & d'attendre qu'il soit entièrement affaibli par la perte de son sang, qui ne cesse pas de couler jusqu'à sa mort. Dapper observe que l'Éléfant, après avoir été blessé, emploie toutes sortes de moyens pour tuer son Ennemi, & que s'il en vient à-bout, il ne fait aucune insulte à son corps. Aucontraire, son premier soin est de creuser la terre avec ses dents pour lui faire un tombeau, dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse. Ensuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuse chasse, se cachent fort-soigneusement, après avoir tiré leur coup, & suivent de-loin l'Animal, en jugeant de sa faiblesse par sa marche. Ils cherchent l'occasion de lui faire de nouvelles blessures, & quand il est épuisé, ils s'approchent hardiment

pour l'achever. On lit dans le même Auteur, que la Nature a placé dans la tête de plusieurs Éléfansune orte de bézoar de couleur pourpre, à laquelle on attribue des qualités fort-ſalutaires. Merolla nous apprend que les Nègres font diſtiller au ſoleil une certaine eau des jambes de l'Éléfant, qu'ils regardent comme un puiſſant remède pour l'aſthme, la ſciatique & les humeurs-froides. Un Voyageur de la Chine, *Iſbrandides*, étant à Pekchin, vit l'écurie des Eléfans de l'Empereur. Le Gouverneur de l'écurie leur fit faire plusieurs tours en présence de l'Ambaſſadeur du Czar, tels que de rugir comme les Tygres, de mugir comme les Taureaux, de hennir comme le Cheval, & d'imiter le chant des Oiseaus de Canarie. Ils contrefirent juſqu'au ſon de la trompette. Enſuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs reſpects à l'Ambaſſadeur, les quatre genous en-terre, de ſe coucher d'abord ſur un côté, puis ſur l'autre, & de ſe relever. Ils fesaient cet eſpèce d'exercice ſur un ordre ſimple. Pour ſe coucher, ils commençaient par étendre les jambes-de-devant & celles de-derrière, après quoi ils ſe posaient à-terre ſur le ventre. Tous

ces Éléfans étaient d'une grosseur extraordinaire. Quelques-uns avaient les dents longues de six-piéds. Le Roi de Siam en avait fait présent à l'Empereur de la Chine, & tous les ans, il lui en envoyait quelqu'un à-titre de tribut. Le long du Sénégal & dans le pays des Nègres, les Éléfans marchent en troupe comme les Sangliers à Venise, mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres pays. L'Éléfant n'a que deux dents de l'espèce de celles qu'on apporte en Europe; elles sont à la mâchoire inférieure comme au Sanglier, avec la seule différence, que celles du Sanglier tournent la pointe en-haut, & que celles de l'Éléfant la tournent en-bas. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort. Quelque sauvages qu'ils soient, ils ne font aucun mal, lorsqu'ils ne sont point attaqués: mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la Nature leur a donnée à la place du néz, & qui est d'une excessive longueur, ils l'étendent & la resserrent à leur gré. S'ils saisissent un Homme avec cette redoutable machine, ils le jettent presqu'aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est en-vain qu'on croit s'échaper

par la fuite. Ils ſont d'une vîteſſe ſurprenante : les plus Jeunes ſont ordinairement les plus dangereus. La portée des Femelles eſt de trois ou quatre Petits à-la-fois : ils ſe nourriſſent de feuilles d'abres & de fruits qu'ils attirent juſqu'à leur bouche avec le ſecours de leur trompe. Lorſqu'ils ſont couchés dans la fange pour ſ'y rafraîchir, ils ne jetent pas les yeux ſur les Paſſans, & l'on n'a pas d'exemples qu'ils aient jamais attaqué Perſonne, à-moins qu'on ne faſſe feu ſur eux, & qu'on ne les irrite par quelque bleſſure ; car ils deviennent alors des ennemis ſi dangereus, qu'il eſt fort-difficile de leur échapper : mais ſi l'on parvient à les effrayer aſſés pour leur faire prendre le parti de ſe retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur : ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jetant deux ou trois cris, ils continuent leur marche. Quelques Matelots-français remontans une petite rivière dans le pays des Nègres, virent un Éléfant ſi embarraſſé dans la fange, qu'ils ſe promirent d'en faire aisément leur proie : comme ils ne pouvaient ſ'en approcher aſſés pour le tuer, leurs balles ne ſervirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant auſſi ſ'avancer vers eux, il

n'eut pas d'autre moyen pour ſe venger, que de remplir ſa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une ſi groſſe pluie, qu'elle faillit de les abimer dans leur barque : ils furent contraints de ſe retirer, & la marée qui revint bientôt, mit l'Éléfant en état de regâgner la rive à la nage.

Boſman rapporte qu'en 1700, au mois de décembre, à 6 h. du matin, un Eléfant ſ'approcha de Mina ſur la Côte-d'or, marchant à-pas mesusés au-long du rivage, ſous-le mont Sanjago. Quelques Nègres alèrent audevant de lui ſans armes, pour le tromper par des apparences tranquiles. Il ſe laiſſa environner ſans défiance, & continua de marcher au-milieu d'eux. Un Officier-hollandais, qui ſ'était placé ſur la pente du mont, le tira d'aſſés-près, & le bleſſa audeſſus de l'œil. Cette inſulte ne fit pas doubler le pas au fier Animal. Il continua de marcher les oreilles levées, en paraiſſant faire quelques menaces aux Nègres qui continuaient de le ſuivre ; mais entre les arbres qui bordaient la route. Il ſ'avança juſqu'au jardin hollandais, & ſ'y arrêta. Le Directeur-général, accompagné de l'Auteur qui conte ce fait, d'un grand nombre de Facteurs & de Domeſtiques, ſe rendit au jardin, & le trouva au-mi-

lieu des cocotiers, dont il avait déja brisé neuf ou dix avec la même facilité qu'un Homme aurait à renverser un Enfant. On lui tira aussitôt plus de cent balles, qui le firent saigner comme un Bœuf qu'on aurait égorgé. Cependant il demeura sur ses jambes sans s'émouvoir. La confiance qu'on prit à cette tranquilité coûta cher au Nègre du Directeur. S'étant imaginé qu'il pouvait badiner avec un Animal si doux, il s'approcha de lui par-derrière, & lui prit la queûe; mais l'Éléfant punit sa hardiesse d'un coup de trompe, & l'attirant à lui, il le foula deux ou trois-fois sous ses piéds. Ensuite, comme s'il n'eût pas été assés satissfait de cette vengeance, il lui fit dans le corps avec ses dents, deux trous où le poing d'un Homme aurait pu passer. Après lui avoir ôté la vie, il tourna la tête d'un autre côté, sans marquer d'attention pour le corps du Nègre, & d'autres Nègres s'étant avancés pour emporter le corps, il leur laissa faire tranquilement cet office. Il passa plus d'une heure dans le jardin, jetant les yeux sur les Hollandais qui étaient à-couvert sous les arbres à quinze ou seize pas de lui: enfin la crainte d'être forcés dans cette retraite, leur fit prendre le parti de se re-

tirer, car ils manquaient de poudre. Mais le hasard ayant conduit l'Eléfant à une autre porte, il la renversa dans son passage, quoiqu'elle fût d'une double brique : il ne sortit pas néanmoins par cette ouverture; mais forçant la haie du jardin, il gâgna lentement la rivière, pour laver le sang dont il était couvert. Ensuite retournant vers quelques arbres, il y brisa quelques planches destinées à la construction d'une barque. Les Hollandais avaient eu le temps de se rassembler avec des munitions. Ils renouvelèrent leurs décharges, & le firent tomber à-force de coups. Sa trompe qui fut coupée aussi-tôt, était si dure & si épaisse, qu'il falut plus de trente coups pour la séparer du corps. Ce fut alors que cet Animal, qui avait essuyé tant de balles sans pousser un seul cri, se mit à rugir de toute sa force, & s'étant traîné avec beaucoup de peine sous un arbre, il y expira. Aussi-tôt qu'il fut mort, les Nègres tombèrent en foule sur le corps, & coupèrent autant de chair qu'ils en purent emporter. On trouva que d'un si grand nombre de coups, il en avait reçu peu de mortels. Plusieurs balles n'ayant pu pénétrer qu'une partie de la peau, s'y trouvaient encore arrêtées; mais la plu-

part étaient tombées applaties. Quoique Bosman conclue de-là, qu'elles doivent être de fer, il y a beaucoup d'apparence que celles des Hollandais étaient trop petites, & n'avaient pas d'autres défaut, puisqu'on a l'exemple d'un Anglais, qui tirant un Éléfant de son canot sur le bord de la Gambra, le tua d'une seule balle de plomb.

L'Éléfant n'est pas moins admirable par sa docilité que par sa grosseur, il vit l'espace de cent cinquante ans; sa couleur s'embellit dans la vieillesse. Les Nègres en prennent un grand nombre, en creusant de profondes fosses dans les lieux que ces Animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Éléfant étant tombé dans le piége, y est bientôt assommé avec toute sorte d'armes & d'instrumens. Le corps est partagé entre les Chasseurs, & la peau leur sert à couvrir leurs bancs & leurs chaises: ils font présent de la queûe au Roi, qui l'emploie pour chasser les mouches. Les Éléfans jetent leurs dents tous les trois ans, & comme il y a une prodigieuse quantité d'Éléfans sur la Côte-d'ivoire, c'est la raison pour laquelle l'ivoire y est si commun. Les trois chasses de l'Éléfant auxquelles le Roi de Siam

invita l'Abbé de Choisi & le P. Tachard sont dignes d'être connues du Lecteur. —Nous avons été ce matin, dit l'Abbé de Choisi, à la chasse des Eléfans. C'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux alumés toute la nuit, & à chaque feu de dix pas en dix pas deux Hommes avec des piques. On voit de-temps en-temps de gros Eléfans-de-guerre & de petites pièces de canon. Des Hommes armés entrent dans l'enceinte, & font le tricquetrac, peu-à-peu on gâgne du terrein, & l'enceinte se retrécit. Le feu, le canon, & les Eléfans avancent jusqu'à ce qu'on puisse approcher les Eléfans sauvages assés près, pour leur jeter des lacets, où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Eléfans-de-guerre qui sont stylés à cela, se mettent à leurs côtés, & leurs donnent des coups de défense, s'ils font les méchans, sans pourtant les blesser, & d'autres les poussent par-derrière. Des Hommes leur mettent des cordes de tous les côtés, montent dessus, & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient doux comme des Moutons.

Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi était monté ſur un Éléfant-de-guerre, & donnait les ordres. Ce Roi avait alors deux mille Éléfans-de-guerre, & quarantecinq mille Hommes en faction. ¶ A un quart de lieue de Louve, écrit le P. Tachard, il y a une eſpèce d'amphithéâtre, dont la figure eſt d'un grand quarré-long, entouré de hautes murailles terraſſees, ſur leſquelles ſe placent les Spectateurs. Le long de ces murailles en-dedans, règne une palliſſade de gros pilliers fichés en terre à deux piéds l'un de l'autre, derrière leſquels les Chaſſeurs ſe retirent, lorſqu'ils ſont pouſuivis par les Éléfans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la ville, on en fait une plus petite, qui conduit dans une alée étroite, par où un Éléfant peut paſſer à-peine : cette alée aboutit à une manière de grande remise où l'on acheve de dompter celui qu'on a pris. ¶ Lorſque le jour deſtiné à la chaſſe eſt venu, les Chaſſeurs entrent dans le bois, montés ſur des Éléfans femelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles, afin de n'être pas vus par les Eléfans ſauvages. Quand ils ſont avancés dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il

peut y en avoir aux environs, ils font jeter aux Femelles certains cris propres à attirer les Mâles, qui répondent aussitôt par des heurlemens affreus ; alors les Chasseurs se sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & mènent doucement les Femelles du côté de l'amphitéâtre, où les Éléfans ne manquent jamais de les suivre. Celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut, on ferma la barrière. Les Femelles continuèrent leur chemin au-travers de l'amphitéâtre, & enfilèrent queûe-à-queûe la petite alée qui était à l'autre bout. L'Éléfant qui les avait suivies jusques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager : on fit crier les Femelles qui étaient au-delà de l'alée : quelques Siamois l'irritèrent en frappant des mains & criant plusieurs-fois *past*, *past* ! d'autres avec de longues perches armées de pointes le harcelaient, & quand ils étaient poursuivis, ils se retiraient derrière la palissade : enfin il s'attacha à l'un d'eux, qui demeura exprès, & qui se jeta dans l'alée. L'Éléfant courut après lui ; mais dès qu'il y fut entré, on laissa tomber à-propos deux coulisses, l'une de-

vant, l'autre derrière. L'Animal ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se retourner, fit des efforts surprenans, en poussans des cris terribles. On tâcha de l'adoucir, en lui jetant des seaux-d'eau sur le corps, en le frotant avec des feuilles, en lui versant de l'huile sur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des Éléfans mâles & femelles qui le caressaient avec leurs trompes. Cependant on lui attachait des cordes par-dessous le ventre & aux piéds-de-derrière, afin de le tirer de-là. On fit venir un Éléfant privé de ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux-venus. Un Officier était monté dessus, qui le fesait avancer & reculer, pour montrer à l'Éléfant sauvage qu'il n'avait rien à craindre, & qu'il pouvait sortir: en-effet, on lui ouvrit la porte, & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'alée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtés deux Eléfans, que l'on attacha avec lui. Un autre marchait devant, & le tirait avec une corde dans le chemin qu'on voulait lui faire prendre, pendant qu'un quatrième le fesait avancer avec un grand coup de tête qu'il lui donnait par-derrière, jusqu'à une espèce de remise, où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de

navire. On le laissa là jusqu'au lendemain, pour lui faire passer sa colère. Mais dès le jour suivant, il commença d'aler avec les autres, & aubout de quinze jours, il fut entièrement apprivoisé.

L'Éléfant est d'une docilité & d'une industrie qui approche de l'intelligence-humaine : il est susceptible d'attachement, d'affection, & de reconnaissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son Gouverneur. On le voit transporté de douleur, & vouloir se donner la mort, lorsque dans ses momens de fureur, il l'a tué ou maltraité : on reconnaît cette espèce de tendresse en différentes occasions. L'absence de leur Compagne contribue plus que tout autre moyen à les rendre souples & à leur faire oublier leur propre force ; car on prétend qu'ils ne s'attachent jamais à d'autres. Il est des endroits où on les prend dans des fosses profondes, dont on recouvre légèrement la superficie. Quand une Mère s'apperçoit que son Petit y est tombé, le chagrin qu'elle en ressent & l'amour qu'elle a pour lui la font précipiter dans le même piége, quoique l'instinct lui fasse connaître qu'elle pourra y perdre la vie. Elle ne l'abandonne jamais dans le péril, & elle s'y fait tuer la première. Quand elle est

obligée de passer un fleuve, elle le prend sur sa trompe, & ne le quitte qu'à l'autre rivage. S'il a la force de nager, il entre dans l'eau le premier. Si les Éléfans en rencontrent un dans la campagne qui soit malade, il n'est sorte de bons-offices qu'ils ne lui rendent, alant chercher l'herbe & les remèdes qui peuvent le soulager. S'il meurt, ils ne laissent pas son corps exposé, ils l'enterrent & recouvrent sa fosse de branches d'arbres. Les Éléfans d'un Prince étaient dressés à avoir pour lui une vénération profonde. Aussitôt qu'ils l'apperçevaient, ils fléchissaient les genous pour l'adorer à la manière des Orientaux, & se relevaient un-moment après. Les Rois des Indes s'en servaient à la guerre, & ils n'avaient pas de plus zélés défenseurs. Ce que l'on raconte de celui que Porus montait est presqu'incroyable. Cet Animal sentant son Maître épuisé par les traits dont il était couvert, se baissa de lui-même pour le descendre sans le blesser, & lui arracha avec sa trompe les fléches dont il était hérissé; mais voyant qu'il perdait tout son sang, il le rechargea sur son dos & l'emmena dans son quartier. ¶ Élien raconte un trait pareil d'un Seigneur-indien; il avait trouvé un jeune Eléfant blanc qu'il

éléva avec grand ſoin. Cet Animal lui ſervait de monture ordinaire, & lui donnait toutes les marques de la plus tendre amitié. Le Roi informé de ſa douceur & de ſon adreſſe, le demanda pour lui: mais le Seigneur à quî il appartenait ne put ſ'en détacher, & pour éviter les ſuites de ſon refus, il ſe ſauva dans les montagnes. On l'y pourſuivit par ordre du Prince; mais monté ſur le haut d'un rocher, il y ſoutint un long aſſaut, parant les traits & ſe défendant à-coups de pierres, parfaitement ſecondé par ſon Éléfant, qui les jetait avec toute la juſteſſe poſſible. Les Soldats montèrent néanmoins malgré cette généreuse resiſtance. Alors l'Animal plein de fureur, ſe jeta au-milieu d'eux, en renversa plusieurs avec ſa trompe, les écrasa, mit les autres en fuite, reprit ſon Maître bleſſé, & ſe retira avec lui. ¶ Lorſque Pyrrhus entra de force dans Argos, un de ſes Soldats, monté ſur un Éléfant, reçut une bleſſure dangereuse, & fut jeté par-terre. L'Éléfant ayant perdu ſon Maître dans la foule, fit des écarts épouvantables, juſqu'à ce qu'il l'eût retrouvé; alors il le releva avec ſa trompe, le mit ſur ſon dos, & retourna en fureur vers la porte de la ville, renver-

ſant & foulant aux piéds tout ce qui ſe rencontrait devant lui. ¶ A cet inſtinct d'humanité, l'Éléfant joint une force extraordinaire qui le fait regarder comme le plus puiſſant des Animaux. On en dreſſait pour les batailles qui fesaient la terreur de l'Ennemi, par le ravage qu'ils causaient, dès qu'on leur avait donné le ſignal de ſ'avançer C'était au ſon des trompettes & des tambours, ou par le ſpectacle du ſang déja répandu dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de mure ou de raisins. Auſſitôt ils entraient en fureur, ſe jetaient au-travers des bataillons, & portaient de toutes parts l'effroi, le desordre & la mort. L'odeur & le mugiſſement épouvantable de ces Animaux causaient encore plus de trouble parmi les Chevaux que parmi les Hommes: du premier abord, ceux-là ſe frappaient de terreur, on ne pouvait les faire avancer; ils ſe dreſſaient les uns ſur les autres, & renverſaient les Cavaliers. César n'en avait qu'un lorſqu'il livra la bataille à Caſſanollan, roi des Bretons, & il lui ſuffit pour mettre toute l'Armée en fuite. C'était l'usage qu'en fesaient principalement les Perſes, les Syriens & les Romains, qui

les imitèrent. Quelquefois ils bâtiſſaient ſur le dos de ces Bêtes monſtrueuses de grande tours-de-bois à plusieurs étages, où montaient des Archers, qui tiraient en aſſurance, ayant preſque tout le corps à-couvert. Dans la bataille qu'Antiochus-Eupator livra à Judas-Machabée, ce Roi de Syrie avait plus de trente Éléfans de cette ſorte, ſur chacun deſquels étaient trentedeux Hommes qui lançaient des fléches de tous côtés, & un Indien qui le conduisait. Aux Indes on les plaçait ſur le front de l'Armée, à cent pas l'un de l'autre, où ils ſervaient de rempart contre l'Ennemi, juſqu'au moment qu'il falait les animer & les lâcher. Porus en mit deuxcents ſur une même ligne, lorſqu'Alexandre vint l'attaquer. Les Romains ſ'en ſervirent depuis dans la Lice & les Combats des Gladiateurs : ce fut l'an 655 de Rome qu'on en donna le ſpectable pour la première-fois. D'abord on ne les fesait combattre que contre des Taureaux : mais enſuite on les mit contre des Hommes. Pompée, à la dédicace du Temple de Vénus, en lâcha vingt dans le Cirque contre des Captifs de Gétulie, peuples d'Afrique, & les circonſtances de ce combat le rendirent mémorables à la Poſté-

rité Un Éléfant, qui eut les piéds coupés, se traîna vers un gros de Gétules qu'il enferma : il leur arrachait leurs boucliers, & les jetait avec tant de force & d'adresse, qu'aucun ne retombait sur les Spectateurs. On eut dit qu'il les desarmait moins par colère & par vengeance, que pour réjouir le Peuple. César donna le spectacle de vingt Éléfans contre cinqcents Hommes. Les Empereurs Claude & Néron le répétèrent dans la même proportion, avec des Éléfans chargés de tours. Il falait avoir excité & provoqué long-temps cet Animal pour le mettre en fureur. La cruauté était entiérement opposée à son instinct naturel. Un Prince Indien voulant faire mettre en pièces trente Hommes qui lui avaient déplu, les fit attacher à des poteaus, & lâcha contr'eux autant d'Éléfans. avec des Satellites qui les attaquaient pour les mettre en colère. Ils y entrèrent à-la-vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétaient ; jamais le Prince ne put les rendre ministres de sa passion. Cet Animal respecte la faiblesse, & il a pitié d'un Ennemi qui ne lui est point égal en force. S'il passe au-milieu d'un troupeau de Brebis, il les range avec sa trompe, de-peur de les écrâser en les foulant. Lorsqu'ils se

battent entr'eux, jamais ils n'endommagent leurs défenses, pour ne pas se desarmer contre d'autres Ennemis. On ne croirait pas que ces masses lourdes & énormes fussent susceptibles de mémoire, d'adresse & d'une industrie qui ont étonné dans plusieurs. Mutianus, qui avait été trois-fois Consul à Rome, assurait en avoir vu un qui connaissait les lettres grecques, & qui écrivait en arrangeant des caractères, les mots qu'on lui dictait. Un-autre ayant été rudement chatié par son Maître, dont il ne pouvait retenir les leçons, passa toute la nuit dans une attitude rêveuse, & exécuta parfaitement le lendemain, ce qu'il n'avait pu faire la veille. Il y en avait de si doux, qu'un Enfant de douze-à-treize ans les montait, les conduisait aisément, & leur fesait faire tout ce qu'il voulait. Arrien le moins fabuliste de tous les Anciens, dit en avoir vu un qui avait deux cymbales aux jambes, sur lesquelles il jouait avec sa trompe un air régulier, pendant que plusieurs autres dansaient en cadence autour de lui. Il est honteus pour l'Homme que cet Animal lui fasse des leçons de modestie : l'instinct lui inspire une horreur particuliere pour l'adultère, & l'on raconte plusieurs traits qui le font

bien connaître. Un Indien, dégoûté de de sa Femme, à qui les années avaient ôté le don de plaire, resolut de la faire mourir, pour en épouser une autre qu'il aimait passionnément. Il l'égorgea, & ala l'enterrer en secret dans l'étable de son Éléfant. Peu de jours après, l'Animal voyant une nouvelle Épouse, la prit avec sa trompe, & l'amena à la sépulture de celle qui l'avait précédée. Il ouvrit lui-même la fosse, & découvrit à sa nouvelle Maîtresse le cadavre de la première. Il le lui fit regarder avec attention, & lui montra par ce trait de cruauté & de barbarie, quel était le caractère de celui qu'elle avait choisi pour son épous. Un-autre, dans le même Royaume, ayant apperçu la Femme de son Maître commettre un adultère, ala sur elle & la perça de ses défenses avec son Complice, pour faire connaître au Mari son zèle & sa fidélité. On vit la même chose à Rome sous l'Empereur Titus, avec cette différence que l'Éléfant jeta une couverture sur les deux Adultères, afin de dérober, s'il était possible, la connaissance de leur faute. Cet Animal est seize ou dixhuit mois dans le ventre de sa Mère, après lesquels il naît de la grosseur d'un Veau. Il n'est dans sa force qu'à l'âge de

de cinquante ou ſoixante ans. Sur ſon dos, il a la peau comme un treillis épais, ou plutôt une barde d'armure qu'on ne ſaurait preſqu'entâmer ; mais ſous le ventre, elle eſt beaucoup plus tendre; ce fut ce qui inſpira ſans-doute à Eléazar de ſe mettre ſous celui qu'il croyait porter Antiochus, & de lui enfoncer ſon épée dans le corps, quoiqu'il prévît bien qu'il ſerait écrasé par ſa chute. Tout le monde ſait qu'il ne ſe couche pas pour dormir. Sa nourriture ordinaire eſt l'herbe & le bléd ; mais il aime extrêmement les douceurs, comme le ſucre-d'orge, dont on lui donne pour l'apprivoiser. On fait boire du vin du Pays, c'eſt-à-dire, du vin de palmier, à ceux qu'on deſtine pour l'Armée. Les autres, qui ſont plus faibles & qui ſervent pour le labourage, ne boivent que de l'eau, qu'ils aiment mieux quand elle eſt trouble. Ils ſont exposés à différentes maladies, dont les Indiens connaiſſent les remèdes, ce qui fait vivre cet Animal deux ou troiscents ans. Le Roi de Camboye, dans le Mogoliſtan, a environ cinquante Eléfans, & plusieurs entr'autres qu'on a dreſſés à lui faire la révérence tous les matins, bardés & enharnachés fort-richement, ſur-tout aux jours de cérémonie : ils ont une écurie toute

peinte & tenue avec une grande propreté. On leur ſert à manger dans de grands plats d'argent. Ils ont des Gouverneurs qui les traitent avec un air reſpectueus, ſans user jamais d'aucun ton rude, comme pour les gronder. On dirait que rien ne manque à ces Animaux que la parole, tant ils font paraître de raison, & comprennent promptement tout ce que leurs Maîtres leurs apprennent. Le Roi de Pégù dans les Indes, a quatre Éléfans blancs; ces Animaux ſont d'une force prodigieuse. Ce Prince ſe plaît fort à ſe faire traîner par ces Éléfans ſur un télanzin, qui eſt une eſpèce de litière couverte, à-quatre roues. Je le vis un-jour, dit Vincent Leblanc, dans ſes Voyages, qu'il fit appeler ſon *Nangis*, ou Cocher, pour lui ſaire venir ſon *télanzin*, voulant aler à la promenade. Et comme il avait auprès de lui deux Éléfans qu'il fesait voir au Prince de *Souat*, & qu'il vantait leur force, il y en eut un d'eux qui partit auſſitôt, & ala prendre cette litière avec tout ſon attirail, le rouage même, la porta devant le Roi avec ſes dents, & la posa tout-doucement à-terre, comme ſi c'eût été une chose de peu de poids, quoiqu'elle pesât environ cinquante quintaux. Cette action

plut tant au Roi, qu'il commanda dès-lors, qu'avec sa portion ordinaire, on lui donnât tous les jours dix livres de plûs. Le principal manger des Éléfans de ce Prince est du ris, cuit avec du lait, mis par pelottes, & chacun en a cinquante livres pour sa portion. ¶ Della Vallé en racontant l'entrée d'un Ambassadeur de l'Inde au Roi de Perse, dans la ville de Casbuin, parle de plusieurs Éléfans qu'il y vit, & qu'il trouva fort-beaux. Deux ou trois de ces Éléfans, dit-il, avaient une tour sur le dos avec des Hommes au-dedans. Cette tour néanmoins n'est pas à-proprement parler une tour, mais plutôt un bois de nos grands lits à-pentes, qui est couvert de draps d'or. Cette machine occupe de sa longueur, la largeur de l'Animal, depuis un côté jusqu'à l'autre, & elle est si spacieuse, qu'un Homme couché s'y peut étendre très-facilement; mais la largeur depuis les épaules jusqu'à la croupe, est bien-moindre; elle est telle néanmoins que deux Personnes un-peu pressées, y pourraient dormir. Les Personnes de-condition qui peuvent avoir des Éléfans, se servent de ces sortes de tours pour voyager plus commodément, & même pour faire la guerre, parce-qu'ils y sont en-

trer des Fusilliers ou des Archers, & il n'eſt pas de ces machines qui ne puiſſe contenir ſept ou huit Perſonnes aſſises ſur leurs jambes, ſelon la coutume des Levantins. Celui qui conduit l'Éléfant ſe met à-cheval ſur le cou : il ne le conduit pas avec une bride ou un frein, & ne le frappe pas avec une ſorte de pieus, mais il a une groſſe verge de fer fort-pointue par le bout, dont il ſe ſert au-lieu d'éperons, qui eſt crochue d'un côté, & dont le crochet eſt extrêmement fort & aigu, pour le piquer aux oreilles, au museau, & où on ſait qu'il eſt plus ſenſible. Ce fer qui ſert auſſi de bride, & qui tuerait tout autre Animal, fait à-peine impreſſion ſur la peau de l'Éléfant, & ſouvent même, lorſqu'il eſt en furie, il ne ſuffit pas pour le retenir en ſon devoir. *Voyage DellaVallé*, *t.* 4.

XVI—XVII. *Les Hommes-lions & tigres*, *&c.*[a] Le Lion, le plus fier des Animaux, ſans en être le plus cruel, a une figure qui approche beaucoup de l'humaine. Il ne peut habiter que des Pays chauds ; c'eſt ce qui lui donne des mœurs plus féroces qu'il ne les aurait naturellement. Cet Animal paraît être le chef de la famille des Chiens, & l'on ſait que ces Derniers tiennent de fort-

près aux Singes. Si le Lion n'eſt pas careſſant & familier comme le Chien, cela vient de ce qu'il ſent ſa force, & qu'il ne ſe croit pas fait pour imiter aucun des Êtres, ou les ſervir : mais il eſt capable de reconnaiſſance, comme on va le voir par les traits ſuivants : ¶ Nous liſons dans l'hiſtoire des Croiſades, qu'un Chevalier-français avait apprivoiſé un de ces Animaux, qui le ſuivait par-tout, & combattait à ſes côtés : A ſon retour en Europe, ce Chevalier ne pouvant embarquer ſon Lion avec lui dans le Vaiſſeau qui le portait, le Lion le ſuivit à la nage tant que ſes forces le lui permirent, & ſe noya enfin d'épuiſement. ¶ L'hiſtoire du Lion d'*Androdus*, a immortaliſé cet Eſclave fugitif : Elle eſt ſi merveilleuſe, que ſi Appion ne la rapportait pas comme en ayant été témoin, je ne pourrais me déterminer à la placer ici. Un-jour qu'à Rome, on donnait au Peuple le plaiſir d'un combat de Bêtes, parut dans l'amphitéâtre un Lion dont la grandeur monſtrueuſe, le port furieus, les forces & les rugiſſemens attirèrent l'attention de tous les Spectateurs. Entr'autres Eſclaves qu'on oppoſa à ce terrible Animal, était un Androdus de Dace, qui appartenait à un Seigneur-ro-

main de dignité consulaire. Le Lion l'ayant apperçu de-loin, s'arrêta d'abord surpris & étonné, s'approcha ensuite d'un pas lent & d'un air doux, considéra l'Esclave un-moment; après quoi on le vit remuant la queûe, comme un Chien qui aurait voulu caresser son Maître, baiser tour-à-tour, lécher les mains & les cuisses de ce Malheureus, qui transi d'effroi, hors de lui-même se connaissait à-peine. Cependant s'étant un-peu remis, il examina le Lion à son tour, & l'ayant reconnu, commença de lui rendre toutes ses caresses. C'était, dit l'Auteur ancien que j'ai cité, un plaisir singulier de voir la fête qu'ils se fesaient l'un à l'autre. La nouveauté du spectacle surprit & frappa toute l'Assemblée: le Peuple poussa des cris d'admiration & de joie: L'Empereur fit appeler l'Esclave, pour apprendre de lui les raisons de sa familiarité avec ce Lion. » Mon » Maître, *répondit Androdus*, étant » Proconsul en Afrique, me traita d'une » manière si cruelle & si barbare, qu'il » m'obligea par ses inhumanités de me » dérober de sa maison & de m'enfuir. » Pour me soustraire aux recherches d'un » Homme aussi puissant dans la Province, » je pris le parti de gâgner le desert,

» & je m'enfonçai dans les ſolitudes les » plus inhabitées de ce Pays, reſolu d'y » vivre ignoré du reſte des Humains, » ou ſi la nourriture venait à me man- » quer, de me donner la mort à moi- » même. Les chaleurs inſupportables de » ce climat brûlant me forcèrent ſur le » midi de me jeter dans une caverne » ſombre & obſcure, où bientôt après » moi entra ce Lion, portant une de ſes » pattes ſanglante & bleſſée, & ſe plai- » gnant de la douleur qu'il ſouffrait. Ef- » frayé à ſa vue, je me retirai & me » cachai dans un coin; mais le Lion » m'ayant découvert, vint à moi d'un » air paisible, me préſentant ſa patte » offenſée, & ſémblant par ſes plaintes » implorer mon ſecours. J'examinai cette » patte: & y ayant apperçu une groſſe » épine qui y était entrée, je l'arrachai: » enſuite raſſuré par l'air doux & tran- » quile de cet Animal, je preſſai ſa plaie, » j'en fis ſortir l'ordure, & la nettoyai » le plus proprement qu'il me fut poſ- » ſible. Le Lion ſoulagé s'endormit, » laiſſant ſa patte entre mes mains. De- » puis cet inſtant, je m'apprivoiſai in- » ſenſiblement avec ce redoutable Ani- » mal, & pendant trois ans, nous vé- » cumes enſemble dans cette caverne des

„mêmes viandes Des Bêtes que le
„ Lion tuait à la chasse, il m'en appor-
„ tait les meilleurs morceaus, que je
„ fesais cuire au soleil faute de feu. En-
„ nuyé enfin de cette vie sauvage, je
„ m'échappai un-jour, tandis que cet
„ Animal était à sa quête ordinaire, &
„ m'éloignai de ces deserts. Après trois
„ jours de marche, je fus découvert &
„ arrêté par des Soldats, qui d'Afrique
„ m'amenèrent à Rome, où mon Maî-
„ tre m'a condamné à ce genre de sup-
„ plice. Le Lion fut pris sans-doute
„ comme moi peu de temps après; il
„ m'a reconnu, & a voulu me recom-
„ penser en cette occasion du service que
„ je lui avais rendu. » Le Peuple ins-
truit de cet avanture, obtint de l'Em-
pereur la vie & la liberté de l'Esclave,
auquel on fit présent du Lion. „ Nous
„ voyions depuis, *dit Appion*, Andro-
„ dus conduisant son Lion par la lêsse,
„ & se promenant par les rues de Rome,
„ recevoir les aumônes qu'on lui don-
„ nait, le Lion se laissant couronner de
„ fleurs, & tous ceux qui les ren-
„ contraient, se disant les uns aux au-
„ tres: Voila le Lion hôte de l'Hom-
„ me; voila l'Homme médecin du Lion „.
¶ Si quelqu'un révoquait en-doute la

parfaite analogie du Lion avec le Chien, à-raison de la douceur de ceux-ci, je nierais d'abord cette douceur; le Chien eſt un Animal très-hargneus, & le Loup, ainſi que le Renard, qui n'en ſont que de ſimples variétés, prouvent que ſa férocité ne l'empêche pas d'être lâche & timide. C'eſt par ſa connexion avec le Singe, que le Chien ſ'attache à nous, & paraît nous chérir; mais cet attachement ne va pas juſqu'au point où le Singe pourrait le porter par l'éducation ſoignée: le panchant du Chien à attaquer, vient de ſon analogie avec le Tigre: il attaque le Loup avec furie, quoique ſon frère, & en cela, il reſſemble à l'Homme, qui, ne traite aucun des autres Êtres avec plûs de cruauté, que ceux qui approchent davantage de ſa nature: les Géants, les Centaures, les Satyres, &c.[a], qu'il a détruits, en ſont une preuve. Les Chiens des Fermes, dans la campagne, ſont féroces au-point, qu'ils dévoreraient les Paſſans, pour peu qu'ils fuſſent excités. Le Chien appuyé par l'Homme, dans lequel il a confiance, en devient plus courageus, plus aveugle ſur le danger; il attaque tout, même les Chiens.

Quant aux Tigres & aux Léopards,

(*II Volume*, 390—402, *&c.*[a]) ces Bêtes féroces ſont aſſés éloignées du Lion : le Tigre en diffère autant que le Chat diffère du Chien : les inclinations du Tigre, comme celles du Chat, ſont très-cruelles; il ſemble que ſa Nature ait voulu en faire le bourreau de l'Animalité. Heureusement elle ne l'a placé que dans les pays, où elle peut naturellement ſe trop multiplier. Le Chat eſt un vrai Tigre de la petite eſpèce, ne ſe jetant que ſur les Animaux qui ne peuvent lui reſiſter, tels que les Souris, les Rats (qu'il abandonne quelquefois), & les petits Oiseaux. La faibleſſe de cet Animal, & ſa ſociété avec l'Homme, l'ont un-peu civilisé ; mais ſon naturel perce à la moindre occasion. Si on laiſſe une Chate faire ſes Petits à-l'écart, & qu'ils ne voient Perſonne, ils ſont d'une férocité qui dénote auſſi parfaitement leur affinité avec le Tigre, que leur figure qui eſt la même. Il y a eu des Hommes à-têtes de Lion, & nous avons encore des Singes-léocéphales; mais je ne trouve nulle part qu'il y ait eu ni Hommes ni Singes à-tête de Tigre, & la *Découverte-auſtrale*, eſt le premier ouvrage où il ſoit fait mention de ces Êtres ſinguliers.

XVIII—juſqu'à—XXIV. (*II Vol,*

pp. 408 & 9). On voit par cet article, qu'il y a eu des mêlanges de toutes les espèces, & qu'il en est sorti de toutes, suivant le climat, des Hommes qui se sont perfectionnés, ou qui ont été détruits par les Espèces plus parfaites, qu'enfin qu'il y a eu des espèces d'Hommes aussi varies par la tâille que celle des Singes. L'Homme parfait, à ce qu'il paraît, n'est pas celui qui ferait originairement sorti du Bélier, du Taureau, de l'Ours même, &c.[a]: mais celui qui ayant passé par toutes les espèces de Singes, est parvenu dans un climat favorable au degré de perfection, à-peu près dans lequel nous voyons à-présent l'Espèce-humaine C'est-là l'Espèce, qui seule a eu toute la perfectibilité possible; tandis que toutes les autres inférieures, sont restées dans l'état d'Animalité. Le passage de cet état brut, à celui d'Être raisonnable, a donné à l'Homme la connaissance du bien, du mal, de la mort, &c.[a] Cependant il n'est pas sûr que certains Singes n'aient pas cette dernière connaissance, quoique d'une manière moins parfaite que nous. Aureste, tout ceci n'est qu'une hypothèse, & je déclare moi-même, malgré la *Relation australe*, qu'il se pourrait très-bien, que l'Homme actuel

de notre eſpèce, eût une origine abſolument indépendante : l'étendue de la Puiſſance divine, & les moyens de la Nature nous ſont inconnus, & il eſt impoſſible que nous ſachions ce qui était avant les Hommes, ſi une Intelligence ſupérieure ne nous le revèle.

XXV. *Les Hommes-oiseaus.* (*II Volume, pp.* 410—424). Quant à ceux-ci, leur exiſtance eſt appuyée dans l'antiquité, comme on l'a vu par la *Préface*, *p.* 3. Les premiers Habitans de Pallène en Macédoine, naiſſaient couverts de plumes, & avec des aîles puiſſantes : ils ſe baignaient fort-ſouvent dans un lac, & cette inclination pour l'eau, milite fortement en faveur du ſyſtème de *Telliamed*, qui dit que le paſſage de la natation au vol eſt très-facile. Mais les Palléniens n'étaient pas les ſeuls Hommes-oiseaus de l'Antiquité. Il y en avait dans cette vaſte contrée, qu'on deſignait alors par le nom de Scythie, & qu'on peut comparer à la Tartarie d'aujourd'hui : Pythagore enſeignant ſa doctrine en Italie, les citait comme des preuves de la métempſycose : » (Si disait-il) on voit des Hommes-oiseaus, quelle impoſſibilité y a-t-il, qu'après la mort les âmes-humaines puiſſent animer des Oiseaus », &c.

Quant aux métamorphoses, on obſerve que celles des Hommes & des Femmes en Oiseaus, c'eſt de toutes la plus fréquente. Les Muses ſe ſauvèrent avec des aîles factices par le donjeon du palais de Pyrénée, roi de Thrace, qui voulait attenter à leur pudicité. La fable des Syrènes présente un fait qui dépose en faveur de l'ancienne tradition renouvelée par *Telliamed*; ſavoir que les Poiſſons-volans, ont très facilement paſſé à l'état de Volatils terreſtres. En-effet, le ſens de cette fable paraît être, que la Sicile ſ'étant peu-à-peu aggrandie par la diminution des eaux de la mer, les Syrènes ne trouvant plus auſſi facilement leur nourriture que dans la mer profonde, ſ'habituèrent peu-à-peu à la terre, pour y chercher la Fille de *Céres*, ou la nourriture; enſorte que leurs nageoires en ſe deſſéchant, & ſe partageant inſenſiblement, ſe changèrent en plumes, capables de les ſoutenir en l'air. La même fable atteſte, que ces Êtres-marins avaient la forme & la voix humaine; par-conſéquent, il y a lieu de croire que telle fut l'origine des Hommes-volans de Macédoine & de Scythie. ¶ Mon ſentiment, au ſujet des fréquentes métamorphoses en Oiseaus, eſt auſſi, que le ſecret

des aîles factices, connu, mais non inventé par Dédale, était beaucoup plus commun qu'on ne le croit, chés les Anciens des temps héroiques; mais il y a apparence qu'à-raison des inconvéniens, quelqu'ancienne loi aura défendu d'exercer cet art. Les motifs de cette loi auront été les mêmes qui engagèrent les Anciens à exterminer tous les Hommes-oiseaus: les mêmes qui ont fait rejeter depuis des inventions surprenantes, mais qu'on a cru dangereuses: La sureté publique a toujours été ce qui a principalement fixé l'attention des Hommes.

Après avoir passé en revue tous les Hommes-brutes de la *Découverte-australe*, il ne me reste plus qu'à terminer cette importante matière, par un abrégé des faits qui prouvent la raison des Animaux.

Les plus petits Insectes sont une preuve de cette vérité: on les voit raisonner, délibérer, se déterminer, fuir, ou poursuivre leur route, &c.ª, sans autre cause apparente qu'une cause intellectuelle. On a vu ce que j'ai dit de l'intelligence des Singes, des Chiens, des Castors, des Eléfans, &c.ª Il n'est pas possible de concevoir que les Animaux ou

les Bêtes ne ſoient que de ſimples machines, ainſi que l'a prétendu Deſcartes. Ce ſyſtème a revolté toutes les Perſonnes qui réfléchiſſent: car comment concevoir, que des reſſorts puiſſent ſeuls préſider à la prévoyance, à l'adreſſe, à la fineſſe & aux ruses ſur leſquelles plusieurs Animaux donnent aux Hommes des leçons? Comment comprendre que les reſſorts font qu'un Chien diſtingue ſon Maître entre plusieurs Perſonnes, qu'il ne prend jamais le change, qu'il le careſſe, qu'il le défend lorſqu'il eſt attaqué, qu'il lit dans ſes yeux, qu'il reçoit ſes leçons & les pratique, qu'il fait ſentinelle lorſque ce Maître dort en plein champ? Alons plus loin. Comment concevoir que ce Chien, pure machine, par l'unique effet des reſſorts, donne tous les ſignes les plus évidens de l'attachement, au-point de reſter ſur la tombe de ſon Maître, de refuser toute nourriture, & de paraître pénétré d'une vive douleur pendant plusieurs jours, quoiqu'il n'en ait falu qu'un aux Enfans du défunt pour ſe conſoler de ſa perte! Je défie tous les Cartésiens du monde de perſuader à quelqu'un, & particulièrement à tous ceux qui ont un Chien dont ils ont lieu d'être ſatiſfaits, à-cause de ſon adreſſe & de ſon attache-

ment, que leur Chien n'est qu'une machine. Comprenez le ridicule qui en resulterait pour tout ce que nous sommes qui aimons des Chevaus, des Chiens, des Oiseaus ! représentez-vous un Homme qui aimerait sa montre comme on aime un Chien, & qui la caresserait, parcequ'il s'en croirait aimé, au-point que quand elle marque midi & une heure, il se persuaderait que c'est par un sentiment d'amitié pour lui, & avec connaissance de cause qu'elle fait ces mouvemens! Voila précisément, si l'opinion de Descartes était vraie, la folie de tous ceux qui croient que leurs Chiens leur sont attachés & les aiment avec connaissance, & ce qu'on appelle sentiment. On voit plusieurs Animaux, & entr'autres les Chiens se purger par le secours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaus se purgent aussi & purgent leurs Petits avec des Araignées ou d'autres Insectes : les Pigeons & beaucoup d'Oiseaus mangent du gravier pour faciliter leur digestion : ce sont, dit-on, les Cicognes qui ont appris à l'Homme l'usage des clystères, &c.ª, &c.ª

¶ Autrefois les Princes-souverains permettaient le duel, lorsqu'il s'agissait d'un crime capital commis secrettement :

mais l'avanture ſuivante eſt bien plus étrange, qu'on ait accordé le combat à une Bête! L'hiſtoire en eſt admirable, & on la voit peinte ſur le manteau d'une des cheminées de la grande'ſalle du château de Montargis, Charles-V ayant eu ſoin de l'y faire repréſenter, comme une marque des jugemens de Dieu (*dit l'Auteur que je cite*). Il y avait un Gentilhomme, que quelques-uns croient un Archer des Gardes du Roi, & qui était plutôt un Gentilhomme ordinaire ou un Courtisan, parce que l'hiſtoire latine dont on a tiré ceci, le nomme *Aulicus;* il eſt nommé par quelques Hiſtoriens, le Chevalier Macaire. Cet Homme (dis-je) étant envieus de la faveur que le Roi portait à un de ſes Compagnons, nommé Aubri-de-Mondidier, l'épia ſi ſouvent, qu'enfin il l'attrappa dans la forêt de Bondi, accompagné ſeulement de ſon Chien, que D'Audiguier dit avoir été un Levrier d'attache, & trouvant l'occaſion favorable pour ſatiſfaire ſa fureur, il le tua, l'enterra dans la forêt, ſe ſauva après le coup, & revint à la Cour faire bonne contenance. Le Chien, de ſon côté, ne bougea pas de deſſus la foſſe où ſon Maître avait été mis, juſqu'à ce que la

faim dévorante le contraignit de venir à Paris, où le Roi était, pour demander du pain à un Ami de feu ſon Maître, enſuite il ſ'en retournait ſur-le champ au lieu où Macaire était enterré. Il continua ſi longtemps cette façon de faire, que quelques-uns de ceux qui le virent aler & venir tout ſeul, heurlant, ſe plaignant, le ſuivirent dans la forêt, obſervant exactement tout ce qu'il ferait : Ils ſ'apperçurent qu'il ſ'arrêtait ſur un lieu où la terre paraiſſait avoir été remuée, ce qui les ayant obligés d'y faire fouiller, ils y trouvèrent le corps mort, lequel ils honorèrent d'une plus digne ſépulture, ſans pouvoir découvrir l'Auteur d'un ſi exécrable crime. Comme donc ce pauvre Chien était demeuré à quelques-uns des Parens du Défunt & qu'il les ſuivait, il apperçut fortuitement le Meurtrier de ſon premier Maître, & l'ayant choisi au-milieu de tous les autres Gentilshommes, il l'attaqua avec grande violence, lui ſauta au collet, & fit tout ce qu'il put pour le mordre & pour l'étrangler. On le battit, on le chaſſa, il revint toujours, & comme on l'empêchait d'approcher, il ſe tourmentait & aboyait de-loin, adreſſant ſes menaces du côté qu'il ſentait que ſ'etait ſauvé l'Aſſacin. Mais comme il conti-

nuait ſes aſſauts toutes les fois qu'il rencontrait cet Homme, on commença de ſoupçonner quelque choſe du fait, d'autant que cet Animal, plus reconnaiſſant & plus fidèle euvers ſon Maître que n'aurait été un autre Serviteur, n'en voulait qu'au Meurtrier, & ne ceſſait de chercher à courir ſus pour en tirer vengeance. Le Roi étant averti par quelques-uns des Siens de l'obſtination de ce Chièn, qui avait été reconnu appartenir au Gentilhomme aſſaciné, voulut voir les mouvemens de cette pauvre Bête. L'ayant donc fait venir devant lui, il commanda que le Gentilhomme ſoupçonné de ce crime, ſe cachât au-milieu de tous les Courtiſans qui étaient alors en grand nombre: Mais le Chien, avec ſa furie accoutumée; ala choiſir ſon Homme entre tous les autres; & comme ſ'il ſe fût ſenti aſſiſté de la préſence du Roi, il ſe jeta plus furieuſement ſur lui, & par un pitoyable aboi, ſemblait crier vengeance, & demander juſtice à ce ſage Prince. Il l'obtint auſſi, car ce cas lui ayant paru étonnant & extraordinaire, & joint avec quelques autres indices, il fit venir devant lui le Gentilhomme ſoupçonné; il l'interrogea, & le preſſa fort-vivement,

pour apprendre la vérité de ceque le bruit commun & les attaques & aboiemens de ce Chien déposaient contre lui, vu que c'etait comme autant d'accusations. Mais la honte & la crainte de mourir par un ſuplice honteus, rendirent tellement obſtiné & ferme ce Criminel dans la négative, qu'enfin le Roi fut contraint d'ordonner que la plainte du Chien & la négative du Gentilhomme ſe termineraient par un combat ſingulier entr'eux-deux, par le moyen duquel, Dieu permettrait que la vérité ſerait reconnue; enſuite dequoi, ils furent mis tous deux dans le champ comme deux Champions, en-préſence du Roi & de toute la Cour. Le Gentilhomme armé d'un gros & pesant bâton, & le Chien avec ſes armes naturelles, ayant ſeulement un tonneau percé pour ſa retraite & pour ſes relancemens. Auſſitôt que le Chien fut lâché, il n'attendit pas que ſon Ennemi vînt à lui, & comme le bâton du Gentilhomme était aſſés fort pour l'aſſommer d'un coup, il ſe mit à courir ça & là, à l'entour de lui, pour en éviter les coups; mais enfin tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il prit ſi bien ſon temps, qu'il ſe jeta d'un plein ſaut à la gorge de ſon Ennemi, &

s'y attacha si bien qu'il le renversa à-terre, & le contraignit à crier miséricorde, & supplier le Roi qu'on lui ôtât cette Bête, & qu'il dirait tout. Sur quoi les Écoutes du champ retirèrent le Chien, & les Juges s'étant approchés par le commandement du Roi, il confessa devant tous qu'il avait tué son Compagnon, sans qu'il y eût Personne qui l'eût pu voir, que ce Chien, duquel il se confessait vaincu. L'histoire dit qu'il fut puni; mais elle ne dit point de quelle mort, ni de quelle façon, il avait tué son Concurrent. Ce combat fut fait dans l'île Notre-dame, en présence du Roi & de toute la Cour. (Malgré le témoignage de *Scaliger*, contre *Cardan*, *exercic.* 202; je regarde ce trait comme une fable, & si je l'ai cité, c'est pour ne rien oublier, n'en voulant tirer aucun avantage).

Les Loups chassent avec beaucoup d'adresse & concertent ensemble des ruses de petite-guerre. Un Homme passant dans une campagne, apperçut un Loup qui semblait guetter un troupeau de Moutons. Il en avertit le Berger, & lui conseilla de le faire poursuivre par ses Chiens. Je m'en garderai bien, répondit le Berger : ce Loup que vous voyez n'est là que pour détourner mon atten-

tion, & un autre Loup qui eſt caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lâcherai mes Chiens ſur celui-ci pour m'enlever une Brebis. Le Paſſant ayant voulu vérifier le fait, ſ'engagea à payer la Brebis ; & la chose arriva comme le Berger l'avait prévue. Une ruse ſi bien concertée, ne ſuppose-t-elle pas évidemment que les deux Loups ſont convenus enſemble, l'un de ſe montrer, l'autre de ſe cacher? Et comment peut-on convenir ainſi enſemble, ſans avoir une connaiſſance raisonnable & une eſpèce de langage.

¶ L'Oiseau qui ramage ſi agréablement, ne le fait que pour tranquiliser ſa Femelle qui couve : un cri aigü, ſ'il voit du danger, la fait ſortir du nid. ¶ Les Oiseaus-de-paſſage, comme les Oies, & les Grues, paraiſſent ſuivre un plan de marche & des lois : elles montent audeſſus des nuages pour voler plus facilement, & ne ſ'abbattent que la nuit dans les lieux habités, pour chercher leur nourriture.

¶ On raconte des traits ſinguliers de l'intelligence des Dauphins, eſpèce de Poiſſons très-agiles, capables d'attachement pour l'Homme, autant que le Chien. Voy. *Pline*, *Strabon*, *Elien*, *Corneille*, &c.[a]; *Lebruyn*, *Voyage de* 1705.

¶ J'ai parlé des grosses Fourmis, dans l'Ile-cheval : Voici la description que font de ces Insectes les Voyageurs qui en ont vu de la grande espèce. Ces Fourmis font leur loges au-milieu des champs & sur les collines. Les habitations qu'elles composent, avec un art admirable, sont quelquefois de la hauteur d'un Homme. Elles se bâtissent aussi de grands nids sur des arbres fort-élevés, & souvent elles viennent de ces lieux dans les Forts-hollandais en si grand nombre, qu'elles mettent les Facteurs dans la nécessité de quitter leurs lits. Leur voracité est surprenante. Il n'y a point d'Animal qui puissent s'en défendre ; elles ont souvent dévoré des Moutons & des Chèvres. Un Poulet n'est pour elles que l'amusement d'une heure ou deux. Les Fourmis sont de plusieurs sortes, grandes, petites blanches, noires & rouges. L'aiguillon de ces dernières cause une inflammation très-violente & très-douloureuse. Les blanches sont aussi transparentes que le verre, & mordent avec tant de force, que dans l'espace d'une nuit, elles s'ouvrent le passage dans un coffre de bois fort-épais, en y faisant autant de trous que s'il avait été percé d'une décharge de petit plomb. Aux environs

d'Acra leur nombre eſt prodigieus : elles y ſont des nids de dix à douze piéds de haut. Un-jour l'Auteur entreprit d'en briser un avec ſa canne, & auſſitôt des milliers de Fourmis coururent à la porte de ſon logis. Il prit le parti de la fuite, ſe ſouvenant que ces inſectes avaient ſouvent attaqué des Poules, & quelquefois des Moutons avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace d'une nuit, elles n'y avaient laiſſé que les os. Les Fourmis ont une manière de ſe communiquer leurs intentions : *Boſman* ſ'en convainquit par l'expérience ſuivante. Ayant découvert à quelques diſtance d'un nid, quatre Fourmis qui paraiſſaient être à la chaſſe, il tua un Cockroach & le jeta ſur le chemin. Elles paſſèrent quelques momens à reconnaître ſi c'était une proie qui leur convînt. Enſuite une d'entr'elles ſe détacha pour en porter l'avis à leur habitation, tandis que les autres demeurèrent à faire la garde autour du corps mort. Bientôt l'Auteur fut ſurpris d'en voir paraître un grand nombre qui vinrent droit au corps, & qui ne tardèrent point à l'entraîner.

Fin de la Diſſertation ſur les Hommes-brutes.

La Séance chés une Amatrice.

Une jeune Veuve du faubourg Saint-germain, fut persuadée par le petit ** ***, de se composer une cour de Gens-de-lettres, qui viendraient lui faire hommage de leurs talens, décideraient du mérite de tous les Livres nouveaux, & profiteraient de son goût naturel, & des connaissances innées qu'elle avait reçues de la Nature avec ses charmes, pour prononcer des arrêts avoués par le Goût. Cette Dame est riche ; sa table est délicate & bien-servie ; joignez à ces avantages, qu'elle est de la plus charmante figure ; sa cour ne put manquer d'être nombreuse. Il y eut des Auteurs & des Artistes de tous les états, & de tous les mérites : Ce qui donnait quelquefois à cette maison l'air d'une *Arche-de-Noé*. Le premier jour que je m'y trouvai, l'Assemblée était nombreuse. Il y avait un *Abbé*, un *Bachelier-en-médecine*, un *Licencié-ès-lois*, un *Fabriquant de Drames lyriques*, un *Encyclopédiste*, un *gros Homme* qui fait des *I*·······,

un *petit Chatfouin*, poète, romancier, compilateur, dramatiſte, toujours ſur-le-point d'éternuer de l'eſprit, ſans y y réüſſir jamais; & beaucoup d'autres que je ne designerai pas dans cette Pièce, n'en ayant que faire. On dîna. Dès qu'on eut quitté la table, & que le café eut fait circuler les eſprits appeſantis par les mêts, la jeune Dame ſ'adreſſa d'abord à l'Encyclopédiſte qui nous lut une petite Pièce designée par le titre de l'*Homme-de-nuit*. Le Bachelier nous donna de fort-bonnes choses, ſous le titre barbare de l'*Iatromachie*, ou Querelles des Iatres. L'Homme à l'habit mi-parti nous régala enſuite d'une *Raptomachie*, Pièce amphigourique, où l'on feignit d'entendre quelque chose. Le Fabriquant de Drames-lyriques nous recita un Ballet-pantomime, intitulé le *Jugement-de-Pâris* (*). Le Gros-homme aux *I*······· nous régala d'une Pièce intitulée la *Loterie*. Un Abbé, que la Présidente nomma, je crois, l'Abbé *Du-Té* (je ne ſais pourquoi cet heureus Abbé portait un ſi beau nom : je ne présume pas.... car.... *Non licet omnibus adire Corinthum* : peut-être même ſon nom

(*) Il eſt dans les Contemporaines, *V Vol. pp.* 146—199.

avait il une autre étymologie) un Abbé, à l'invitation de la belle Veuve, tira de ſa poche un manuſcrit ambré, broché avec de la faveur rose, qu'il lut avec des grâces intranſmiſſibles : ce Chéfd'œuvre était intitulé, l'*Olympiade*, *Armide*, &c.ª : il commençait par des anecdotes racontées au Spectacle en attendant la Pièce, ſuivies de remarques couſues fort-adroitement, ſur le jeu des Actrices, des Acteurs, &c.ª Enfin le petit Chatfouin nous déclama en fauſſet une Pièce intitulée, *Gluck*, qu'il nous donna pour un très-bel Apologue. . . . . . . (*nota* : comme il y a pluſieurs *Chatfouins* dans la littérature, je déclare que je donne l'excluſion à tous ceux dont les noms ne réüniſſent pas ces ſix lettres : *D. x. gn. l. d. p.*)

Je fus remarqué par la Préſidente, après tout le monde, & je fis part à l'Académie, ou *Cour des ſciences & arts*, de la *Lettre d'un Singe.* Cette Pièce fut très-applaudie.

Je ne dis rien des grands Ouvrages dont les titres furent lus à cette *Séance* ; ne préſumant pas que les Auteurs veuillent les publier ſous le cachet de la Société.

L'Encyclopédiſte ouvrit la Séance, d'un air grave, par la Pièce qui ſuit :

I. *L'Homme-de-nuit.*

O Nature! je t'adore humblement prosterné. Pourquoi l'Homme insensé ferme-t-il les yeux à ta céleste clarté! un seul jet de cette lumière divine, éclairerait les Mortels, & chasserait loin d'eux les ténèbres de la superstition.... Tire le voile, ô Buffon! ôte à ton Siècle la cataracte qui ferme son œil au beau jour!

Un-soir, las de chercher des moyens de diminuer la différence morale & politique des Hommes, leur différence physique s'offrit à ma pensée. Un Hibou, sorti du *Temple* me fit naître cette idée. Je me rappelai d'abord ce que notre Pline dit des Nègres-blancs, dont la vue faible ne peut supporter la lumière du jour, & qui ne commencent à voir parfaitement, comme les Chauvesouris, qu'au crépuscule. Je me rappelai les efforts que fait cet illustre Auteur, pour prouver que leur blancheur est une maladie: mais que dira-t-il de leur vue? Est-ce une maladie? Je comparai tous ses efforts à ceux qu'il a faits, pour nous persuader que les Animaux ne sont que des machines: & je souris: car j'avais lu

l'Hiſtoire du Caſtor. Je me rappelai d'avoir vu dans mon village, une Famille entière, dont la moitié des Enfans étaient bruns, & les autres rous; les Rous clignotaient la paupière, & voyaient dans l'obſcurité: je me rappelai que les Anciens m'avaient dit, que de tout-temps cette Famille ſ'était ainſi trouvée mi-partie, & que cela venait des Ancêtres. Je me rappelai que ces Enfans nyctiluques ſe portaient parfaitement bien; qu'ils étaient ſains, vigoureus, ſans aucune maladie de la peau; ſeulement la lumière les feſait clignoter. Je penſai que le mêlange avait affaibli en eux le naturel, & que ces Hommes deſcendaient originairement de Père ou de Mère nyctiluques. Je ſongeai enſuite, qu'il eſt d'autres Pays que la Guinée, comme l'iſthme de Panama, où l'on trouve de ces Nyctiluques, ainſi que des Hommes-à-queûe. J'ai conclu de toutes ces reminiſcences, qu'il y eut autrefois des Hommes-de-nuit, qui voyaient, agiſſaient la nuit: que ces Hommes, par une admirable ſageſſe de la Nature, ont dû être les Naturels, les Aborigènes de la Zone-torride: que les Nègres actuels de la Zone-torride, y ſont venus de pays un-peu plus tempérés: qu'ils ont trouvé incommode

pour eux qu'il y eût des Hommes nocturnes, & qu'ils les ont peu-à-peu chassés ou détruits, au-point qu'il ne s'en est échappés que quelques Individus, dont un petit-nombre se sera mêlés par le mariage avec les Hommes-de-jour: il y a même beaucoup à présumer, que le mêlange n'a eu lieu que par les Femmes-nocturnes, que quelques Hommes-de-jour auront surprises endormies.

J'ai ensuite refléchi sur le but de la Nature; & j'ai vu, qu'outre celui que j'ai indiqué, de rendre les pays brûlans plus commodes à ceux qui les habitaient, elle en a eu encore un autre: C'est que, non seulement elle a voulu que tout fût plein de vie; que la vie fût répandue par-tout; mais qu'il n'y eût aucun temps où cette vie n'agît; elle a semblé craindre, en ne fesant que des Animaux de jour, que le sommeil ne fût universel, & n'offrît sur un hémisphère entier l'image de la mort.

Oui, les espèces d'Hommes ont été différentes. Il y a eu des Géants: on n'en peut douter; tout l'atteste: il y a eu des Pygmées: l'Homme a été aussi varié dans ses proportions que le Chien domestique dans les siennes; & le Singe,

eſpèce voiſine de la notre, dépose encore pour cette vérité (*).

La deſtruction des Géants ne doit pas ſurprendre : Comme la différence entre les Hommes, ſoit de jour, ſoit de nuit, ſoit géants, ſoit moyens, ſoit pygmées, ne venait que du climat, il eſt ſenſible que le nombre des Hommes-moyens & des Hommes-de-jour, devait ſurpaſſer infiniment celui des autres. Or les Hommes-moyens n'ont pas trouvé commode d'habiter un même pays, avec des Êtres qui pouvaient écrâser une douzaine d'entr'eux d'un coup-de-poing : ils ſe ſont trouvés humiliés de la comparaison ; les Géants auront, dans l'occasion, laiſſé peut-être échapper des marques de mépris : ils auront ſubſiſté, ils auront même été Rois, Chefs, tant que le Genre-humain aura été naïf, ignorant, ſauvage : mais une fois policé, impoſſible que le grand-nombre ait pu ſupporter, ſans jalousie, la vue d'un Être plus puiſſant & plus parfait : les Hommes-moyens les auront détruits peu-à peu, après les avoir rendus odieus ; ils les auront représentés comme ſanguinaires, féroces, cruels, ſur-tout

(*) *Voyez* les Notes de la *Lettre d'un Singe*, au commencement de ce *Volume*.

les Derniers, qui se voyant affaiblis, se sont retirés dans les antres des montagnes, & auront massacré bon nombre de leurs Ennemis. Ce ne sont pas ici des conjectures vagues (pensais-je): on voit encore des Moutons-géants en Sicile, où la Fable met aussi des Hommes-géants assés modernes, & où elle suppose qu'est leur tombeau. Ne trouve-t-on pas des tombeaux d'anciens Chefs de Peuples barbares, dont les ossemens prouvent que c'étaient des Géants? témoins celui de *Theutobochus*, découvert dans le Dauphiné au milieu du dernier siècle, &c.[a], &c.[a]

Toutes les espèces d'Hommes pouvaient se mêler, comme celle des Chiens; mais ce devait être une grande honte pour une Géante, de succomber avec un Homme-moyen! C'est de-là que sont originairement venues les idées de l'inégalité politique; elle est imitative de l'inégalité physique qui existait autrefois. On dit encore par métaphore, un grand Homme; une grande Princesse; un grand Roi. Une grande Princesse se deshonorerait en écoutant son Valet-de-pied, qui est cependant de la même espèce; mais on entend cela figurément aujourd'hui, par un reste des mêmes idées,

qu'avaient naturellement les Géants, à l'égard des Hommes-moyens.

Quant aux Pygmées, on doit ſentir, que les Hommes-moyens les ont détruits, par mépris pour ces Êtres faibles, & qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Ils ont préféré de ſe faire des Eſclaves de leurs Pareils, dont les forces ſont bien-plus proportionnées à leurs besoins. Cependant, comme il ſe trouva quelques Géantes aſſés humaines pour écouter des Hommes-moyens; qu'il y eut des Géants qui devinrent amoureus des Femmes-moyennes; de-même l'Eſpèce du milieu ſ'abbaiſſa quelque-fois à celle des Pygmés, par occasion, par goût, par néceſſité. Delà cette différence dans la ſtature des Nations mêlées; différences plus multipliées aujourd'hui, mais beaucoup plus affaiblies qu'autrefois, & qui à la longue diſparaîtraient preſqu'entièrement, ſi on avait ſoin d'interdire le mariage à tous les Êtres mal-conſtitués, c'eſt-à-dire, ſi l'on établiſſait une loi, par laquelle tout Homme ridiculement petit, boſſu, bancroche, &c.[a], ne pourrait épouser qu'une Veuve de quarante ans.

Je penſai enſuite, que la mythologie grecque, quoiqu'emblème de la phy-

sique, était aussi fondée sur des Personnalités. Je crois que Jupiter, Mars, Apollon, &c.[a], ont été des Géants, qui s'abbaissaient fort-souvent à des Femmes-moyennes, lesquelles s'en trouvaient ordinairement fort-mal: aussi les Géants leur fesaient-ils presque toujours violence. L'histoire de Sémélé, mère de Bacchus, me confirme sur-tout dans cette idée: elle ne put accoucher de son Demi-géant; car ce qu'on nommait les Demi-dieus, les Héros, ce furent d'abord ces Demi-géants, ces Géants métifs, plus forts que les Hommes-moyens, & plus faibles que les Géants, ou les Dieus. Il y a donc apparence que ces Héros si forts de l'Antiquité, descendaient des Géants; mais que plusieurs générations-moyennes, les avaient remis à-peu-près au niveau des autres Hommes. Ces Géants dégénérés étaient tous Rois ou Chefs; les Hommes-moyens encore sauvages, se mettaient volontiers sous leur conduite.

Je crois que les plus grands Ennemis qu'eurent les Géants, ce furent leurs Bâtards, qu'ils méprisaient sans-doute, comme nous méprisons plûs les Métifs, qu'un beau Nègre. Ainsi, lorsque la Fable nous représente les Titans sou-

droyés par Jupiter, il y a toute apparence que c'est l'Histoire de temps fort-anciens, qu'elle nous fait, & que les Prêtres,-Poètes,- Médecins,- Sorciers d'alors, nous ont décrit de cette manière la mort des derniers Géants. Grâces en soient rendues à Jupiter! car je sais que les Géants, s'ils étaient mêlés parmi nous, seraient fort-incommodes, à moins qu'ils n'eussent la bonté de vouloir bien nous servir d'Éléfans. Mais que Jupiter n'a-t-il en-même-temps anéanti les fatales idées d'une prétendue inégalité!....

Je m'arrête, Lecteur. Ne croyons pas que la Fable soit toute Fable: Il y a plûs d'histoire qu'on ne pense! & aulieu de retrancher à celle-ci, pour le donner aux temps fabuleus, un Homme-de-génie reculerait fort-loin les bornes de l'Histoire.

Buffon! puissant génie! c'est à toi de préparer cette révolution. Le Souverain a mis entre tes mains tous les moyens de connaître la vérité, la Nature: scrute la Nature, trouve la vérité! Ne te laisse point épouvanter par les clameurs des Pygmées; ton génie est fait pour les écrâser: Tel le Père du jour chasse devant lui, les Ténèbres, les Chimères, les Fantomes, les vaines Frayeurs, &

les Menſonges de la Nuit : Tel auſſi, ô Buffon ! le flambeau de ton divin génie fera diſparaître l'aveugle ignorance, le Préjugé ſtupide, l'idiote Superſtition, la Crédulité ridicule ; tu les pouſſeras devant toi, & ils tomberont dans le gouffre du néant : l'Univers étonné dira pendant un-jour : —Ils ne ſont plus-! le lendemain on niera qu'ils aient jamais été.

¶ Le Philoſophe, en achevant cette Pièce, jeta ſur la Préſidente un regard, qui ſemblait demander qu'elle donnât le ſignal d'une approbation générale. Elle le comprit ſans-doute, & ſ'y prêta généreuſement. Auſſitôt nous applaudimes tous en chœur, comme les Gratiſiés de Billets d'Auteur aux premières repréſentations.

On vit enſuite ſ'avancer ſous l'accoutrement d'un vieil Iatre, un jeune Bachelier, qui ſalua profondément la Préſidente, & ſ'inclina légèrement en demicercle pour tout le reſte de l'Académie. —J'ai une Pièce intéreſſante à communiquer à Madame, & à la ſavante Aſſemblée (dit-il) : & comme la moitié eſt en latin, j'en ai fait imprimer la traduction pour les Dames-. Il diſtribua ſes feuilles à tout le monde, & commença :

II. *L'Iatromachie.*

L'Homme a trois faiblesses, dont la raison ne peut le guérir entièrement : La Superstition ; la Confiance aux Médecins, & la Fureur de plaider, vengeance puérile & ruineuse, dont la Fable du *Cheval-&-du-Sanglier* n'a pas guéri l'Homme ! Mortel mon Frère, je vais te parler d'un grand combat ! dont les Héros seront à jamais célèbres ; où la honte, ô merveille ! fut pour le Vainqueur, & la gloire toute-entière au Vaincu : tant l'Iatrie diffère de la guerre ! le Guerrier triomphe en donnant la mort, le Médecin, en rendant la vie.

Il est des Citoyens respectés, dont les travaux sacrés, ont pour but la conservation des autres Hommes : Tissot, dans son cabinet remplit à la-lettre la devise connue, ORBI ET URBI SALUS : Alphonse, plus éclairé que célèbre, scrute avec intelligence les causes des infirmités qui enlèvent au Sexe-des-grâces ses charmes les plus touchans ; tandis que Goubelly, en le servant dans la crise la plus cruelle, semble par son zèle, reprocher à la Nature marâtre la manière dont elle l'a traité. Je ne finirais pas, si je vou-

lais célébrer tous nos grands Médecins : Mais il en eſt qui ne conſidèrent leur noble état, que comme un moyen de lucre : Médecins ! vous exercez un ſacerdoce ; ne le profanez pas !

Et toi que j'honore, ô mon Ami perſécuté ! toi, qui as abandonné la ſcience conjecturale, pour ſervir plus efficacement l'Humanité, contre le Monſtre, ou d'Afrique, ou des Antilles, cher Guilbert ! lis, pour te conſoler, cette Iatromachie, dont le Fils d'Eſculape fut la victime !

Un-jour, dit un ancien Auteur, je viſitais avec mon Élève, les endroits les plus remarquables de cette grande Cité : Nous entrames aux Écoles-d'Iatrique : Preſque tous les Docteurs ſ'y trouvaient. Deux Appariteurs nous introduiſirent dans une grande ſalle, remplie d'Herminés, & où des Dames paraiſſaient écouter avec beaucoup d'attention un Diſcours latin, glapi par un jeune Iatre, dont ſans-doute elles étaient les malades. Après ce beau Diſcours, où je n'entendis que des ſons peu harmonieus, on parla français. Dans ce nouveau Diſcours, on traita de l'excellence de l'Iatrique, & l'on ſ'efforça de prouver ſa prééminence ſur toutes les autres ſciences humaines. Le ſu-

jet fut épuisé : ç'aurait été un chéfd'œuvre, si ce n'eût pas été un Roman.

Lorsqu'il eut été discouru en latin & en français, l'Assemblée se sépara; ou pour mieux dire, on congédia les Externes, & les seuls Docteurs restèrent, pour agiter entr'eux à huis-clos, une affaire de la plus grande importance. Il s'agissait d'expulser un Iatre, accusé d'un crime horrible. Un jeune Bachelier qui n'était pas encore admis dans le sanctuaire de la Saluberrime Faculté, nous expliqua cette affaire.

»—Vous alez frémir, lorsque vous » saurez ce qu'a fait le Docteur accusé ». —Vous m'effrayez ! qu'a-t-il fait? »—Il a imité *Curtius*, ce mauvais Ci» toyen Romain que vous connaissez ». —Voyons? »—Il a osé entreprendre » de fermer, en s'y précipitant lui-même, » le gouffre, dont l'exhalaison empestée » vomit depuis trois-cents ans, la des» truction & la mort. S'il y fût resté, » comme *Curtius*, l'Ordre Saluberrime » aurait peut-être loué son zèle; mais » il en est sorti sain & sauf; voila son » tort; voila son crime. Ceux qui, » dans la Faculté, ont le moins d'hon» neur, & pour quî la moindre perte, » en ce genre, est irreparable, ont jeté

» les hauts-cris. —Un Médecin, faire » une expérience sur lui-même! se » profaner ainsi! Bon, si c'était un vil » Chirurgien! Mais un Médecin! un » Docteur-Régent! le Membre d'un-» Corps, dont les Membres se qualifient » d'*Illustrissimes*, de *Clarissimes!* (en-» tr'eux, s'entend.) Nous ne pouvons » plus voir un tel Homme au-milieu de » nous, sans nous assimiler à lui, & » nous exposer à être pris nous-mêmes, » quelques jour, pour une expérience, » ou pour quelque dissection-!.... Un » Sage de la Compagnie leur représenta » qu'il y avait eu autrefois une loi, qui » ordonnait à tout Médecin d'éprouver son » remède sur lui-même.... —Belle loi, » que celle d'un Tyran, qui ne res-» pectait pas les Médecins; & qui les » fesait enterrer avec le Malade qu'ils » avaient (*).... Vous vous moquez-»!...

—A vous parler sérieusement, dis-je au Bachelier, je crois, que l'action du Docteur accusé, est innocence, comme Médecin, & que la Faculté seule est condamnable de l'avoir éclatée. Je le répète, un Médecin zèlé pour le bien

(*) Le Médecin alait dire, *tués*, ou quelqu'autre mot synonyme.

public, peut en conſcience, ſe permettre ce qui ſerait un crime pour Unautre; il eſt innocent de l'avoir faite ſur lui-même. Ce n'eſt pas plûs le cas d'argumenter de la Religion, que lorſqu'il fut queſtion du mouvement de la Terre, & de l'immobilité du Soleil. Un mal apparent ceſſe d'être un mal, lorſqu'il eſt abſolument néceſſaire pour opérer un bien. Mais rien ne m'étonne de la part des vieux Médecins. Voyez dans *Gui-Patin*, comme ils ſ'opposèrent à l'Émétique!

„—L'intérêt ſeul les a guidés, reprit „le Bachelier: le remède eſt efficace, & „ils en ſont jalous. Mais quel vil inté„rêt, que celui qui eſt contraire au bien „public! J'ai été ſi révolté de la con„duite que les Iatres ont tenue dans „cette affaire, que je renonce à faire „corps avec eux. Combien en eſt-il, „parmi les plus Hupés, qui pourraient, „en ſe rencontrant, faire ce que Cicé„ron dit des Augures (*). J'ai aſſiſté à „des conſultations; j'ai accompagné de „célèbres Médecins en visite; je me „ſuis trouvé chés des Malades, lorſque „le Médecin arrivait; j'ai vu preſcrire

(*) *Je ne ſais comment un Augure peut ne pas rire, en rencontrant ſon Confrère.*

» ſans examen, ſans connaître la mala-
» die, le tempérament; j'ai vu des Gens
» qui avaient copieusement dîné, parler
» machinalement, gravement, ſans ſa-
» voir ce qu'ils disaient; & une aveugle
» Épouse recueillir avidement l'oracle.
» J'ai vu les plus Sages de la Faculté,
» preſſés pour ſe rendre à une Aſſemblée
» où il devait être queſtion de l'inocula-
» tion, ordonner en courant, & auſſi
» témérairement que ceux qui étaient
» ivres: J'ai vu la Nature faire les
» cures, & les Médecins ſans targuer.
» J'ai vu les Bonnes-gens qui n'avaient
» pas ſuivi les ordonnances, croire
» néanmoins, que c'était le Médecin
» qui les avait guéri. Vaine & dange-
» reuse ſuperſtition, juſqu'à quand ſub-
» jugueras-tu un Peuple ſage »!

—Tant qu'il y aura des eſprits faibles, répondis-je-.

»—Il y a très-peu de cas où le Mé-
» decin ſoit néceſſaire, repris le Bache-
» lier: Les Gens de la campagne ſ'en
» paſſent, ou ne l'appellent que lorſqu'il
» n'eſt plus temps. Vivent-ils moins
» qu'à la Ville? Un Homme ſage eſt
» ſon propre Médecin; il ne ſ'agit que
» d'éviter l'excès, qui produit les mala-
» dies chroniques, & les imprudences,

» qui occasionnent les maladies aigües. » La ſobriété prévient tout mal poſſible ; » avec elle, purgations, ſaignées, tout » cela eſt inutile. Elle pare même aux » inconvéniens de l'excès du travail, » pourvu qu'on y metre pas cette ar- » deur conſumante, aſſés ordinaire à » ceux qui ſont attaqués de la poitrine, » & qui précipite leurs jours. Je vais » plus loin, la plupart du temps, le re- » mède ne fait que tourmenter infruc- » tueuſement le Malade ; & peut-être n'y » aurait-il aucun remède qui ne fût mor- » tel, ſi la confiance qu'il inſpire ne ſou- » tenait la machine ; donnez à cette con- » fiance un autre objet, la guériſon n'en » ſera que plus ſûre (*). Mais (dira-t- » on) il y a des maladies où l'utilité des » remèdes eſt prouvée. Les occaſions » en ſont très-rares. Une médecine, » crue excellente par ſes effets, ne fait » ſouvent que prévenir une criſe de la » Nature, qui eût été beaucoup plus » heureuſe, & qui n'aurait pas fatigué » le corps. Il en eſt de-même de la » ſaignée. En cent, elle eſt à peine

(*) C'eſt donc ainſi que les prétendus *Sorciers* des *Sauvages* guériſſent leurs Malades! Ils ſont moins dangereus que nos Iatres.

» nécessaire une fois, & cette nécessité
» d'une-fois, autorise à la répéter indiffé-
» remment & mal-à-propos quatre-
» vingtdixneuf autres.

» Mais, supposons les Médecins aussi
» nécessaires qu'ils le sont peu; ce serait
» une raison de les empêcher de tenir plus
» d'une assemblée par semaine; encore
» ne serait-elle employée qu'à s'inspecter
» mutuellement, à se communiquer leurs
» doutes, ou leurs découvertes, à se conci-
» lier sur les épidémies, & ne pourrait-elle
» pas durer plus d'une heure. Il leur serait
» défendu de se vêtir des robes-rouges
» & fourrées, inutile ornement, à des
» Gens qui n'ont de rapport qu'entr'eux,
» & qui n'exercent aucune fonction pu-
» blique, où ils doivent représenter.
» Cette mascarade ne sert qu'à leur don-
» ner une morgue ridicule. Ils ne de-
» vraient avoir aucune affaire de corps;
» & pour cet effet, il faudrait que la
» maison même de leurs Assemblées fut
» à l'État, qu'ils n'eussent à voir ni aux
» réparations, ni à l'entretien, &c.[a]
» On a mis les Chirurgiens (bien autre-
» ment utiles que les Médecins, qui leur
» ont laissé la plus belle partie de leur
» art), on a mis, dis-je, les Chirur-
» giens *en Collége-royal*; il ne reste

» plus qu'à les doter, pour que le Public
» ne puiſſe les tirer de leurs Aſſemblées
» de corps. Comment n'a-t-on pas ſenti
» qu'il y a des états, qui ne doivent
» avoir aucune affaire générale, & dont
» les Membres, ſ'il était poſſible, de-
» vraient être déchargés de leurs affaires
» particulières & domeſtiques. Tels
» ſont les Gardes-de-Paris, les Pompiers
» pour les incendies, les Médecins, les
» Chirurgiens, & les Soldats d'une ar-
» mée en campagne. Le Gouvernement
» devrait anéantir toutes ces corpora-
» tions, qui ſubſtituent l'acceſſoire au
» principal, dans les états de *qui-vive*,
» dont la plus grande utilité conſiſte
» dans l'à-propos. Alors on ne verrait
» plus règner parmi des Gens, faits pour
» ſecourir & conſoler leurs Semblables
» qui ſouffrent, l'air froid, diſtrait,
» préoccupé qu'ils contractent, en ſ'oc-
» cupant de leurs niaiſeries de Corps,
» & qui contraſte ſi parfaitement avec
» leur miniſtère ».

Le petit Bachelier ſ'apperçut, en fi-
niſſant cette vive ſortie, qu'un Appariteur
l'avait écouté. Il nous quitta, depeur
de ſe faire un procès. Mais le lende-
main, nous reçumes de ſa part un pa-
quet, avec ces deux mots : *Tolle &
lege.* Il contenait les Pièces ſuivantes :

Rève d'un Bachelier.

Je rêvais une de ces nuits, que la Médecine perfectionnée alait prévenir les maladies : Déja, le caducée à la main, j'entrevoyais Mercure, qui nous amenait un Fils d'Esculape, & je crus entendre qu'il disait :

» Mortels! Jupiter veux mettre fin à vos maux ; il vous envoie une Panacée contre le plus cruel de tous. O Mortels! le Destin avait mis entre les deux Mondes une redoutable barrière : mais sollicités par leur Mauvais-génie, les Hommes alèrent contre les lois du Destin, & franchirent cet obstacle salutaire. Les Insensés! ils ignoraient qu'une nouvelle Pandore, fille de Cupidon & de la Débaûche, les attendait, pour leur donner un boîte fatale ; & les infecter de son haleine empoisonnée !.... Ils revinrent dans leur patrie; ils ouvrirent la boîte, & la contagion s'échappant avec fureur, se répandit sur tous leurs Concitoyens.

» J'aime les Hommes ; j'entrepris de les guérir : mais le Destin voulut que ce fût avec des souffrances inouïes.

» Enfin aujourd'hui, Mortels! Jupiter, Père des Dieus & des Hommes,

a resolu de vous donner un Fils d'Eſculape, qui vous enſeigne les moyens de tarir la ſource de vos maux ».

Il dit, & diſparut, laiſſant le Fils d'Eſculape au-milieu de nous.

Auſſitôt il me ſembla que j'entendais ſiffler les Serpens de l'Envie, & que des Hommes vêtus de rouge & fourrés d'hermine ſuivaient l'infernale Déeſſe, qui les abreuvait du venin de ſes couleuvres.

Ils criaient, en fesant d'horribles grimaces, *Chaſſons! Expulſons! Banniſſons le Fils d'Eſculape!*

A-l'inſtant, je crus être tranſporté au milieu d'une Aſſemblée, où je vis le Fils d'Eſculape entre les mains des *Herminés*, qui s'efforçaient de le dépouiller, & de le rendre la fable des Hommes.

Je tremblais pour lui, quand un ſpectacle d'horreur s'offrit à ma vue : les Envieus furent précipités au fond du Tartare. J'y deſcendis avec eux. Mon ſéjour n'y fut pas long ; on me fit paſſer dans des lieux moins triſtes, où je trouvai les Ames frivoles qui s'exerçaient aux mêmes choses qu'ici-bas. J'y vis des Coquettes qui fesaient encore des mines ; de Petits-colets, qui couraient après des bénéfices ; des Juges qui recevaient des pré-

sens corrupteurs; des Avares, qui ramaſſaient l'or en fusion dans l'un des égoûts du Tenare, & qui pour ſe l'arracher les uns aux autres, ſe ſoumettaient à l'horrible ſupplice de l'avaler; des Prodigues, non-moins fous, qui n'ayant plus rien à diſſiper, vendaient leur honneur & celui de leurs Femmes; des Iatres qui avaient l'art de prolonger les maladies, & d'effrayer anodinement leurs Malades; enfin, des Bacheliers de la Faculté-*Mortiferrime*, qui ſoutenaient des Thèses. Tandis que j'écoutais, ces derniers, une Ombre plus agréable que les autres, vint me chucheter à l'oreille. On ſaura le ſecret de notre converſation, par la Pièce ſuivante:

Lettre d'un Mort à ſon Médecin.

Monſieur & très-cher Père,

Qu'une Lettre de ma part ne vous effraye pas: Celui qui doit vous la remettre a le malheur d'être encore dans la priſon corporelle; c'eſt ce qui fait qu'il peut me ſervir de ſecrétaire, & toucher une plume & du papier, pour écrire mes penſées.

Quant à moi, mon ancien nom doit vous

vous être connu ; puiſque j'ai eu l'avantage d'être excorporé de votre main. Je conſerve encore une reconnaiſſance infinie, de ce qu'à l'aide de vingtquatre ſaignées, & de quatrevingtdixhuit purgations, vous m'avez decorporé vingt ans plutôt que je ne devais l'attendre de mon tempérament. Ne ſoyez donc pas ſurpris de la qualité de Père que je vous donne : qu'eſt-ce qu'un Père parmi vous, ſ'il vous plaît ? Celui qui vous a donné la vie, une vie materielle, qui mérite à-peine ce nom : cependant vous appelez l'Auteur de cette eſpèce de vie, cher Père, très-cher Père ! Et Celui qui nous a donné, à nous-autres Decorporés, la vie par-excellence dont nous jouiſſons, ne ſerait pas un Père, un très-cher Père à notre égard ! Vous avez trop de pénétration, pour que je ſois obligé de m'étendre là-deſſus.

Oui, Monſieur & très-cher Père, mon ſort eſt le plus heureus qu'on puiſſe imaginer, depuis la liberté que vous m'avez procurée. Vos Mortels ſont des fous (& j'en ris à-présent), qui ſ'imaginent que vous êtes faits pour prolonger des jours malheureus : mais la ſage Nature ſait mieux ce qu'il leur faut ; à l'inſu du Malade (&

ſouvent à l'inſu du Médecin) elle avance ſon grand ouvrage, par les moyens mêmes que les aveugles Mortels croient propres à le retarder.

Il faut, très-cher Père, que je vous dise quelque chose de ma nouvelle façon d'être: cela pourra contribuer à détruire les petits ſcrupules qui vous arrêtent quelquefois, lorſque vous donnez vos ordonnances au-hasard.

Mon bonheur commença même avant ce que vous nommez d'un nom fort-impropre, fort-vilain; avant cet état que nous ne craignons plus, & que nous aurions desiré, ſi nous l'avions connu. Vous vous rappelez que la diète abſolue m'avait épuisé; c'eſt-a-dire, entièrement degagé des liens de la matière: on me croyait ſans aucun ſentiment; & j'éprouvais des ſenſations délicieuses: je voyais toutes les choses terreſtres ſous leur vrai point-de-vue: Oh! quel mepris j'en avais! & que j'aurais été fâché qu'un groſſier conſommé m'eût rappelé à la vie & à mes erreurs! Bien-plûs! je voyais à-découvert les cœurs de tous-ceux qui m'environnaient. Je n'ai plus été ſurpris des jeûnes rigoureus que ſ'imposent les Indiens; de ceux des an-

ciens Solitaires de la Thébaïde, & de ce que les Tunquinois décernent les honneurs divins à ceux qui ſont morts de faim !

Le mouvement de la machine ceſſa : que ce moment fut delicieus ! Repréſentez-vous ce qu'éprouverait un imbécile Encorporé, en échappant a des Aſſacins bienfésans; un Naufragé aſſés malheureus pour aborder le rivage de ſa patrie ! & vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce qu'éprouva mon âme. Enſuite,... élevée dans les airs... ſe tranſportant, par une velléité, du Soleil dans Sirius, de Sirius dans l'Étoile-polaire, de celle-ci dans Fomahault, & de là dans Arcturus.... revenant enſuite dans cet Univers.... causant, me divertiſſant avec les âmes des Habitans de toutes les Planètes.... voyant les causes de tout.... lisant dans les cœurs de tous les Encorporés.... Et ce n'eſt pas-là, cher Père, la moitié de ma félicité.... Mais il ne m'eſt pas permis d'en révéler davantage; outre que l'état ineffable des âmes eſt au-deſſus des expreſſions de vos langues imparfaites.

Vous étes ſurpris, ſans-doute, qu'aucun des Excorporés n'ait encore

écrit aux prétendus Vivans (*). *La raison pour laquelle ce phénomène est rare, c'est qu'il faut qu'un Encorporé vienne réellement parmi nous, ou tout aumoins en rêve; c'est encore, parce-qu'en-général les Excorporés dedaignent si fort les Mortels, & qu'ils s'intéressent si-peu à toutes vos folies, qu'ils ne font guère plûs d'attention à vous, que vous n'en faites aux Moucherons & aux Cirons de votre Globe. Quant-à-moi, très-cher Père, malgré mon affection pour vous, je n'aurais pu me resoudre à rien toucher de matériel: mais, heureusement ce Rêveur est arrivé: la circonstance est d'ailleurs unique; puisqu'il s'agit d'un attentat qui fait frémir! Jupiter, non-content de règner dans l'Olympe, veut encore retarder le passage des Hommes dans l'Empire de Pluton son frère; il prétend les retenir dans les liens du corps, & reculer leur immortalité! C'est-là le point-de-vue sous lequel cette odieuse entreprise nous intéresse.*

Vous connaissez bien la Fille de Cupidon & de la Débaûche? Elle a

(*) Il paraît qu'un Excorporé d'Egypte avait aussi trouvé le moyen d'ecrire aux Vivans sous les rois Ptolemée, puisque tous leurs Sujets voulaient se tuer.

plûs abregé de pélerinages mortels, depuis deux-cents ans, que toute les autres maladies enſemble. Or nous ſavons qu'un Fils d'Eſculape, bravant le devoir, la deſtination, & le ſacré caractère Iatrique, ôse préserver de la ſalutaire incommodité qui vous produit tant d'honoraires, & cause tant d'Excorporations! Voyez-donc, très-cher Père, à vous opposer à cela. N'attentez pas à la vie mortelle du Téméraire; le décorporer, ſerait le recompenſer, & non le punir: au-contraire, prolongez-la, ſ'il eſt poſſible: mais arrétez ſes pernicieus deſſeins; couvrez-le d'opprobres; rendez-le la fable des Herminés! Ce n'eſt pas tout, faites ſoutenir par vos Bacheliers, une Thèse que le Docteur-Régent des Enfers en exercice, a n'aguères composée pour les Elèves de la Faculté Plutonico-Parco-infernoroyale de Decorporation.

Je vous l'envoie, très-cher Père, non telle qu'on l'a ſoutenue ici, mais accommodée à votre faibleſſe, quoique le fond en ſoit le même: Vous ne pourriez ſupporter la force, la lucidité de nos raisonnemens; vous ne pourriez en ſaisir la fineſſe; ils vous écrâseraient, vous éblouiraient, ou vous échapperaient.

THESE de Médecine soutenue en Enfer.

A
PLUTON TRÈS-GRAND TRÈS-BON,
A PROSERPINE,
& aux PARQUES, Patrones des vrais Médecins,
QUESTION MÉDICALE,
A discuter aux Écoles Iatro-Letho-Plutoniques, dans les Disputes Quodlibetaires, Plutondi (Jeudi) prochain.

M.e Macrin-Pantalon Portemort, ancien Iatre des Nosocomes Militaires, Président.

Le Médecin doit-il suivre, ou précéder les maladies?

I. La Vérité, cette vierge sainte, ne se montre pas toujours sans voile à ses Prêtres les plus chastes : le préjugé d'une part, l'intérêt de l'autre, les empêchent trop souvent de pénétrer dans son sanctuaire. Dégageons-nous de cette glu tenace, qui nous empêche de prendre notre vol dans un air libre & pur. Qu'est-ce qu'un Médecin? Le mot, en-français, ne signifie rien du-tout : mais en-latin, *Medicus* vient de *medere*, & veut dire Guérisseur; en-grec, *'Iátròs* vient d'*i'ácmaj*, qui signifie, Rendre la force; en-hébreu, *Rophé* dérive de *Raphá*, Corroborer : De toutes ces dénominations, il resulte, qu'un Médecin est un Demi-dieu, qui rend la force & la santé :

THESES in Latinum Facultatium translatæ.

DITI MAXIMO OPTIMO,
PROSERPINÆ
& PARCIS, orthodoxorum Medicorum Patronis:
QUÆSTIO MEDICA,
Quodlibetariis disputationibus manè discutienda, in Scholis Iatro-letho-Plutonicorum, die Ditis (Jovis) proximâ.

M.° Macrino-Pantalone Mortifero, Nosocomiorum antiquo Medico, Præside.

An Medicus morbos sequi, anteireve debeat?

I. Nec castissimis suis Sacerdotibus Veritas nuda se exhibet; etenim causa & qualitas rerum ipsam sæpiùs obnubilant: & hinc præjudicium, indè lucrum à sanctuario Veritatis nos amovent. Deglutinemus nos igitur ab hoc glutine tenaci, quod nos impedit arripere volatum nostrum in aërem liberum & purum. Ideò, quid est Medicus? Hoc verbum, latino sermone, venit à medendo, & vult dicere, Medentem; græco, I'atrós venit ab i'ómaj, quod significat Reddere robur; hebraïco venit à Rophé, quod derivat ex Raphá (Corroborare). Ex his omnibus denominationibus resultat, quòd Medicus sit Semi-deus, qui reddit sanitatem &

Or pour les rendre, il faut qu'on les ait perdues.

II. Il n'eſt Perſonne qui croye pouvoir douter de l'excellence de la ſanté. Cependant, ſans être paradoxal, on peut ſoutenir que cet état continu, n'eſt pas toujours favorable aux Êtres-vivans. Nous ſentons que c'eſt une vérité difficile à prouver aux Hommes vulgaires, ſubjugués par les ſens, & qui n'étant pas médecins, ne ſont point, comme nous, iniciés dans la ſcience ſaluberrime du divin Hippocrate (que ſon Père, ſ'il eût été devin, n'aurait pas dû nommer Hippocrates, dompteur de Chevaux, mais Nosocrates, dompteur des maladies): Eneffet, qu'eſt-ce que la maladie? Une crise, un effort ſalutaire de la nature pour chaſſer les impuretés; un admirable contraſte, qui fait ſentir aux Animaux leur ſanté, c'eſt-à-dire, un bien-être dont ils jouiraient ſans le ſavourer (*). La maladie eſt ce qui rend la ſanté delicieuse; elle eſt auſſi néceſſaire aux Animaux, & ſurtout aux Hommes, que la pluie l'eſt aux Plantes: Or ſi la maladie eſt néceſſaire, pourquoi donc la prévénir?

(*) *Celui qui n'eſt jamais bleſſé*, (dit Lodbroge, roi de Danemarck, dans l'ode qu'il compoſa avant que de mourir de la morſure des Ser-

fortitudinem: Atquì ut reddat, necesse est ut perditum fuerit.

II. Nemo est qui credat posse dubitare de excellentiâ Sanitatis: Attamen, sine paradoxâ, nequitur sustinere hoc statum continuum semper favorabile Entibus esse viventibus. Nos convenimus, quòd hæc veritas sit difficilis probatu Hominibus vulgaribus, subjugatis sensibus, & qui, cùm non sint Medici, non sicut nos initiati sunt in scientiâ saluberrimâ divi Hippocratis (cujus Pater, si divinus fuisset, non Hippocratem domitorem Equorum, sed Nosocratem dimitorem morborum debuisset nominare): Reverà, Quid est morbus? Una crisis, unus nisus salutaris naturæ ad expulsandas impuritates; unus contrastus qui facit sentire Animalibus eorum sanitatem, hoc est, unam valetudinem, unum benè-esse, queis non saporando fruerentur (*). Morbus est id quod reddat Sanitatem deliciosam; & est tam necessarius Animalibus, & super-totùm Hominibus, quàm pluvia Plantis: Atquì, si morbus est necessarius, per-quid hunc prævenire?

---

pents dont on avait rempli sa Prison) *Celui qui n'est jamais blessé, passe une vie ennuyeuse.*

III. Mais, (& je m'enflâme en y ſongeant) ſi vous laiſſez la maladie ſ'établir; occuper toutes les parties du corps, & juſqu'aux fibrilles les plus tenues; ſi vous attendez qu'une bonne pleurèsie, une bonne inflammation, une bonne hydropisie, de bonnes appoplexies, paralysies, pulmonies, hydrophobies, cachexies, ictéries; une bonne goutte-remontée, une bonne fièvre-putride, une bonne *ſyphillis* aient conduit un Moribond aux portes de la mort, quelle gloire de l'en ramener comme par la main.... Tel *Orphée* arrachait ſon *Eurydice* aux monſtres infernaux.... Quelle jouiſſance pour un Médecin, de voir étendu ſur un lit, pâle, livide, décharné, cet Homme ſi fier quinze, huit jours auparavant! ce Miniſtre, devant quî tout ſe courbait; ce Général qui feſait tout trembler; ce Magiſtrat ſourcilleus; ou-bien cette impérieuse Beauté, qui traînait à ſon char mille Conquêtes dédaignées! Ah! quelle jouiſſance pour un Médecin, de les voir jeter ſur lui un coup-d'œil interrogatif & ſuppliant! de voir une Famille entière, l'environner, *lui baiser les mains!*... Et quel plaisir, pour les heureus Malades, lorſqu'ils renaîtront; qu'ils reverront des lieux qu'ils avaient cru quitter, des Per-

III. At (& ego inflammor ad hœc) si vos linquitis morbum stabilire, occupare omnes partes corporis, & usque ad fibrillas tenuiores; si vos attenditis unam bonam plevram, unam bonam inflammationem, unam bonam hydropisiam, bonas apoplexias, paralysias, pulmonias, hydophobias, cachexias, icterias, unam bonam podagriam (sicut guttam-reascensam), unam bonam febrem-putridam, unam bonam Veneream-luem, conductitias Moribundum ad portas mortis; qualis gloria istum reducendi sicuti per manum! Sic Orpheus Orco suam eripuit Eurydicen.... Qualis fruitio pro uno Medico, cùm videat elongatum super uno lecto, pallidum, lividum, macilentum istum Hominem tam superbum paucos antè dies! hunc Ministrun, hunc Ducem, hunc Judicem; aut hanc imperiosam Mulierem, quœ nuper trahebat ad suum currum mille dedignatos Amantes! Vah! qualis potitio pro uno Medico, istos & hanc videndi jacientes versùs eum ictum-oculi interrogativum & supplicantem! Videndi unam Familiam totam illum circumdantem, manus ejus basiantem!... Vah! quœ deliciœ pro felicibus Ægris, cùm renascentur; cùm revisent loca quœ

ſonnes chères dont ils ſe croyaïent ſéparés pour-toujours ; des Amis, qu'ils n'avaient aimés juſques-là que machinalement ! Quelle volupté pour une tendre Épouse de voir revivre ſon benin & pacifique Mari ! ou pour un tendre Épous, de voir chaque jour la pâleur mortelle ceder au coloris tendre de la convaleſcence ! c'eſt d'abord une faible aurore ; mais bientôt les couleurs ſe foncent, & le beau ſoleil de la ſanté brille enfin de tout ſon éclat.... Ah ! quels tranſports n'éprouvent pas alors de faibles Enfans qui ſ'étaient vus prêts à perdre un Père, une Mère, les appuis de leur jeuneſſe !.... Où ſera le Barbare qui voudra enlever au Médecin ces brillans avantages ; à l'Humanité ces inexprimables délices !

IV. Tous les Politiques conviennent, qu'un État ne peut ſe ſoutenir ſans finances ; les impositions, les tâilles ſont un mal particulier qui opère le bien général. La Médecine eſt un état, dont les Membres (pour me ſervir d'une comparaison énergique, quoiqu'elle ne ſoit pas noble) reſſemblent aux *pou*·, aux *pun*····, & aux *puc*··; à la différence néanmoins, que ces Animalcules ſucent les Perſonnes bien-portantes, & que les Médecins vivent ſur les Malades : La Médecine eſt

crediderant linquere, Amicos à quibus ſe credebant ſeparati pro-ſemper, & quos huc-uſque machinaliter amaverant! Quæ voluptas, pro tenerâ Sponſâ, videndi ad vitam redeuntem pacificum Maritum quem adorat! vel pro Marito, quotidiè pallorem lethigenum cedere colori carminato ſanitatis! cumprimùm aurora vìx albula videtur; ſed brevì colores emicant, & bellus ille ſol ſanitatis ſuo toto ſplendore radiat..... Vah! qui letitiæ impetus pro tenellis Infantulis, Patre Matreve pueritiæ ſuffultoribus ferè privatis!.. Ubi-terrarum tàm Barbarus & Crudelis, qui vellet auferre Medico tàm grata munera, Humanitati verò ineffabiles delicias!

IV. Omnes Politici conveniunt, quòd Status non poteſt ſtare ſine annonâ: Vectigalia, tributa ſunt malum ſingulare, quod operatur generale bonum. Ars-medica eſt ſtatus cujus Membra (ut utar comparatione energicâ, quamvìs ignobili) aſſimilantur pediculis, cimicibus & pulicibus; verumtamèn cum iſtâ differentiâ, quòd iſti Animalculi ſugunt Benèvalentes; & contrà Medici exſugunt Ægros. Ars-medica eſt ſtatus neceſſarius: Quot Feminæ-

(dis-je) un état néceſſaire ; combien de *Femmes-femmes*, & d'*Hommes-femmes* ne ſe croient en ſanté que ſur notre certificat ! Combien d'Héritiers qui ſoupirent après la maxime de Droit, *le Mort ſaisit le Vif*, qui languiraient, ſécheraient, ſi l'art d'Hippocrates n'aidait à la Nature ! Mais cet art, ſi néceſſaire, ne ſerait-il pas abandonné, ſ'il n'alimente, ſ'il ne *locuplète* Ceux qui l'exercent ! Eh ! quoi de plus antipathique avec les amples honoraires, que d'abreger ou de prévenir les maladies ! ... Les Malades (& les Praticiens ne le ſavent que trop) les Malades ne paient guère nos ſoins, qu'à-proportion de la peur qu'ils ont eue : c'eſt donc à les épouvanter, plutôt qu'à les raſſurer, que le Médecin prudent doit mettre toute ſon application (pourvu toutefois qu'il le faſſe avec adreſſe, & qu'il paraiſſe conſoler en effrayant) : l'intérêt de la Médecine, & par contrecoup celui de la Patrie, demande que plutôt que d'y manquer, on faſſe perir des Malades, non-ſeulement de ceux dont nos *Viri clariſſimi* ont dit, *Faciamus experientiam in Animâ vili;* mais encore des plus hupés de la Ville & de la Cour, *ad exemplum* : Car

Sans argent, point de Médecin.

mulieres, quot Homunciones-feminæ, quæ non ſe credunt ſanas ſine noſtro Certum-facto? Quot Heredes anhelantes pòſt axioma Juris, Mortuus ſaiſiſſat Vivum, qui languerent & areſcerent, ſi Eſculapiana Proles non coefficeret cum Naturá! Rectè! at Ars illa tàm neceſſaria brevì non coleretur, ſi non aleret Artiſtas. Quid magis antipathicum cum amplis honorariis, quàm abbreviare, aut prævenire morbos! cùm ſit notorium (teſtibus, proh dolor! omnibus Plutonicæ-Facultatis Alumnis) quòd Ægri ratione pavoris curas noſtras remunerant! Pallant igitur, & non confirmentur à Medico prudenti (dùm terrendo, conſolare & refocillare videatur): hoc intereſt Medicinâ, & per contra-ictum Patriâ: & priuſquàm hoc omittat Iater, Ægros, non tantùm eos, de quibus dixerunt ſæpiſſimè Illuſtriſſimi Viri, Faciamus experientiam in anima vili (*); ſed étiam Primates & Magnates trucidet, ad exemplum: Nam

Prætia ſi tollas, periêre Facultatis arcus.

(*) *Fesons une experience ſur une âme vile.* Un pauvre Peintre Français, malade dans un hôpital d'Italie, auquel on appliquait cet axiome de Médecine, en guérit de peur, & ſ'enfuit.

V. Mais (dira-t-on) la *Syphillis*, par-exemple, ne pourrait-elle pas être prévenue aussi avantageusement pour nous que guérie?... O sacrilége! ô blasphème! ô renversement de tout ordre! un Médecin serait capable d'une action qui détruirait sa qualité de Médecin, de *Guérisseur*, d'*Iatrós*, de *Rophé!* Ah! la *Syphillis*, cette Hydre renaissante, qui a fait la réputation de tant d'Hercules-Nosocrates, serait, par-là, non *prévenue*, mais *anéantie* (car l'un vaudrait l'autre)! Alez donc, Insensés, alez une torche à la main, porter la flâme dans vos granges, le lendemain des moissons! alez enfoncer les tonnes qui contiennent les présens de Bacchus, le lendemain des vendanges! faites plûs, tournez les Vapeurs en ridicule, ne vous servez plus de la Diète outrée comme d'un mors, avec lequel vous domptez, non la maladie, mais le Malade: Après ces grands coups, revenez; & nous irons ensemble chanter un *Nudus egressus sum* sur le tombeau de la Médecine.... Ce n'est pas tout; ouvrez donc la porte au Vice, en empêchant la Peine de le suivre; & de graves, de tristes Médecins, toujours environnés du sinistre & redoutable appareil de la Décorporation, si propre à vous faire respecter, descendez

V. Objectabitur nobis; Annon Venerea-lues, v. g. posset præveniri tàm lucrificè pro Medico, quàm sanari?... Proh sacrilegium! ô blasphema! ô rerum ordinis eversio! Medicus non mederet! I'átròs non iatromaret! Rophé non ropharet! At Venerea-lues, hæc hydra semper renascens, quæ fecit reputationes tot Herculum Nosocratum, esset non præventa, sed annihilata! (unum etenim valet alterum). Ite, igitur, Insani, tædas manu gestantes, mittere ignem ad horrea vostra die crastiná messis! Ite dolia vostra, munera Bacchi continentia, extabulare, vulgò defonçare vìx è torculari contabulata! Facite plùs, & Vapores in ridiculum vertite! & non ampliùs diætâ-jejunâ utamini secuti fræno, quocum non morbos, sed Morbosos frænare soletis! Et post hos magnos-ictus, redite, & unâ-simul ibimus psallere, Nudus egressus sum, in tumulo Plutonicæ-Facultatis! Non est hoc totum: Aperite fenestram Vitio, impediendo quìn Pœna illud sequatur; & de gravibus tristibusque Iatris, semper circumdatis sinistro & formidabili apparatu Decorporationis, tàm idoneo veneratu, descendite ad partem (id-est rólum)

au rôle iguoble d'agréables *Préservateurs !* O vous, anciens Médecins, ennemis de toute nouveauté, *Illuſtriſſimi Viri* (car cela ne doit ſe dire qu'en latin) prêtez-nous votre génie, votre haîne contre tout progrès dans les Sciences, pour confondre les Innovateurs! Periſſent avec eux leurs criminelles découvertes, capables, il eſt vrai, de prévenir, de guérir les maladies; & par-là, également préjudiciables au Médecin, aux Malades, & aux Bienportans!... Mais je m'élève trop haut; & comme Icare, Phaéton, ou l'orgueilleus Roi du Tartare, je pourrais trebucher.... Revenons à l'Antidote.

Nous ſavons bien qu'il peut être lucratif, autant & plûs que le traitement; qu'il pourrait devenir une ſource de profit nouvelle & féconde: une ſeule conſidération nous arrête: Qui nous repondra que les Encorporés n'arracheront pas au Fils d'Eſculape ſon fatal Secret, & qu'ils n'en abuseront pas enſuite, au-point d'anéantir la *ſyphillis* notre mère-nourrice? Alors que deviendraient les jeunes Membres non *Clariſſimes* (& par conſéquent encore ſans carroſſe) de la très-mortifère Faculté? Que deviendraient.....
Mais non; les maladies, & notamment

ignobilem facundi Præservatoris! ... O vos, antiqui Medici, inimici totius novitatis, Illustrissimi Viri, commodate, infundite nobis vostrum odium contra omnem progressum in Scientiis, ad confodiendos Innovatores! Cum eis eorum criminales inventiones, aut decoctæ, (capaces, cedo, præveniendi & medendi morbos, sed æqualiter prejudiciabiles & Medico, & Ægris, & Benevalentibus) funditùs pereant!.... At, quò efferor! Cavendum ne novus Icarus, aut Phaeton, aut Baalsebuth cespitem!... Redeamus ad Præservativum.

Nos scimus benè quòd potest fieri nobis scatebram lucri novam & fœcundam: una sola consideratio nos retinet: Quis nobis erit cautio quòd Respublica non favebit Æsculapiadis Antidoto, quo deinceps abutetur, usquè ad annihilationem Venereæ-luis, nostra mater-nutrix? Et tunc, quid fieretis, ô vos, Semi-membra Plutonicæ Facultatis non adhuc Clarissimi Viri, & sine curru (id est sans carrosse*)?.... Sed motos placebit Facultati componere fluctus nostri turbinis: morbi, & notatìm Venerea-lues, erunt, pro more, secuti, & non præventi; Plutonica-mortiferrima Facul-*

la *Syphillis*, feront (comme de coutume) *ſuivies* & non *précédées*; la Plutonique Faculté, qui eſt *Orbi & Urbi Lethum*, ne ſouffrira jamais qu'on tariſſe une des ſources de ſes finances, abſolument néceſſaire au ſoutien, à l'illuſtration, à la gloire d'un Corps aujourd'hui ſi floriſſant.

Donc le Medecin doit ſuivre, & non précéder les maladies (*).

(*) Cela eſt ſi vrai, que l'uſage en a conſacré l'expreſſion; l'on dit d'un Médecin, qu'il a *ſuivi* la maladie de tel & telle.

Les noms des Docteurs diſputans, *& leurs qualités, ſont à la page latine.*

Voici la traduction de ces dernières,

1, Profeſſeur Plutonique.
2, Médecin des Femmes de la Ville.
3, Médecin des Dames de la Cour.
4, Médecin qui aime à faire jeûner ſes Malades.
5, Médecin des Enfans, anti-Inoculateur.
6, Docteur Sangrado, ou Médecin d'eau-douce.
7, Médecin qui ne guérit qu'avec des purgations.
8, Médecin porté pour la ſaignée.
9, Médecin parfait connaiſſeur aux déjections.

Suite de la Lettre.

Vous voyez par cette Thèse, qu'elle eſt ici notre façon-de-penſer: Je crois,

tas, quæ est Orbi & Urbi Lethum, *numquàm sufferet quòd ille fons uberrimus sui reditûs, tam necessarius fulturæ, illustrationi, & gloriæ Corporis hodiè tàm florentis, ab Æsculapiadi perfido sit exaustum.*

Ergò Medicus morbos sequi, non anteire debet.

Domini Doctores Disputaturi :

M.er Antiquus Tientfort De-la-Routine, *profes. Ditius.*	*M.er* Jejunus Dietinet, *phræniater.*	*M.er* Abdo-Currens Purgadin, *choliater.*
M.er Amatus-Desideratus Vaporipéte, *guniater Urbis.*	*M.er* Gallus-Variolinus Inoculatifuge *pædiater.*	*M.er* Rigobertus Patiens-Conjecturalis De-la-Saignette, *philæmatiater.*
M.er Benignus Vitalis Tâte-en-bas, *guniater Proserp.*	*M.er* Lazarus-Exhumatus Boileau, *hydriater.*	*M.er* Urinalis-Ferjus Flaire-au-pot, *philoscatiater.*

Proponebat Elysiis *Junctil'eus-Ergotatus De-Satyrancour*, Picardus, Mortigerrimæ Facultatis Medico-Plutonensis Baccalaureus, Theseos Auctor, anno Proserpin. elat. in Elys. 111,111, 000,000, à sextâ serotinâ, ad medi-noctem.

Typis mandetur, Minos-Rhadamantus Parcadinus, *Decanus*.

Typis Vid. Alectûs *Brouillamini*, Universit. Infernorum, Mortiferrimæ Facultatis, necnon Poëtarum & Romangrophorum omnium Typographæ.

très-cher Père, que vous en ferez content: elle est composée dans des principes que tous les Bons-esprits, même les Encorporés, trouveront sûrs & certains.

Je finis, Monsieur & très-cher Père, en vous souhaitant une prompte Béatitude, à vous; mais au criminel Préservateur, le plus grand éloignement possible de notre heureus état.

Je suis, & serai, jusqu'à votre natalice ou excorporation fortunée,

Monsieur & très-cher Père,

Votre zèlé Protecteur,

ZIZIZI LEGERITINI, autrefois, LUC TUBŒUF.

De Paris, sur la flèche de la Saintechapelle, l'an 2 de mon natalice, ou 17 ' '.

Comme l'Ombre debonnaire de *Luc Tubœuf* achevait de me dicter ce qu'on vient de lire, un bruit horrible, que fit le Docteur *Portemort*, m'effraya, & je m'éveillai.

N.[a] Je n'ajoute rien à cette Pièce, *Ridiculum acri....*

¶ La ſavante Aſſemblée applaudit fort à l'ingénieuse idée de ce combat ridicule, & de montrer aux Médecins leurs torts envers un de leurs Confrères, par une Thèse qu'ils faut qu'ils adoptent, ſ'ils perſiſtent. On en riait encore, lorſqu'on vit une ſorte d'Arlequin, habillé ſous deux coſtumes très-différens. Madame la Préſidente en rit comme une Folle; ce qui bannit la gravité de toute la reſpectable Aſſemblée. Lorſqu'on eut fait trève aux ris, l'Arlequin (c'était le Licentié ès-lois) dit, en affectant l'air *Taconet* :

—Madame, Mesdames, & Mesſieurs: Ariſtophanes, ce grand Poète-comique grec, non-ſeulement peignait les ridicules par les mœurs, mais il employait encore les habits, pour faire comprendre mieux ſon idée. C'était auſſi l'usage des Prophètes Arabes, & même de ceux des Juifs, de donner par leur habit, l'emblème de ce qu'ils alaient dire. Pardonnez, Madame, Mesdames, & Mesſieurs, la groſſièreté des Perſonnages, en faveur de la fineſſe des allusions-:

La Raptomachie,

Dialogue ſerio-comico-amphigourique,

entre

Jean-Nicodème Tranchet, m.e Sav'tier, ancien Juré de ſa Communauté, demeurant à Paris, rue *Saintéloi*, tout-près le Palais :

&

Gilles-Blaise Mourdeſinge, me de-d'même, Juré en charge du même Corps, dans la même rue, proche le même Endroit.

Jean-Nicodème Tranchet.

Bonjou'donc, Voisin. Queume vou v'la ! n'on dirait qu'vou ête en colère.

Gilles-Blaise Mourdeſinge.

Morguier ! Voisin & Confrère ancien, ça n'eſt pas ſans ſujet : tout va d'guin-goie du d'puis queuque temps. Mais morguier ! l'confrère Blêmart Lalêne & moi, j'y mettrons bon-orde, piſque j'ſomme en charge.

Jean-Nicod. Queument ? qu'ec-c'eſt donc ?

Gilles-Blaise. I'faut vou conter ç'a, Voisin : Mais je ſ'ron mieux ici près au *Cer-montant* (*). Alez faire tirer

(*) Cabaret dans la rue *Saintéloi*, dite *de-la-Savaterie.*

pinte,

pinte pendant que j'vas dire deux mots à eune jolie Pratique, qui ne s'trouve pas un bout bien mis : je suis à vou sou la minute.

Jean-Nicodème au Cabaretier. Pinte & deux verres, Garson. Du bon : à six, s'ill i en a : sinon à huit ?

Le Garson. Nous n'en avons qu'à dix.

Jean Nicod. Je n'en bois qu'à douze, & je m'moquais d'toi. (*à-part.*) Ce Drôle-là croyait-i'pas de m'renvoyer par-là !... Alons, la-Maison ?

I.re Pinte-de-vin.

Gilles-Blaise arrivant & buvant un coup. Il est ma-foi bon !

Jean-Nicod. C'est l'lait des Vieillards, Confrère. Mais v'nons en à ç'que vou disièz des affaires du Corps ?

Gilles-Blaise. Du Corps ! ç'mot-là s'passe ; j' nou voulon appeler à-présent, l'Orde (*) de Messieurs les Sav'tiers.

Jean-Nicod. Ben-dit ! & je s'eron l'*Orde de la Savate* ; & ç't Orde-là en vaut ben eun aute. Mais voyon ; contèz-moi vote histoire de bout-en-bout ?

Gilles-Blaise. Vous saurèz que du d'pui queuque temps, l'Orde des Maî-

(*) Ancien adjectif, qui signifie *sale.*

tes-Sav'tiers ſ'diſtingue; i'n'magnion pus ni l'alêne ,ni l'fi-gros , ni l'tirepiéd, ni l'tranchet , ni l'empeigne , ni la ſ'melle ; tout ça n'eſt pus qu' les encenſoirs (*) d' la profeſſion de l'Orde.

Jean-Nicod. Ah! je n'ſavais pas ça! Eh! qui fait donc l'ouvrage d' la boutique ?

Gilles-Blaise. L's Apprentis. Pou à-l'égard de nou-autes Maîtes, j'diſputons, & j'exerciſſons, queume d'petits Rois, note geſquion ſu tou & un-chacun des Membes de l'Orde. Par-exempe, je n'voulons pas qu'ill i ait dans l'Orde de branches gourmandes, qui enlèviont aux autes Maîtes toutes leus Pratiques : Je n'voulons pas qu'un Maîte feſſe l'ouvrage trop ſolide, & qu'i donne un r'ſum'lage, qu' aille durer deû-fois pûs qu'du neû : Je n'voulons pas qu'i'rende l'ouvrage faite & parfaite drès le lendemain; i'ſemblerait donc qu'l'Orde n'attendifferait qu'après une paire de ſavates pou avoir du pain! I'faut qu'un Maîte feſſe à ſon aise ; & pis qu'i laiſſe l'ouvrage faite eune quinzaine en parade dans les rayons d'la boutique; ça lagrnit; ça fait honneur à l'Orde. Vou

(*) Acceſſoires.

ſentez fort, Confrère ancien, que ſi n'on rendait tout-d'ſuite, les rayons des boutiques ſerions nuds, & qu'n'on n'arait pas la visite & r'visite de tant d'jolies Femmes-de chambes, Cuisinière, Couturières, Ravaudeuses, Crieuses-de-vieus-chapeaux, Filles-de-plaisir, etcétéra, qui viennon ſ'faire mette des bouts!

Jean-Nicod. J'ſens ç'a, Confrère: queûe politique! & queume n'on rafine au jour d'aujourd'hui!

Gilles-Blaise. Pou rev'nir au fin de note afaire, vous ſarèz qu'j'épuçons tout-présentement de note Orde, eun Maître, ou plutôt un Guiable (car n'on dit qu'il eſt ſorcier); l'faitait l'ouvrage de dix Maîtes; i'donnait des r'montures dont les Pratiques n'pouviont voir la fin, & l'empeigne était en loques, que la ſ'melle était toujous queume neuve. Je m'en-vas vou mette ça pu au clair, avec une ſeconde pinte; car la nôte eſt viiide.

II.de Pinte-de-vin.

Gilles-Blaise (après avoir verſé & bu). Vous ſarèz don qu'ign i a quatre ou cinq ans que j'l'épluchons: Mais c'eſt du-d'puis deux en-çà qu'il a pûs fait d'ſes tours. Et premièrement d'abord,

i'gn i a queuque temps qu'un Monsieu d'la Cour lui donnit ses botes à r'parer. I'faut voir queume i'rac'moda ça! Jarni! si ç'n'était qu'ça est gâter l'méquier, ça arait pu ête euu chèfd'œuve d'maîtrise! En fin finale, a'valiont mieux qu'neuves, & all'ont sauvé leû homme, qui s'était enfondré dans un bourbier juqu'au cou, son cheval su luiqui, vou lli donnait des ruades tant qu'en v'tu; maì eune des botes s'trouvissit de-façon qu'à garantissit la tête; j'n'avons pas èté fâché d'ça, mais de ç'que ces botes-là duront toujous. Et d'eun. Je n'vas pas vou parler de ventilles, ill i en arait morguienne pou juqu'à demain.

Jean-Nicod. Beuvons, & dites-moi son nom.

Gilles-Blaise. Parguié, Confrère ancien, vou n'c'naissez qu'ç'a: c'est Maîte Languette.

Jean-Nicod. Maîte Languette! Par-la-mardi! i'fu r'çu quant & quant qu'Maîte Quartier, qu'Maîte Semelle, & qu'Maîte Oreille; & c'était Maîte Tirepiéd & moi quiéquions Jurés en charge. Mais ça faitait un bon Sujet, & son chèfd'œuve (i'm'sembe l'voir encore) fut une paire de mules gorge-de-pigeon de la Femme-de-chambre de la

Maitreſſe du premier Commis d'un Miniſtère d'État; i'rajeuniſſit les talons qui étquions blanc-ſale, & i' les pinturiſſit en rouge comme à-neuf; &-pis il mettit eun deſſus-d'droguet blanc; & vous ariez juré qu'ç'était des mules neuves, appartenantes au piéd d'une Dame des chœurs du grand Opéra. Oh! ſi je l'connais!

Gilles-Blaise. V'la quiétait bon pou l'chèfd'œuve. Mais i'n' faut pas tant faire l'*Olibrius* qu'i'fait, paç'qu'i' ſara mieux lire & ècrire qu'eun-aute! Sa's-vou lè Hiſtoire du temps paſſé, Confrère ancien? & c'naiſſez-vou quiétait Juré de note Orde ign i a ſoixante à quatrevingts-ans?

Jean-Nicod. Parguié non: qu'ec-qu'ç'a m'fait?

Gilles-Blaise. Oh ben, m.ᵉ Languette fait tout ça ui: Et ign i a queuqu'années qu'i ſ'amuſi à grifoner l'hiſtoire des rembourſemens de la C'munauté des Maîtes-Sav'tiers. Vous ſarèz donc (à ſ'en raporté à ç'qu'i dit) qu'ign i a ſoixante à quatrevingts ans, note Orde avait deux ben-mauvais Jurés! dont l'eun, qui était vieux comme ces rues, ſ'appelait *Tire-baise*, & l'aute qui était jeune, *Nézrond.* Ces deux Jurés faitirent ben du

mal aux Maîtes ! mais i'ſ'faitions amis des Compagnons. Et Languette apreuve ç'a. Mais n'on conte de ç'Juré Tirebaise, des choses ben-terribes ! I'faitait des ſaisies concubicionnaires cheux les Maîtes, & i'les faitait ancore apreuver au Bureau. I'gn i avait eun de ſes Amis, avec quî iſ'bouilliſſit; & ſavez-vou ben ç'qui faitit à ſes deux petites Filles ? Rien que d' leux faire mette en capilotade par ſes Aprentis, des ſoulliers tout-neufs, où i'n'manquait rien, & d'les envoyer nus-piéds en ſtation à queuque croix de Miſſionaire; d'façon que les deux pauves Petites en prenirent chacune eun bonrhume, dont à manquirent d' mourir.

Jean-Nicod. Ah ! c'eſt ben mal ! Et Languette apreuve ç'a?

Gilles-Blaise. Je n'vou en dis pas la centième partie. Pou à l'égard de Languette, i'l'apreuve comme ça; mais vou ſentez-ben qu'nou-autes, qui lli en voulon pou aute chose qui ne r'garde que note Orde, j'ſomme ben-aises qu'n'on croye dans l'beau-monde d'nos pratiques, que Languette a mauvais-cœur.

Jean-Nicod. Ben dit ! Beuvons. Et ç'Néz-rond ?

Gilles-Blaise. Oh ! pou à-l'égard de ç'tila, i' l'aime; car i'va toujours di-

sant qu'ç'a faitait un Juré *plein d'esprit*. Mais ç'tait eun Drôle, que ç'Néz-rond, queume ign i en n'a guière. I'voulait tout à lui, & pou ête tout-seul su terre, il envoyit *ad Patres* eun petit Frère qu'il avait, à-force de lli faire manger du pain-genci; & pou quant à l'égard de sa pauve Mere, i faitit tant, qu'a'tombit dans l'baquet à ramoitir, où a' s'noyit, sans qu'il aì évu l'cœur d'lli porter secours.

Jean-Nicod. Et Languette, qu'èc'-qui dit à ça?

Gilles-Blaise. Ah! i'dit qu'ça n'est pas ben. Mais ca n'empêche pas qu'i' n'dise qu'ce Néz-rond n'était pas eune bête.

Jean-Nicod. Il a tort en ça. I'fau être pis qu'les bêtes, pou donner du pain-genci à son p'tit Frère, & laisser nayer sa prope Mère dans un baquet d'eau puante.

Gilles-Blaise. Ça n'est pas tou: ill i a v'nu queuque temps par-après eun bon Juré, qui s'neumait... Turelututu, & Languette dit queume-ç'a que c'étaì un Nigaud, & i's'moque d'lui.

Jean-Nicod. Il s'moque d'lui!

Gilles-Blaise. Mais si ben, que ç'-Juré, qui savait l'latin, ètant passé eun-jour, sans (à ç'qui crayait) avoir fait

plaisir à queûqu'un, i'disit en latin, *Missipipi Requiem didi!* ç'qui v'lait dire en ces temps-là, *Mes Amis, v'la eune journée d'perdue!* Et n'vla-t-i'pas qu'Languette dit queume ç'a, que ça n'tait pas vrai; & qu'eun bon Juré comme Turelututu n'pouvait pas perde eune journée, sans avoir fait queuque bon r'sumelage: I' lli donne un démenti!

Jean-Nicod. Un démenti vaû eun soufflet; & quand i'l'a dit, si Turelututu lli avait donné...

Gilles-Blaise. I'n'pouvait pas; car il est *defonctis* ill i a p'tête cinquante ans..... Mais note pinte est vüide: tirez eun-peu la sonnette, Compère... Pou r'v'nir, vou voyez ben qu'Languette a donné eun démenti à eun ancien Juré. Mais ç'n'est pas tout: il a èvu eune dispute de tous les Guiables aveu l'Confrère Blêmart l'Alêne, queume vous d'vez l'savoir: & pis eune aute pus fraîche au sujet d'eune Pratique, m.r Bigarreau; & pis cent & cent autres, tant qu'ç'a s'rait trop long!

III.me Pinte-de-vin.

Le Même. Si j'beuvissions pendant qu'il est frais: ç'a m'rapeulera la mimoire......... A-présent, j'm'en vâ en-

core vou conter l'histoire d'eune aute paire de botes, qu'il a rac'modées pou eun Mirlitaire, avec un plastron de busle, qu'i lli a r'faitu, pou s'battre à l'encontre d'eun p'tit Aigrefin & d'eune vieille Sorcière. Vou farèz que l'Mirlitaire avait ses chaussures guiablement délâbrées, & qu'en llieu d'les faire rac'moder dans note Orde, i'voulit en acheter d'hasard à une R'vendeuse: Pou ç'a faire, il alit cheux eune, qui tout-justement était sorcière, & qui lli prometissit, qua' lli en vendrait, & ben pûs, qu'a lli f'rait d'l'or aveu des feuilles(*). Et v'la que l'Mirlitaire lli donnit des feuilles, & qu'i's'en-alit, comptant bonnement qu'ç'a alait d'venir d'lor. Mais bast! quand i'r'venissit l'lend'main, ne v'la-t-i' pas qu'la Sorcière lli disit qu'all' avait fait d'l'or..... Lui, tout-joyeus, crayait déja l'tenir: i' d'mandi à l'voir. La Sorcière prenit eun grand sérieus, & a' lli disit, qu'all' l'avait envoyé cheux lui. I'disit qu'non; a'r'disit que voui; i s'fâchit; a lli disit qu'a' lli preuverait. Le Mirlitaire qui se voyit eun pied-de-néz,

(*) Les Paysans & les Bonnes-gens, disent que l'or que donnent le Diable & les Sorciers se change en feuilles sèches. [*Note de l'Editeur.*]

ſ'en v'nit treuver maîte Languette, pou qu'i lli treuvîſſît eun plaſtron & des bo-tes-fortes, pou aler ſ'battre à l'enconte d'la Sorcière. Et v'la que notre Confrère en treuvit dans ſ'boutique qui feſiont au Mirlitaire queume ſ'all'avion été faites ſu ſu meſure; & le Mirlitaire ſ'alit batte conte la Sorcière, conte l'p'tit Sorcièrot, conte une Sorcièrote, & conte deux jolies petites Sorcièrotinettes, qui piquiont queume des mouches-à-miel. Le Mirlitaire vainquiſſit, & r'évu ſes feuilles. D'où ç'que vous voyez ben, Confrère ancien, qu'Languette eſt Neigeomancien, ou Sorcier; & que du d'-puis que l'monde eſt monde, & qu'n'on porte des ſavates, ign i a point évu d'-maître-Savetier, qui fuſſît Neigeomancien. Or vou voyez ben par ç'a, que j'n'pouvons pas en conſcience, nous autes qui n'ſommons pas Sorciers & Neigeomanciens, conquumiquer avec eun Sorcier, & garder dans note Orde eun queûqu'un qui l'eſt.

Jean-Nicod. Vous avez quasi raison.

Gilles-Blaise. Quasi! tout-à-fait, Confrère ancien. Et eune pinte-de-vin qui va nous monter, parachev'ra d'vou mette ç'a au pus clair.... (*Il appelle le Garſon*). En Queurquiens, je n'de-

vons pas hanter ni feurquenter les Sorciers.

IV. Pinte-de-vin.

Le Même (après avoir bu deux coups presque de suite : Pou rev'nir à Maîte Languette, il est Sorcier, & d'la pus noire sorceullerie qui sait. Maîte Fauconneau, & pis eun aute Confrère, Maîte Rubisulongue, voulirent aussi faire des bottes à la Sorcière, au Sorcièrot, à la Sorcièrote, & aux Sorcièrotinettes : mais bast ! i'n'équions, pou ç'qui est d'la sorceullerie, que d'la Saintjean, en comparaison d'Maîte Languette ! La vieille Sorcière mourit pendant ça, & après qu'a fu mourue, ça n'en alit qu'pus mal. Maîte Fauconneau & Maîte Rubisulongue n'ont r'sav'té rien qui vaille ; i'n'ont donné qu'des bottes-molles au Sorcièrot : c'est qu'i n'équions pas sorciers, voyez-vous ben ; & v'la des Gens queume i'nou en faut.

Jean-Nicod. Ben-dit, & mieux pensé, note Juré ! Et vous lli alèz donc interdiser le tranchet & la savate ?

Gilles-Blaise. Ça est dèja fait pus des trois-quarts-&-demi. Et queume il est sorcier, j'l'ons fait exoriser par eun Chantre d'mes Parens, & qui s'neum-

me quasi tout queume moi, pisqu' c'est Jean-Melon *Mourdesinge*. I' l'a don exorisé, en faitant conte lui, eune *Quiorie de l'empeigne*.

Jean-Nicod. *Quiorie!* ah! ça doi ête ben drôle!

Gilles-Blaise. C'est pis qu'drôle, car ça est *drôlibus*. Mais l'Neigeomancien, qui sait lire & ècrire aussi ben qu'eun Chantre, a aussi grifonné eune *Quiorie* pou *contrequiorer* ç't'elle-là de Jean-Melon Mourdesinge, & il a entître la sienne, *Quiorie d'la s'melle*. Et all'est ancore ben pu drôle que l'aute, qui est ben drôle. Je vourais pou deux pintes que vous l'èvussiez lètue.

Jean Nicod. Ecoutez, Confrère; *In vino veritas*; j'ons bu *tanquam sponsus*, & voila la cinquième pinte-de-vin qui monte. Goutons-y; &-pis j'vas vous parler.

V.me Pinte-de-vin.

LeMême (*après avoir bu plusieurs coups en parlant de la bonté du vin, &c.*) I'faut vou dire à-présent, q'j'ai lètu la *Quiorie d'l'empeigne*, & ç't'elle-là *d'la s'melle*: Et sa's-vou ben ç'que j'pense? c'est qu'vou ête tou des fous, de n'pouvoir souffrir dans note Corps un Membe qui fai honneur à la manique.

A-t-i pondiriqué *? a-t-i' gâté les chauſſures de ſes Pratiques, enllieu d'les rac'moder? leu en a-t-i r'ſave'tées qui les bleſſiont? A-t-i' rendu à Jaqueline la chaſſure de Claudine? Hors de ça, note Corps n'a rien à lli dire: S'i ſ'eſt ſotisé aveu queuque Maîte, n'on lli a répondu, & il a r'répondu, & la meillieure langue a eu raison. Si j'nou expuçons queume-ç'a l's uns l's autes, Peurſonne n'ſera ſûr d'pouvoir reſter tranquile ſu ſon eſcabeau, ſon tire-piéd à ſon genou, dans ſa boutique? Laiſſon donc toutes les diſputaſſeries, & n'alons pas donner aux Sav'tiers à v'nir, eun mauvais exemple: eun-jour vote prope Fils ſ'rait p'tête chaſſé queume Sorcier, par les mêmes précepſes qui faisont au jour d'aujourd'hui chaſſer Maîte Languette: ſi vou peuviez tout ç'que vou v'lez faire, vou pourriez pûs qu'note bon Roi; & i'm'ſembe, à moi, qui doi ête le premier Pouvant; & q'tou les aute Pouvans d'vont pouvoir moins qui n'peût. Et ſu ç'a j'paye l'écot; & quittons-nou bons hami, queume j'ſouhaite que ſ'quittiont tou les Confrère à la peurchaine Aſſemblée (*).

* Prévariqué.

(*) Le ſouhait du Sav'tier n'a pa été rempli; m.e Languette fu expucé.

☞ Après avoir été, comme tout le Public, partisan du mérite de ce *Maître*, sa conduite postérieure envers des Corps respectables, & des Citoyens du premier mérite, qui, à tous egards, ont bien mérité de la Patrie, a éteint le sentiment d'intérêt, qu'il avait d'abord justement excité, comme tous les autres Infortunés qu'on opprime.

¶ Quant à moi, dit en s'éveillant un gros Homme, qui avait dormi pendant la lecture des trois Pièces précédentes, de tous nos usages sociaux, celui que j'approuve davantage, ce sont nos *Loteries*; elles me ruinent, mais elles me bercent d'espérances, & ma vie s'écoule dans une délicieuse chimère. Je voudrais qu'on mît tout en Loterie, le mérite des Auteurs, celui des Ouvrages, la beauté des Femmes, leur vertu, la réputation des Médecins, la santé des Malades, le gain des procès, le succès des Pièces de théâtre, &c.ª, &c.ª, &c.ª, &c.ª, &c.ª, & tout n'en serait que mieux: les Hommes n'auraient à se plaindre que du sort; la paix & l'harmonie régneraient entre eux, & nous verrions renaître l'âge-d'or. C'est d'après cette idée, que j'ai moi-même imaginé une Loterie, dont, avec la permission de Madame la Présidente, je vais vous lire le plan. Donnez-moi votre attention, & *favete linguis*;

La Loterie.

Je ſongeais un-ſoir, comment on pourrait doter les Filles-de-mérite, qui réüniſſent le bon eſprit & la beauté. Car, ô lâches Européans, vous que j'aime, en d'autres cas, à regarder comme les plus ſages des Humains, en cela ſeul, vous êtes des Fous, des Inſenſés, des Imbéciles, que vous avez établi que les Femmes auraient une dot. Maudit ſoit celui qui le premier dota ſa Fille !....... Maudit ſoit le premier qui dit aux deux-ſexes, marchez égaux ! car il détruiſit le bonheur des deux ſexes. Maudit ſoit celui, qui dit aujourd'hui : Élevez les Filles comme les Garſons : car ſi on l'écoutait, le malheur des deux-ſexes ſerait à-jamais irréparable. Si vous faites des Hommes de vos Filles, ô Français, vos Hommes deviendront des Femmelettes ; car il faut qu'il y en ait : N'en avez-vous pas la preuve à Paris ? Que de Femmes en culottes ? Tous vos Petits-colets, tous vos Maris benêts, ne ſont-ils pas moins que des Femmes ? C'eſt peut-être la raiſon qui vous a fait naître cette idée ridicule, qu'il faut élever les Femmes comme les Hommes, parce-qu'el-

les profiteraient mieux de l'éducation mâle ? Une des raisons de l'anarchie qui règne, ſur-tout depuis cent ans, dans l'intérieur des Familles, ce ſont les dots. Invention ſtupide & barbare, qui n'a produit que des malheurs ! La Femme ne doit avoir qu'une dot, la bonté & la beauté ; deux qualités également eſſencielles, que la dot rend inutile à une Fille. Un Monſtre de laideur, boſſue, contrefaite trouvera un Mari, ſi elle eſt riche, & deviendra le moûle où il jetera une génération d'Êtres méchans & difformes. Combien d'exemples n'en a-t-on pas eu ! Otez les dots, ô Français ! ſoyez les premiers à donner cette leçon à l'Europe ! N'attendez pas que l'Anglais, jalous de votre gloire en tous les ſens poſſibles, vous prévienne en cela. Achetez vos Femmes, comme les Chinois, plutôt que de recevoir une dot... Mais non ; qu'une loi favorable facilite les mariages. L'Épouse n'apportera en dot que ſes charmes, avec ſes habits, ſelon ſa condition, non comme dot, mais pour diminuer les premières dépenſes du Mari. Vous verrez alors vos Filles acquerir à l'envi les vertus & les grâces qui captivent les Hommes : vous les verriez modeſtes & tendres après le mariage :

les mœurs éprouveront une révolution heureuse & ſubite.... Loin de nous la corruption ! loin lesprocès ſcandaleus des ſéparations !.... O heureuse loi! Fille du ciel, le *P. F.* proſterné te demande à l'Etre-des-Êtres ; viens, nouvelle Aſtrée, viens nous ramener l'âge-d'or ! & les mœurs, & les grâces, & la beauté, & la vertu ! S'il faut des Célibataires, ces Monſtres ſeuls qu'on étouffait à Sparte, qu'on noie à la Chine, ſeront deſtinés à l'être.

Je rêvais donc un ſoir, au moyen de ne pas laiſſer condamnées au célibat tant de Filles belles & parfaites, qui ſont forcées de ſe jeter dans un cloître, ou que leur, Parens y renferment inhumainement, par le plus affreus des crimes, puiſqu'il eſt contre la Nature : Et j'imaginai, que lorſqu'une Jeune-perſonne aurait toutes les qualités, beauté, bonté, ſanté, vertus, il falait, pour éviter ce qui n'arrive que trop ſouvent, qu'elle ne fût ſacrifiée à un Vieillard cacochime, ou renfermée, porter une loi, par laquelle » Les Magiſtrats & les Notables ſeront » autorisés à avoir l'œil ſur les excellens » Sujets, & à décider que ces Jeunes-» perſonnes ſans fortune, ſeront mariées » par loterie, ſuivant leur condition :

» c'eſt-à-dire, que les Billets ſeront
» taxés de-manière, que la Loterie tirée,
» la Fille ait une dot honnête, &
» telle que l'Heureus aurait pu l'attendre
» d'un bon Parti ». La loi portera,
» que ces Loteries ſeront toujours com-
» poſées de mille Billets, fixés à un
» écu pour les Filles d'Artisans, &c.[a];
» à ſix livres pour les Filles des petits
» Marchands; à douze livres pour celles
» des Merciers, &c.[a]; à dixhuit livres
» pour celles des Marchands plus riches; à
» un louis pour celles de la Bourgeoisie:
» Enfin, à cent livres, & même à mille
» livres, pour les Demoiselles, ſuivant
» le degré d'élévation de leur Famille ».

Moi, le *P. F.* brûlant de zèle pour le bien-public, & la félicité de mes Égaux, j'ai réfléchi mûrement, durant plusieurs ſoirées, ſur ce projet de Loterie, pour y découvrir des inconvéniens, & je n'y en ai point trouvé; & je n'y ai vu que des avantages infinis. Mais il faudrait qu'à l'appui de cette loi, on ajoutât une clause importante, c'eſt que les Cloîtres ne puſſent être peuplés que les Êtres de rebut dans les deux-ſexes. Nous ne ſommes plus dans ces temps, où l'on dévouait des Hommes comme les Victimes de la Loi judaïque, qui n'en admettait

que de parfaites : le plus bel hommage qu'on puiſſe rendre à la Divinité, c'eſt de contribuer, en ſuivant la Nature, à la perfection de ſes Productions ; c'eſt d'anéantir, ſans moyens violens, les monſtruosités que le régime ſocial fait naître. Voila un hommage digne de l'Être parfait, qui ne ſe plaît que dans la perfection. La piété contraire à cette loi, eſt une piété barbare & fauſſe.

J'ai enſuite réfléchi ſur les précautions à prendre. D'abord, il eſt clair, que dans nos mœurs, aucun Homme marié ne pourrait être Actionnaire. Cependant, il m'eſt venu une idée, c'eſt que des Hommes mariés riches, pourraient contribuer à diminuer le nombre des Aſpirans, & remplir juſqu'à la moitié des Billets de la Loterie : mais en ſe fesant enregîtrer, ils feraient diſpenſés de donner leur nom, &c.[a], en écrivant en ſuite de leur mise : *ſans prétention :* tous les Billets *ſans prétention*, ne feraient point mis dans la roue pour être tirés avec les autres ; ils ne ſerviraient qu'à écarter le trop grand nombre d'Aſpirans.

2.^{nt} La condition de la Fille étant exprimée par l'avis public de la Loterie, on ne délivrera les Billets qu'à des Jeunes-gens qui l'aſſortiront ; à-moins

qu'un Jeune-homme de mérite, quoiqu'inférieur par ſa naiſſance, n'obtînt l'aveu des Parens & de la Demoiselle, qui lui donneront une permiſſion par écrit de prendre un Billet. Cette loi, de l'inégalité, n'aura pas lieu pour les Jeunes-gens d'une condition ſupérieure; parce-que l'Homme étant le Chef de la Femme, il n'y a aucun inconvénient qu'il ait la ſupériorité de la condition.

3.^nt Les Parens, & la Demoiselle, auront droit, la veille du tirage, & lorſque la Loterie ſera fermée, de ſe faire lire la Liſte des Actionnaires: ils en retrancheront quiconque ſerait de mauvaises-mœurs, publiquement deshonoré, ou connu pour un mauvais-ſujet. La répugnance de la Demoiselle ſerait auſſi écoutée; mais elle ſerait obligée d'en donner les raisons. Les Billets rejetés ne ſeront pas mis dans la roue: on ſuſpendra le tirage, & on publiera quel nombre de Billets reſte à remplir: Ceux qui auront déja mis, pourront remettre une-fois ſeulement, à-l'exception de ceux rejetés, auxquels l'argent ſera rendu dans la matinée du tirage, mais ſans ſcandale: cette remise ſe fera ſecrettement; le rejet ne ſera ſu que du premier Magiſtrat de la Ville, qui ſera ſeul

avec les Parens, lorſqu'ils feront la lecture de la Liſte des mises.

4.^nt Tout Actionnaire pourra prendre un nombre de Billets, en prouvant que cette mise n'incommode pas ſa fortune.

5.^nt Si un Homme riche, & qui ne ſerait point dans le cas du rejet, prenait ſeul la Loterie, il pourrait être accepté par la Demoiselle & les Parens, cet Homme ne riſquant rien, que de ne pas avoir de dot.

6.^nt Un compromis de deux Jeunes-gens qui prendraient la Loterie à eux-ſeuls, ne ſera pas accepté; à-moins qu'ils n'euſſent une fortune bien audeſſus de la perte que la Loterie occasionnerait à l'un d'eux.

7.^nt Un Jeune-homme qui aura mis, pourra recéder ſon Billet & ſon droit à Un-autre, juſqu'à l'inſtant où la Liſte ſera lue par les Parens; mais l'Acquereur ne jouira de ſon droit nouveau, qu'autant qu'il aura été, ſon Billet à la main, faire effaçer le nom de ſon Cédant: ſ'il le négligeait, le droit ſerait perdu pour tous-deux, & la mise reſterait à la Fil e.

8.^nt S'il arrivait, que lors de la lecture, l'Acquereur fût rejeté, le Cédant reſtera dans ſon droit, ou y renoncera;

ſ'il veut, mais la mise ne ſera pas rendue; on ne remettra que celle du nommément rejeté.

9.[nt] Comme il peut ſe trouver des Filles-de-mérite, généralement aimées de tout le monde, dont on ſe ferait un plaisir d'augmenter la dot, le nombre des Billets *ſans prétention* pourra augmenter, ſans diminuer le nombre fixé des Billets *aſpirans:* Les Femmes même pourront prendre de ces Billets *ſans prétention.*

10.[nt] Le tirage ſe fera publiquement, en présence des Magiſtrats, & de l'Évêque ou du Curé, ſ'ils jugent à-propos d'y aſſiſter.

11.[nt] Tous les n.[os] de Billets *à-prétention* ſeront mêlés dans une urne à ce deſtinée, remués & reſaſſés durant cinq ou ſix minutes: enſuite un Enfant en prendra un à ſon gré deſſus, au milieu, au fonds, où il voudra. Il le remettra lui-même au premier Magiſtrat, qui l'ouvrira; lira le n.°; le montrera aux Aſſiſtans, & le fera proclamer par l'Huiſſier: enſuite il cherchera le nom attaché à ce n.° ſur le Regître; il le fera lire à ſes Aſſeſſeurs, au Prélat, ſ'il y eſt, ou au Curé; après quoi, il le prononcera

tout-haut au Greffier; & l'Huiſſier le proclamera diſtinctement trois-fois.

12.^{nt} Immédiatement après la proclamation faite, la ſomme des mises qui formera la dot ſera délivrée au Père de la Fille, ſous caution bonne & valable ; ou même entre les mains d'un Cautionnaire, ſi le Père était ſuſpect, & qu'il ne pût trouver Perſonne pour le cautionner : le Magiſtrat pourra même nommer un Cautionnaire d'office, qui ſera tenu de remettre la ſomme au Mari, le lendemain du mariage, à la première requisition.

13.^{nt} La dot de la Femme ainſi gâgnée, ne pourra être ſoumise à aucun hypothèque, ni employée à acquitter les dettes antécédentes du Mari : les Créanciers, ſ'il en a, n'auront droit & action que ſur ſes biens propres : Et dans le cas où le Mari qui n'aurait pas de dettes lors de ſon mariage, viendrait à en contracter poſtérieurement, il ne pourra conſommer de la valeur de ſes biens, que moins le montant de la dot : une loi publiée & affichée, avertira tous les Créanciers futurs de ſe tenir ſur leurs gardes, la dot de la Femme mariée par loterie étant inaliénable, même dans le cas où elle ſ'obligerait pour ſon Mari : c'eſt un bien qui devra néceſſairement paſſer aux

Enfans, & dont un immeuble du Mari de même valeur répondra toujours.

Au-moyen de ces précautions, les mariages par loterie mettront dans la société des Filles méritantes, que la pauvreté en éloigne; le Genre-humain acquerra, petit-à-petit, quelques degrés de perfection de-plûs. Je pense même, qu'il ferait à-propos que les Magistrats veillassent à ce que les Personnes des deux-sexes grandes, robustes & belles, ne pussent prendre d'autre état que le mariage, & que sans être contraintes à former ce lien, on leur fermât aumoins les états qui font une obligation du célibat. Ce ne ferait pas une tyrannie; ce n'est pas gêner la liberté; la nature ne parle-t-elle pas aussi impérieusement qu'à d'autres, au cœur & aux sens de ces Individus parfaits? Ils ont reçu la vie, & doivent la rendre: qui a reçu la vie & la beauté, doit doublement à la nature; comme le Grand & l'Homme riche doivent doublement à la Patrie.

On pourra faire autant de ces Loteries que les Chefs des Villes & des Villages le jugeront à-propos.

Voici les qualités que doit avoir la Fille mise en Loterie. 1.^{nt} Elle n'aura aucun défaut corporel; c'est-à-dire, qu'elle sera bien-faite, d'une figure agréable; tous

tous ses membres seront sains ; elle sera d'une santé ferme ; enfin rien en elle ne pourra inspirer de répugnance. 2.nt Elle sera propre, soigneuse, économe, laborieuse, douce. 3.nt Sa réputation sera sans tache : mais dans le cas où elle aurait été attaquée par la méchanceté, comme cela n'arrive que trop-souvent dans les Provinces, aux Filles-de-mérite & pauvres, le Magistrat épurera la réputation de la Jeune-personne, en remontant à la source des bruits, & il en mettra la fausseté en évidence, par un placard affiché. 4.nt Dans le cas où la Fille mariée par Loterie aurait quelque bien, il restera dans sa Famille : il en sera de-même des successions futures ; elle ne recueillera rien, que dans le cas où elle resterait unique héritière, sans aucune concurrence de Parens mâles.

Comme dans les Villages, il n'est pas nécessaire que les dots soient aussi fortes qu'à la Ville, on pourra y faire des Loteries, où les Billets ne seront que de *trente sous*.

On permettra encore aux Garsons d'une Paroisse où il se trouverait une jolie Personne, qui réünît les vœux de plusieurs Prétendans, de faire entr'eux un compromis, & de taxer eux-mêmes les

Billets de la Loterie, à la pluralité des voix : ce qui sera certifié au Magistrat par la signature de tous les Actionnaires, qui auront la majorité sur les Non-cotisans : & en ce cas, les Billets iront aussi haut qu'on voudra.

Les Etrangers ne seront admis à prendre des Billets, que lorsqu'il ne seront pas remplis par des Gens du Pays.

Lorsqu'une Fille sera pour être mise en loterie, il sera indifférent que ce soient les Parens qui fassent demander cette faveur au Magistrat, ou que ce soit toute autre Personne qui en ouvre l'avis : tout le monde aura ce droit, & après, il suffira que les Parens & la Fille y consentent. On ne fera cependant l'information sur les qualités & la conduite, qu'après que le Magistrat & les Notables auront décidé qu'on peut faire une Loterie : Car en tout il faut éviter l'excès.

Lorsqu'une Loterie sera proposée, comme la Fille pourrait avoir une inclination, elle sera libre de requerir ses Parens de faire la proposition suivante (au cas où le Parti leur conviendrait, & aurait un mérite réel) ; C'est à savoir :

Que les Parens iront prier le Magistrat de faire une proclamation conçue en ces termes :

» Mademoiselle N. a l'honneur de faire
» une demande à Messieurs le Cotisans
» de la Loterie, qui est, qu'ils veuillent
» bien s'en rapporter à son chois, sans
» laisser effectuer le tirage ».

Ceci proposé, les Actionnaires répondront par leur signature, qu'ils iront apposer chés le Magistrat, au bas de l'original de la proclamation, & lorsqu'il y aura un nombre de Souscripteurs suffisant, ce sera une chose décidée; la Fille nommera son Chois, & le mariage s'accomplira.

Ce dernier arrangement n'aura pas autant d'inconvéniens qu'on le croirait d'abord; & il n'y aura pas à craindre qu'une Fille indifférente le prenne; parce-qu'il diminuera nécessairement la dot: Et dans le cas où le chois serait refusé à la Fille, par les Cotisans, elle ne pourra se soustraire à la Loterie d'abord par elle acceptée; elle attendra l'évènement du sort, & s'y soumettra avec modestie.

Ainsi, mes Concitoyens, je vous propose les idées qui m'occupent lorsque je me promène le soir dans l'obscurité: Je ne songe qu'au bien des Hommes, parceque je suis Homme social, & que je crois que chaque Individu doit employer

toute sa sagacité à trouver quelque chose d'utile à la Société.

¶ Lorsque le gros Colporteur eut achevé de lire, il regarda gravement l'Assemblée, dans un silence interrogatif. Mais Personne ne répondit: on attendait qu'il s'expliquât lui-même. Il le fit par une sortie violente contre les Loteries, les Académies-de-jeu, & tous les endroits oisifs de la Capitale. —Hélas! ajouta-t-il, j'ai joué: mon temps & ma fortune se sont évanouis comme l'ombre dans les Tripots: je les ai quittés: restent les Loteries; & telle est ma faiblesse, que malgré la certitude de perdre, j'y fais des mises hebdomadaires, dans l'espoir qu'un lot me rendra une partie de mon argent! Inutile espoir! il y a vingt ans que la fortune joue aux barres avec moi! j'ai été! le croiriez-vous, j'ai été deux-fois le voisin du gros-lot, dans les Loteries ordinaires! Une autre fois, un terne-sec m'a échappé! j'avais deux n.^{os}, le troisième était 39, & je n'avais que 38!... Voila de ces coups desespérans! Je me suis entêté à suivre la fortune; le Hasard m'en approchait quelquefois: tels ces feux-folets, que l'imprudent Voyageur prend pour la lumière d'une habitation, & qui

le font tomber dans un marais ! Et ma bourſe ſ'épuiſe ! & j'ai vendu juſqu'à mes boucles ! & j'attens impatiemment que la mode vienne, où les Hommes porteront des roſettes à leurs ſouliers comme les Femmes. Je m'y conforme d'avance ; j'ai ces cordons : je me couvre de cet habit jadis noir, & maintenant-.........

Un éclat-de-rire, interrompit l'Orateur : mais comme il ne fut jamais honteus, il ne ſe déconcerta pas, & dit, en ſ'enfonçant dans le fauteuil ſémi-académique : —Je ſuis un exemple vivant du mal que cauſent & le jeu & les Loteries : corrigez-vous, Mortels, à mes dépens !

L'Abbé ſe hâta de prendre la parole, de-peur que le Colporteur ne fît un plus long diſcours. —Je vais, dit-il en ſ'inclinant vers la Préſidente, diverſifier la matière. Nous devenons ſérieus, avec des idées philoſophiques ; les querelles de *Médecine* & des *Thèses* ont eu quelque choſe de plaiſant ; mais cela ne nous touche pas d'aſſés près : une *Raptomachie*, n'eſt pas aſſés noble : la *Loterie* a montré quelque choſe de piquant, ſur-tout *avec le Compliment de l'Auteur* ; mais je vais traiter un ſujet plus riant, ne vous laiſſez pas effrayer au ton d'enthouſiaſme, que je prendrai quelquefois, c'eſt la mode :

L'Olympiade.

A l'heure où commencent à ſortir les Chauveſouris, dans les derniers beaux-jours de l'automne, je vis à la porte des *Italiens*, une grande affluence; on ſe preſſait, on ſ'étouffait, & l'ondulante Multitude alait par flots, repouſſée par des Soldats armés, qui la contenaient à-peine. J'entendais ſortir de la Foule des *Hah! on m'écrâse, on m'étouffe!* & jetant les yeux ſur le balcon, je vis l'Auteur ou le Musicien qui ſouriait aux Mourans, & les encourageait par un regard de complaisance, à ne pas ſe rebuter. Je réfléchis, & d'après ce que je voyais, je me dis tout-bas:

—Si des Hommes raisonnables, vivans dans un pays policé, dans un ſiècle très-égoïſte, où l'on aime ſes aises par-deſſus tout, ſ'exposent à de cruelles ſouffrances, & même à périr, pour acheter le droit de payer pour voir la Pièce, il faut qu'elle ſoit d'un mérite infini, & qu'infini ſoit le plaisir qu'elle doit donner–.

D'après ce raisonnement, que je croyais fort-ſage, je m'engageai dans la preſſe comme les autres; comme eux, je

fus étouffé ; comme eux je reçus des coups-de-bourrade ; mais comme eux, je n'osai crier, depeur que mon accent funèbre ne me fît reconnaître pour le *Hibou:* Enfin, arraché, tout en sueur, j'obtins un billet, & j'entrai dans le Four italique, avec un manche & un pan de moins à mon déplorable habit.

Je respirai pour-lors : mais ce ne fut pas pour longtemps. Le parterre s'emplit, & les malheureus Piétons entâssés ne purent bientôt plus se remuer : si l'Un d'eux veut faire un geste, ce n'est qu'en donnant une secousse violente, dont le mouvement communiqué ébranle toute la masse ; le flux-&-reflux naît & se propage : tels que les épics des fertiles guérets plient leurs têtes ondoyantes sous la fureur des autans ; telles les têtes françaises imitent les flots d'une mer agitée... —Bôn ! me disais-je ! plûs nous souffrons, plûs il faut que la Pièce soit bonne-! & je prenais patience, en essuyant l'eau qui m'inondait le visage.

Il y avait une heure d'attente : & si la conversation accourcit le chemin, elle peut bien accourcir les heures. J'adoucis ma voix, & je questionnai mes Voisins. Mais je reconnus bientôt qu'au Spectacle, les têtes sont montées au futile ; & qu'on

n'y a de goût que pour les fadaises. On paſſa en revue la Troupe italique. M.[lle] *Trial*... quel gosier! elle eſt adorable!.. elle chante mieux que les Muses.... *Clerval*.... Il tire tout le parti poſſible de ſa voix usée..... M.[lle] *Colombe*.... Elle eſt jolie..... *Guichard*.... il chante joliment; mais il ne ſait que faire de ſes bras.... *Julien*.... il miaule.... *Suin*;... il ne devrait jamais ouvrir la bouche, & ne jouer que la pantomime, &c.[a] Ces fornettes ne tardèrent pas à m'ennuyer. Mais il falait bien prendre ce qu'on me donnait. Un Autre alait commencer l'analyse de la pièce, & me priver du plaisir d'en ſuivre *inſciemment* la marche, quand un beau, jeune, gros, grand, & large Garſon, fixa notre attention par ſa baſſe-tâille agréable & ſonore.

Il racontait à trois de ſes Camarades, ſes exploits amoureus. Inépuisable ſujet, à en juger par l'air & la figure du Héros. Après le narré ſuccint de quelques tours aſſés gaillards, il baiſſa la voix, de-manière à ne pouvoir plus être entendu que de la moitié du Parterre, & d'un côté des premières-loges. Il ſ'agiſſait d'une confidence.

—Je touche au denoûment. —Avec laquelle? —Madame ****. —Ah!

elle eſt jolie. —Je le crois! Elle me disait hier, Il faut ceſſer de nous voir: ſi je venais à vous aimer, je redoute également deux choses; l'une vous regarde, l'autre n'a rapport qu'à moi-ſeule. —Eh! qu'eſt-ce donc? —Je ſerais trop tendre; je ne pourrais m'empêcher de vous en donner ſans ceſſe des marques; & mon Mari ſ'en appercevrait: Ceſſons de nous voir. —Vous ne m'avez donné qu'une de vos raisons. —Voici la ſeconde. Vous êtes jeune, emporté, aimable.... Une Femme mariée ne peut pas ſe livrer au panchant de ſon cœur toutes les fois que ſon Amant le desire.... Un plaisir plus facile, plus prochain vous ſéduira... Et ſi malheureusement, vous aliez mal-choisir,... mon Mari... ah ciel! —Il faut que je vous adore; comme je le fais, pour vous pardonner cette injurieuse idée! —Je ſerai fidelle; mais je n'eſpère pas que vous le ſoyiez: Je connais votre ſexe. —Sont-ce là toutes vos craintes? —Mais,... oui-.

—Tu vois que c'eſt une chose faite, (pourſuivit le Jeune-homme). Nous irons au bal ce carnaval, Elle, ſon Mari & Moi; je te dirai quel ſera ſon deguiſement, tu nous verras, &c.[a]

Epouse plus vile qu'infortunée! Mal-

heureuse qui trahis ton Époux & toi-même, que n'étais tu à-portée d'entendre cette converſation, digne de ton Seducteur! Quoi! tu n'as encore fait que prémediter le crime; & déja tu es deshonorée! Trois Faquins, qui te connaiſſent ne te verront plus ſans ſourire malignement de ton deshonneur, que tu crois bien ſecret! Et ſi l'Un des trois jalous du criminel bonheur de ſon Compagnon, alait fournir à ton Mari les moyens de te convaincre! Un Billet anonyme, bien circonſtancié peut l'inſtruire! Moi, je ſais ton nom: avec quelques ſoins, je découvrirais ta demeure. Trembles..... Et vous, Maris imprudens, qui exposez des Femmes jeunes & jolies avec des Hommes plus aimables que vous, ſtupides Maris, vous êtes preſqu'auſſi coupables qu'Elles. La Loi, leur Famille, votre Patrie, en vous les confiant, vous fit les Protecteurs & les gardiens de leur chaſteté; vous en repondîtes à la Patrie: veillez donc ſur Elles; rendez-les heureuses par vos attentions; excitez leur reconnaiſſance, & qu'elle tienne un-jour lieu de l'amour, qui ne ſaurait toujours durer. . . . . . .

On joua la pièce. M.lle *Trial* enchanta: *Clerval* joua, & ménagea ſa

voix : *Julien* miaula : m.lle *Colombe* montra ſes grâces ; *Guichard* chanta avec goût ; les *Cœurs* firent un bruit très-harmonieus, & la Pièce ſ'acheva, ſans que le Public y trouvât à redire.

Quelque temps après, je ſuis retourné aux Italiens, on donnait *Isabelle-& Gertrude* & *Caſſandre-Oculiſte* ; deux Jeunes-gens étaient à mes côtés, tous-deux dans le ſervice, & tous-deux, à ce qu'il me parut, d'une Famille diſtinguée. L'un des deux racontait à l'autre une avanture que voici :

—J'ai été chés m.r & m.me *Tel*, à **** : m.lle ****, leur Aînée était à la maison : Elle eſt jolie, & point bégueule. J'ai eu avec elle une avanture. —Tu n'es pas le ſeul. —Je le crois ! elle m'a paru très-faite. —Son premier coup-d'œil m'a laiſſé entrevoir que je l'intéreſſais ; une ſorte d'empreſſement aisé (*), qu'elle a marqué en me voyant, certaine ſatiſfaction qui perçait, m'ont fait pen-

(*) Dans notre ſiècle, les Filles portent l'usage & l'aisance, juſqu'à bannir abſolument la pudeur naturelle à leur ſexe. Ces manières libres, autrefois dévolues aux ſeules Princeſſes, qui en usaient avec leurs Inférieurs, ſont paſſees juſque dans la bourgeoisie ; & nos Pères verraient aujourd'hui, avec autant de ſurpriſe que d'indignation, une

ſer qu'un tête-à-tête accidentel ne ſerait pas malheureus. Je l'ai cherché : je l'ai trouvé à ſept heures du ſoir : (j'étais arrivé pour dîner.) Elle était dans ſa chambre : je me ſuis félicité du bonheur de pouvoir lui dire un mot de-particulier, dans un paſſage auſſi-court que le mien chés ſes Parens, puiſque je partais le lendemain. J'ai enſuite parlé de mes ſentimens, ou, je crois de mes desirs. On a ſouri : j'ai pouſſé ma pointe : Bref, j'ai pris la place d'aſſaut, la porte reſtée entr'ouverte. A-peine j'avais battu l'Ennemi, & m'étais remis en garde, que la petite Sœur eſt entrée. —Ma Sœur! ma Sœur! ſavez-vous... —Comment, que voulez-vous, Mademoiselle? Eſt-ce qu'on entre comme-ça, quand deux grandes Perſonnes causent en-particulier? —Je ne le ferai plus ma Sœur. Mais il faut vous dire, que le petit Chat, en jouant avec le petit Chien, lui vient de donner de ſa griffe dans l'œil; & que le petit

Jeune fille de ſeize ans, recevoir galamment un jeune Cavalier, rire & jouer ſur le mot avec lui, plus hardiment que n'eût osé le faire un Jeune-homme il y a cinquante ans. Nous nous ſommes bien-formés! Nos manières, nos habits, nos chapeaux, nos propos, les Femmes prennent tout : que nous reſtera-t-il? le ridicule.

Chien pleure, pleure !... —Retournez bien-vîte le consoler ; c'est de votre âge-. Et la Petite s'en-est alée.... On m'a fait beaucoup de reproches sur mon imprudence, & l'on a fini par me donner rendévous pour la nuit dans sa chambre. Le malheur est, que pour aler à cette chambre, il faut passer, non par celle de la Mère, mais par un escalier, sur lequel donne une fenêtre, par où la Maman voit tout ce qui va chés sa Fille. J'avais besoin de repos. L'heure était minuit ; je me suis au mis lit en sortant de table, & ne me suis éveillé qu'à deux heures. Je me lève aussitôt, & sort de ma chambre. Mais quand je suis vis-à-vis la croisée de la Maman, je vois de la lumière, & j'apperçois m.^me **** debout : je m'en retourne. Aubout d'un quart-d'heure, je reviens : encore de la lumière : mais en me retirant, je fais tomber un chassis de vitrage de la galerie, qu'on avait ôté pour donner de la fraîcheur ; tous les carreaux se brisent avec un fracas épouvantable. Je m'enfuis, depeur d'être découvert : toute la maison est bientôt sur piéd ; m.^me **** effrayée, a éveillé tout le monde : Dans ce tumulte, je suis sorti comme les autres : on s'est rassuré, en voyant la cause du bruit ;

chacun ſ'eneſt retourné dormir, & je ſuis entré enfin chés ma Belle, qui a beaucoup ri de tous mes prétendus malheurs; car je ne lui ai pas dit que j'avais dormi cinq heures; j'ai doublé le nombre de mes tentatives, & j'ai fait valoir mon courage à ſurmonter les obſtacles: les Femmmes aiment ça-.

Je rapporte cette avanture pour éclairer, & rendre défians les Parens qui ſ'en rapportent trop à leurs Filles. Veillez, Mères, veillez; les ſoins ne ſauraient être portés à l'excès!

On joua enſuite *Isabelle*, & j'ai eu le plaiſir d'y revoir pour la première-fois l'aimable *Fayel* cadette. Il eſt impoſſible d'exprimer quel charme elle a donné pour moi à cette pièce uſée; j'ai cru voir l'innocente, la naïve *Isabelle* pour la première-fois. C'était un naturel, un ſon-de-voix ſi touchant, qu'il me ſemble l'entendre encore retentir à mon cœur.

¶ Mais ce n'eſt pas aſſés de vous parler de la Scène italique: je vais ſouvent à notre Théâtre enchanté: Voici les obſervations que je fis, il y a quelque temps, ſur *Armide*, dans l'Opéra de ce nom: je vais vous les lire avec mes remarques ſur le jeu que j'aurais deſiré pour la belle ſcène, dont a parlé *J.-J. Rouſſeau*.

Armide.

Gluck ! Artiste immortel ! Génie puissant & créateur ! que tes beautés m'enchantent ! Jadis la belle *Armide* ne charma point *Renaud* davantage ! que tes accords sont touchans, quand il faut plaire ! qu'ils sont terribles, quand il faut épouvanter !

Un seul Guerrier ! que dites-vous !

Ce vers est un chéfd'œuvre ! Je cours à ton *Armide* ; je l'attens avec impatience ; & quand on en est à ce vers, je me contracte comme un Homme qu'on va heurter, je me roidis : mais tu me vaincs, tu me surmontes, tu me terrasses, tu me ravis ; je pousse un cri d'admiration & de jouissance !

Chantre divin ! ranime les beautés de QUINAULT : si l'on te donne une *Alceste*, une *Iphigénie*, prête-leurs tes accens ; mais saches, moderne *Orfée*, que ta harpe elle-même n'embellirait pas un mauvais Poème.

Et toi, céleste *Rosalie*, que ton zèle, tes grâces & ton bel organe font chérir ; toi qui remplis & surpasses mes espérances, d'où vient une-fois, une seule fois, es-tu audessous de toi-même ? Mais c'est dans l'occasion la plus importante. Où je dois

frémir, trembler ; où je dois être emporté par l'intérêt qu'inſpire *Renaud* endormi ſous le poignard ; où mon cœur doit être intéreſſé pour *Armide* elle-même, prête d'immoler le plus beau des Humains, le plus grand des Guerriers, je reſte froid ; mon âme s'était ouverte, avide d'impreſſions fortes, & tu n'y as rien fait entrer.... Ah ! Rosalie ! ce n'eſt pas ta faute ! on t'aura preſcrit ton jeu. Abandonnée à ton génie, tu n'aurais que trop excité des mouvemens terribles & délicieus !... Je ne vais donc pas te donner des avis ; mais je vais te dire comme je ſens tout ce beau monologue.

Arrive tranſportée : tu ſais où eſt *Renaud* : cherche-le d'un œil curieus, mais égaré : vois-le avec ſurpriſe : marque-la puiſſamment ; qu'elle paſſe dans l'âme du Spectateur. Chante enfin, avec une ſorte de délire & de fureur, en t'avançant ſur la ſcène,

> Enfin il eſt en ma puiſſance ;
> Ce fatal Ennemi, ce ſuperbe Vainqueur !

Arrête-toi : regarde-le, ſans t'approcher : qu'un commencement de trouble faſſe trembler ta voix, quand tu diras,

> Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance ;
> Je vais percer ſon invincible cœur.

Tu courras, en chantant ce dernier vers du côté de *Renaud*. Tu t'arrêteras

à quelque diſtance en friſſonnant, & pour t'encourager toi-même, tu diras:

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage....

Avançant ſur lui ta main tremblante & mal-aſſurée :

Qu'il éprouve ma rage.....

C'eſt ici qu'il faut que le tableau ſoit au plus haut degré de terreur : car tout ce qui ſuit n'en eſt qu'une dégradation. Que des efforts redoublés, mais impuiſſans, te forcent à dire, après un long ſilence, en fesant quelques pas en-arrière :

Quel trouble me ſaiſit.... qui me fait hésiter!...

Un geſte de recueillement, en disant :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?

Reviens avec fureur; mais de l'air d'une Amante demi-vaincue qui ſ'excite en vain:

Frapons!....

avec abatement :

Ciel! qui peut m'arrêter!

Avec une nouvelle force, d'autant plus grande, que c'eſt le dernier effort :

Achevons....

preſque toute decomposée ;

Je frémis...

Enfin,

Vengeons-nous... Je ſoupire!...

Ce dernier mot doit-être prononcé d'un ton & d'un air qui marquent l'étonnement & le découragement. Un long ſilence. Enſuite, un-peu ranimée.

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui!

D'un air preſque tendre, regardant *Renaud* :

Ma colère ſ'éteint quand j'approche de lui.

Venant très-près :

Plûs je le vois, plûs ma fureur eſt vaine.

Levant le bras & le poignard en tremblant :

Mon bras tremblant ſe refuse à ma haîne.

Jetant le poignard avec une horreur bien marquée :

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour, &c.,

Il ne doit pas y avoir deux vers prononcés de ſuite dans ce monologue. C'eſt un Poème entier : Moderne *Armide*, donne-lui la vie; il l'attend de toi.

Mademoiselle *Rosalie* rend parfaitement le reſte de la ſcène, & ſon jeu eſt en-général d'une intelligence qui ſeconde & le Poète & le Musicien. On admirait ſur-tout hier, comme elle ſ'embellit dans certaines ſituations : c'eſt Armide avec tous ſes charmes :

On a beaucoup loué m.r *Legros* :

Cet Homme, dont la voix eſt la plus belle de l'Europe, joue ſur-tout la première ſcène du cinquième acte, avec un abandon voluptueus, qui tranſporterait *Quinaut* de plaisir, ſ'il pouvait en être témoin :

Armide ! vous m'aler quitter !

Ce vers, comme il eſt rendu, retrace à l'imagination tous les plaisirs que *Renaud* vient de goûter ; on les entrevoit ſous une gaze légère ; le Poète & le Musicien ne pouvaient trouver un organe plus ſouple, plus harmonieus, pour rendre leur intention. Quelles délices, de partager aujourd'hui les plaisirs de la Cour de Louis-XIV ! de ſe reporter à ces temps, époque glorieuse de la France, & de ſe dire, Ce que je vois, ce que j'entens, eſt ſupérieur à ce qu'admira ce grand Monarque !

¶—J'aime, dit un Homme mis en Ménétrier-de-village, qu'on loue le Ch.er *Gluck*, & *Quinaut*, & m.lle *Rosalie*, & m.lle *Duplant*, & m.lle *Beaumeſnil*, & m.lle , & m.lle : J'étais un des zélés Partisans de la première Actrice de l'Opéra, m.lle *Arnout !* Ah ! qu'elle était adorable, dans le rôle de *Pſyché*, en 1759 ! Jeune alors com-

me elle, mon cœur, mon esprit & mes sens lui portaient un triple hommage !.... Et nos Danses? Qu'était-ce, il y a vingt ans! Qu'était-ce encore l'un de ces jours? Mais depuis que nos premiers Danseurs composent des Ballets-pantomimes, tout s'anime, tout revit à l'Opéra : les talens de nos Danseuses, d'une *Guimard*, d'une *Halard*, d'une *Heinel*; ceux de ces jeunes & charmantes Nymphes, *Théodore*, *Cécile*, *Dorival*, brillent d'un éclat que l'ancienne Danse ne leur eut jamais donné : les nouveaux Ballets mettent en jeu leur phisionomie, ils font briller leur intelligence, autant que leurs talens. . . . .

Mais l'heure s'avance, & je vais lire ma Pièce. Elle n'est pas longue : c'est aussi un hommage au Génie de la musique, à GLUCK : Je lui dois le plaisir de voir aujourd'hui des Opéras intéressans. Tombent dans l'oubli, & les *Alcyone*, & les *Issé*, & les *Callirhoé*, & les *Enée*, & tous les soporifiques de l'ancien Opéra ! je ne veux plus que du Gluck : Encourageons, par un apologue, cet immortel Génie à braver la rage impuissante de ses Ennemis. Fuyez, modernes *Midas* ! Apollon va chanter, & *Marsyas* excorié lui servira de trophée !

A m.r le Ch.er Gluck.

Le Ménétrier & les Loups.

GLUCK, dont le puiſſant génie
Fait le présent cher aux Français,
D'une véritable harmonie,
Je n'ose chanter tes ſuccès:
L'Oiseau de la mélancolie
Ne fréquente que les ciprès;
Et pour former une couronne,
Telle qu'Euterpe te la donne,
Je ne puis ce que je voudrais;
Il faut au myrte unir la rose,
Que ſoutiendra le vert laurier:
Il faut encor bien autre chose,
Dont les Hibous au raugue gosier,
Ont toujours eu petite dose....
Ainſi, je vais te faire en prose
L'apologue des Loups & du Ménétrïer.

Fanchon Berthier ſe mariait à Jacques Guerreaux, dit Blaise. La Fillette était jolie. Jacques était un faraud qui avait ſervi plus de huit ans dans la milice: La noce eut une ruſtique ſomptuosité; car outre le petit-ſalé, on y mangea deux aloyaux, dix longes, quatre Oies, graſſes

ou maigres, deux Coqs-d'inde, du pâté de Lièvre & du civet. On prétend même qu'il y eut du Renard, morceau délicat, disent les Paysans, lorſqu'on a pu l'exposer dans un jardin quinze jours à le gelée ſuſpendu à un prunier. Mais tout cela n'était rien en comparaison de de la musique: Jean Roard, vacher du village, & Covin la Cornemuse ne parurent pas ſuffisans; on envoya juſqu'à Lichères, chercher un Hautbois. Quel concert! Jamais, ô GLUCK, tu n'en entendis de pareil! il extasiait les Bonnes-gens. Le grand Colas amant de la Fille du Père Chevannes, était ſi tranſporté, qu'il ne pouvait ſe laſſer de lui faire danſer des Bourguignotes (danſe charmante, pour les Amans, même les plus délicats, puiſque de cinq minutes en cinq minutes, elle donne le plaisir d'enlever ſa Belle, dieu ſait par où!) Fouard le brutal, perçoit avidement la ruſtique harmonie & en devient plus bruſque: le ſenſible Vezinier en eſt plus tendre; le gros Couchat encore appesanti par les viandes & le vin, ſ'agite en *titubant;* tandis que Daugy aux jambes inégales, ſaute avec tant d'ardeur, qu'on ne ſ'apperçoit plus qu'il boite. Le Hautbois Pandevant était leur Gluck, & ſ'ils ſouffraient le Vacher & la Corne-

muse, ce n'était que pour laiſſer reposer le Hautbois.

Mais comment peindre les ſauts des jeunes-Filles! La Mariée leur en donnait l'exemple: legère comme Zéphyre, mais forte & vigoureuse, elle était infatigable; elle alait d'Hommes en hommes en figurant, & ſe ſubſtituait adroitement à la place de chaque Danſeuse. C'eſt alors qu'on voyait les jupons rouges faire le paraſol! Que ſont auprès les bals de la ville,.... & Halard, & Pelin, & Guimard, & Heinel, & la jolie Cécile, & Dorival, & Théodore? &c.[a], &c.[a] Mais revenons à nos Loups.

La fête dura deux jours. Le ſecond, à la nuit tombante, Pandevant le Hautbois, bien payé à trente ſous par jour, les poches remplies de gâteaux, de croutes de pâtés, de deux moitiés d'Oies, de deux langues-fourrées, de trois carcaſſes de Lièvre, d'une cuiſſe de Renard, ſ'en-retourna chés lui. Le moderne Orfée avait un bois à traverſer. Quand il fut au-milieu d'un taillis, il entendit une musique peu différente de la ſienne, exécutée par une vingtaine de Loups. Le Bonhomme qui voyait la terre couverte de neige, & qui ſavait que la faim n'entend pas raison, eut peur, & doubla

le pas : mais à un chemin de traverſe, il rencontra la heurlante Cohue, également agitée par deux besoins preſſans, l'amour & la faim. C'eſt l'usage parmi meſſieurs les Loups, que ſi la Louve enchaleur qu'ils ſuivent à la piſte, paſſe devant un Homme, une Bête, un troupeau de Moutons ſans ſ'arrêter, toute ſa Cour paſſe de même : mais ſi elle attaque, chacun l'imite. Le malheur voulut que l'odeur des mêts qu'emportait le Ménétrier, frappât agréablement l'odorat de la Louve & des Loups amoureus. Elle ſ'arrêta pour prendre le vent, & convaincue que l'Homme qu'elle voyait, était le porteur des bonnes choses qu'elle flairait, elle ſe mit à le ſuivre. Tremblant de peur, le Bonhomme refléchit ſérieusement ſur ce qu'il convenait de faire en cas pareil : Tout conſideré, il ſe prit par lui-même, & penſa qu'il ſe contenterait volontiers de la moitié avec un Honnête-homme poſſeſſeur des matéraux d'un bon repas. Il fit à meſſieurs les Loups l'honneur de les croire auſſi modérés, & tirant de ſa poche, non ſans regret, le deſſous d'un vaſte pâté, il le jeta au-milieu de la Troupe affamée : Un ſeul l'avala : les autres n'en furent que plus ardens. Il falut recommencer : mais Pandevant, depeur de fâcher quel-

qu'un

qu'un de ces Meſſieurs, qui ſerait moins habile que les autres, jeta tout-à-la-fois, gâteaux, carcaſſes de lièvres, cuiſſe de Renard, os d'aloyaux, longes, moitiés d'Oies, & juſqu'au pain de ſon biſſac. Tout fut dévoré en un inſtant.

—Alons, Meſſieurs les Loups! dit le Bonhomme, vous êtes de la fête, au-moins autant que les Parens les plus proches. Il ne vous manque plus que de danſer–. Tandis qu'il parlait ainſi à la heurlante Cohue, la Louve avança le museau juſqu'à ſa poche: ſi elle l'avait déchirée, c'en était fait, le Bonhomme était mis en pièces: Pandevant, qui ſavait les us & coutumes de la Nation louve, tremblant de tout ſon corps, eſſaya l'*ange* avant de le mettre au bec du hautbois. A cet eſſai, toute la Troupe dreſſa les oreilles, & ſ'arrêta court. Pandevant, après ce prélude, joua une jolie bourguignote: Aux ſons aigüs du ruſtique inſtrument, voila meſſieurs les Loups qui détalent, comme ſ'ils avaient eu à leurs trouſſes tous les Chiens de la meute du Roi, & tous les Chaſſeurs du canton.

—Ah! dit le Bonhomme, qui regrettait ſes gâteaux, ſi j'avais ſu que la viande-creuse vous raſſasiât ſi vîte, j'aurais encore mes bribes, & ma pauvre Femme

& mes Enfans ne se coucheraient pas sans souper-!

Profite de ce trait frappant,
Et qui sur-tout est véritable;
Imite, Chantre incomparable,
Le Bonhomme Pandevant.
Quand une Cabale ennemie
De la nature & du talent,
Voudra blâmer Iphigénie,
Fais *Armide*, ou-bien *Roland* (*).
Tu verras, malgré leur furie,
Tous ces Loups s'enfuir en heurlant.

¶ La Séance finit par ce morceau, qui fut vivement applaudi. Je prie l'honorable Lecteur, de ne pas croire que j'aie mis au jour ces Pièces pour me moquer des séances de la petite Académie: hélas! j'y ai fait un rôle!... d'ailleurs, l'Amatrice qui la préside est adorable, & peut-on manquer de jugement quand on est belle? Enfin, je suis Gluckiste; & je ne rapporterais pas ironiquement une Pièce en faveur de mon Amphion, de mon Orfée, dont les chants m'ont toujours fait tant de plaisir. Sur ce, je vous salue, honorable Lecteur.

(*) On disait alors que le Ch.er Gluck fesait *Roland*.

FIN.

Je viens d'éprouver les effets de la haîne & de l'horrible plaisir de mal-faire : deux Particuliers entr'autres ayant lu avec attention les *Contemporaines*, pour y trouver quelqu'aliment à leur méchanceté, en ont vérifié tous les noms & toutes les demeures ; & quoique j'aie mis les premiers & les dernières au-hasard, ils ont rencontré un nom & une demeure qui câdraient à-peu-près. Auſſitôt, par une noirceur abominable, ils ont fait présenter la *Nouvelle* à la Dame : Celle-ci ne ſ'y reconnaiſſant pas, ils l'ont forcé à ſ'y voir dépeinte, & à y trouver juſqu'au local de ſon appartement. Ils l'ont engagée à rendre plainte, & à me faire eſſuyer toutes les rigueurs d'une inſtruction au criminel : C'eſt ainſi qu'ils l'ont ſacrifiée, pour me faire du mal. Quel eſt donc le ſujet de cette haîne contre moi, qui n'ai jamais fait de mal à Perſonne ? Le débit de quelques Ouvrages que j'ai publiés aurait-il irrité une certaine clâſſe d'Hommes ? Les Infâmes & les Méchans ont-ils craint que je ne dévoilaſſent leurs turpitudes ? Car, j'ai remarqué avec ſurpriſe, que les Gens les plus irrités, ſont préciſément ceux qui n'ont pu ſe faire aucune application de mes *Nouvelles*. Quelle étrange manie, de ſouhaiter tout-bas qu'on parle de nous, & de faire rage, ſi l'on paraît en avoir parlé ! Mais voila l'Homme ! cet Être plein de contradictions & de diſparates !...

Honorable Lecteur, dès qu'un Homme travaille, dès qu'il eſt lu, il a des Ennemis: C'eſt avec bien de la raison, que j'ai dit, dans le *Paysan*, que nous étions des Eſclaves publics, & ſ'il n'y avait pas des Gens ſenſés, le Littérateur, dans tous les genres, ſerait audeſſous du dernier des Goujats. Il me ſerait aiſé de prouver par mon exemple cette vérité cruelle. Loin de gâgner à mes Ouvrages, j'y ai conſumé mon patrimoine; il me reſte vingt-cinq livres de rentes! J'ai eu trois louis de la LUCILE: la CONFIDENCE a été vendue 8 louis, qui me ſont dûs: la FANCHETTE a produit 1200 liv. de profit; mais le libraire G*** m'ayant fait tort de 400 exempl. il m'eſt reſté 0. Le Même m'a enlevé le produit de la FILLE NATURELLE: le PORNOGRAPHE a produit mille écus; le Bailleur de fonds préleva ſa mise & ſon profit, me laiſſant pour ma portion 400 exempl. à vendre: je les cédai au libraire Edme Rapenot, mort inſolvable, & dont j'ai encore les Billets. La MIMOGRAPHE a eu le même ſort avec les mêmes Gens. L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE gardée dans un magasin pendant deux ans, fut enſuite donnée à perte à Edme; à ſa mort, j'ai racheté cent exemplaires reſtans, & non-payés, deux-tiers en-ſus de ce que je les avais vendus. LETTRES D'UNE FILLE A SON PÈRE, dans le magazin d'Edme, dont rien ne ſortait. La FEMME dans les 3 ÉTATS, &c.

ainsi que le MÉNAGE PARISIEN ont été vendus, pour solder des billets que m'avait fait le libraire C**, aujourd'hui en faillite: les NOUVEAUX MÉMOIRES & le FIN-MATOIS ont à-peine donné la rentrée. Le PAYSAN a produit 9000 liv. dont j'ai eu la moitié. J'ai perdu sur l'ECOLE DES PÈRES: les autres ont été vendus à la dame v.e Duchesne, dont l'honnêteté connue a corrigé la mauvaise-influence de mon étoile. Quant aux CONTEMPORAINES, le produit va se trouver absorbé par la querelle injuste que me suscitent des Ennemis secrets. L'odieuse trame, telle que le nuage d'Achab, n'était d'abord qu'un point dans la tête sote & méchante d'un petit Libraire, qui deux-fois a tenu la même conduite pour le même Ouvrage. Il connaît ma Partie, il lui a fait montrer son nom; ses vils Emissaires ont effrayé l'imagination d'une jeune Femme honnête, & qui a cette estimable simplicité, l'un des avantages les plus précieus de son sexe. Elle s'est plainte, excitée par un Auteur & un Avocat, qui ont été de porte en porte déclamer contre moi: elle a fait informer: on l'a engagée à repousser toutes les satisfactions que j'offrais, en mettant à son desistement une condition impossible; savoir, que je dîsse qu'un Ennemi secret qu'elle a, m'avait donné le sujet de ma *Nouvelle*. Il y a dix ans que j'ai ce sujet: un récit que j'entendis au Café me parut préférable; je l'ai pris,

ſans connaître, ni le Narrateur, ni ſes Héros. Quî donc nommerai-je? Un Anonyme, qui m'aura donné un nom en l'air? Je n'ai pas même mis ce nom. Un concours de circonſtances a placé dans ma *Nouvelle* celui de la Dame qui ſ'eſt plainte. Voila comme l'Homme le plus innocent ne peut répondre de ne point être accusé! . . . .

Mes Ennemis (car j'en ai enfin, & de très-dangereus), à cette occasion, attaquent tous mes Ouvrages. Mais il me ferait aisé de prouver que tous ſont d'un Ami des bonnes-mœurs, & qu'ils pourſuivent le vice à outrance. Qu'il me ſoit permis d'examiner le genre de celui que je publie en ce moment, & l'utilité dont il peut être.

1. En lui-même, le genre en eſt bon: il présente des faits toujours favorables à la vertu & aux bonnes-mœurs, dont il donne des exemples de deux manières, ou en proposant l'imitation, par la vue du bonheur & de l'eſtime; ou en excitant à la fuite, par la crainte du malheur & de la honte.

2. J'ai penſé que des traits familiers (ſi naturels pour la plupart, que mes Ennemis ont la ſotise de croire que j'ai fouillé dans l'intérieur des Familles, pour les déterrer), que de tels faits, dis-je, ſont infiniment plus efficaces que de grands exemples que Perſonne ne ſ'applique. J'ai tout lieu de croire, que c'eſt l'air de vérité de mes hiſtoires, qui fait déja trembler les Mé-

chans : chaqu'un d'eux m'a cru doué de magisme ou de féerie, & que sa turpitude alait être dévoilée. Mais qu'ils se rassurent. Je ne les connais pas. Peu répandu, ennemi des nouvelles, les faits que je raconte aujourd'hui, son amassés dans ma tête depuis trentecinq à quarante ans : Je les travaille, je les adapte aux mœurs que je connais ; je peins ces dernières, autant que je le puis, & jamais les Personnes que je ne connais pas.

Mais, si mon Livre était l'effroi des Méchans, serait-ce donc cette partie du Public, que les Magistrats devraient rassurer, eux qui ne cherchent qu'à inspirer à cette espèce d'Hommes une terreur salutaire ! Si, par-exemple, le trait qui termine le IV.me Volume était réel, & qu'on crût, dans le Public, que le nom l'est aussi, qu'en resulterait-il ? Qu'une malheureuse Mère sur le point d'en faire autant, s'arrêterait effrayée... Je sauverais la vie à une innocente Victime ; je mériterais une courone civique, aulieu d'une sentence flétrissante.

Mais je ne fais l'histoire de Personne : mon titre est un titre heureus, capable de faire vendre un Ouvrage qui serait médiocre : j'ai, suivant les règles de l'art de narrer, rendu vraisemblable ce que je raconte, afin d'intéresser davantage. Je ne fouille pas dans l'intérieur des Familles, pour y découvrir des faits capables d'alarmer leur tranquilité : cela m'est

impoſſible, par l'iſolement où je vis Je ne reçois de canevas, & n'en fais usage, qu'en changeant les noms, la condition, les circonſtances : le plus ſouvent je n'ai qu'un titre, avec un fait principal noté de ma main, pour me rappeler le ſujet à traiter. J'ai mis des noms français, & cité des rues, pour donner plûs de naturel à mes récits. Si je ſoupçonne un Perſonnage quelconque d'avoir un trait ſemblable au mien, j'écarte ſon nom, & tout ce qui pourrait avoir quelque rapport à lui. Malgré cette innocence dans mes vues, je me vois accusé, pourſuivi, obligé de conſumer en frais le médiocre produit de mon Ouvrage. Je me vois accusé de méchanceté ! On a entendu une Femme, dans une certaine clâſſe de Citoyens, dire impudemment : —Ce n'eſt pas mon hiſtoire ; mais j'aime mieux me deshonorer, en la prenant ſur mon compte, & le faire paſſer pour méchant–. Voila mes Ennemis ! Voila quelle eſt leur honnêteté, leur délicateſſe !

Jam mala letho finiſſem : ſed credula vitam
Spes fovet, & melius cras fore ſemper ait :
Spes alit Agricolas ; ſpes ſulcis credit aratis
Semina, quæ magno fœnore reddat ager :
Hæc laqueo Volucres, hæc captat arundine Piſas,
Cùm tenues hamos abdidit ante cibus :
Spes etiam valida ſolatur compede Vinctum,
Crura ſonant ferro, ſed canit inter opus.

Table

Table des Figures des IV Volumes.

Premier Volume, Frontiſpice, & p. 180

Second Volume, Frontiſpice.

Troisième Volume. Frontiſpice.

Table & Figures.

Table des Pièces contenues dans les IV Volumes.

Fin des Tables.

OUVRAGES du même AUTEUR, dont on trouve des Exemplaires à Paris, chés la veuve DUCHÊNE & HUMBLOT, *Libraires, rue Saintjacques;* MÉRIGOT *jeune, quai des Augustins, &* ESPRIT, *au Palais-Royal.*

La Famille vertueuse, IV Parties.

Lucile, ou les Progrès de la Vertu.

La Confidence nécessaire, Lettres Anglaises, avec le Conte d'*O-Ribo*, *sec. édit.* II Parties.

Le Piéd de Fanchette, ou le Soulier couleur-de-rose, *seconde édit.* II Partie.

La Fille naturelle, *troisième édit.* II Parties.

L'Ecole de la Jeunesse, ou le Marquis de T***. IV Parties.

Lettres d'une Fille à son Père, V Parties.

La Femme dans les trois états de Fille, d'Epouse & de Mère, *seconde édit.* III Parties.

Le Mènage Parisien, II Parties.

Les Nouveaux Mémoires d'un Homme-de-Qualité, II Parties.
Traduit en allemand.

Le Fin-Matois, traduit de l'Espagnol de François de *Quevedo*, III Parties.

Le Paysan perverti, *troisième édit.* IV Tomes.
Traduit en allemand.

L'Ecole des Pères, III Tomes.
Traduit en allemand.

Le Quadragenaire, *avec fig.* II Parties.
Traduit en allemand.

Le Nouvel Abeilard, ou Lettres de deux Amans qui ne se sont jamais vus, *avec fig.* IV Tomes.

La Vie de mon Père, *avec fig.* II Parties.

La Malédiction Paternelle, Lettres sincères & véritables de N. Dulis, à ses Parens, ses Maitresses & ses Amis; avec les Réponses. *fig.* III Part.

Œuvres posthumes du Fils maudit par son Père : Œuvre P.^re^. Les Contemporaines, ou Avantures des plus jolies Femmes de l'âge présent, (Les XII prem.^rs^ Volum. paraissent :) *la suite sous presse. (En tout) 108 figures.* XVI Vol.

Œuvres S.^de^ La Découverte-australe, par un Volant, *avec fig.* IV Vol.

Œuvre T.^me^ Les Hauts-Faits & les Merveilleuses Avantures du bel O-Ribo, Roi de Momomie, &c. *avec fig.* (*suivra.*) II Vol.

PROJETS.

Idées Singulières, qui contiendront six vol. *in*-8.°

Le Pornographe, ou la Prostitution réformée.

La Mimographe, ou le Théâtre réformé. 1770.

Les Gynographes, ou la Femme réformée, 1777.

L'Anthropographe, ou l'Homme réf. *sous presse.*

Le Thesmographe, ou les Lois réformées, *suivra.*

Le Glossographe, ou la Langue réformée, *suivra*

Le Libraire est parvenu à se procurer quelques Collections absolument complètes des Ouvrages précédens, dont plusieurs, qui lui ont été souvent demandés, commencent à devenir fort rares.

